

tier, soit que le vieil Anamri, notre kirangozi, préfère suivre la ligne droite pour arriver plus tôt au lieu du campement.

Tout à coup, d'un village voisin accourent une multitude de nègres qui vont se masser devant la caravane, et cherchent à nous barrer le passage. Ils bondissent comme des bêtes féroces, brandissant leurs longues lances et poussant des hurlements affreux. Plusieurs ont la tête hérissée de longs poils de bêtes fauves et de plumes d'oiseaux de proie. On dirait une armée de démons faisant un dernier effort pour nous empêcher d'atteindre les régions que nous devons arracher à leur tyrannique empire. Les uns jettent sur nous des poignées de terre, comme pour nous provoquer au combat, tandis que les autres bandent leurs arcs et nous menacent de leurs flèches.

Nous recommandant au bon Dieu, nous allons avec un visage calme au-devant de cette bande de furieux. Nous disons à ceux qui semblent être à leur tête que nous avons fait des présents au mtémi de leur tribu, notre ami; que nous voulons la paix avec tout le monde, et que, pour l'avoir avec eux, nous sommes disposés à faire un cadeau au chef de leur village.

Un jeune nègre, à la figure vive et intelligente, prend nos discours en considération, et prononce lui-même des paroles de paix; il est appuyé par un autre nègre qui nous défend avec plus de chaleur encore. Mais les voleurs ne veulent pas accepter de négociations, et continuent de s'agiter autour de nous avec une rage croissante. Nous demandons alors au chef de la caravane arabe où se trouve le frère du sultan d'Ousemao, qui devait nous accompagner. Il nous répond qu'il est resté chez lui, parce qu'on a levé le camp sans le prévenir.

Cependant les deux nègres qui ont pris notre parti finissent par mettre de leur côté bon nombre de leurs compagnons, et nous continuons notre route sans même être obligés de faire le cadeau proposé. Cette terrible tragédie avait duré près d'une demi-heure. Béni soit encore le céleste Auteur d'un si heureux dénouement! Plus nous allons, plus nous reconnaissons combien est grande la sollicitude avec laquelle Dieu garde ses missionnaires. Pussions-nous répondre à tant de bontés en nous dépensant tout entiers pour sa gloire et le salut des âmes.

Le pays que nous traversons est découvert, légèrement ondulé et hérissé de loin en loin de rochers de granit. En route, nous sommes obligés de payer un petit hongo au chef d'une infime bourgade près de laquelle nous passons. Vers midi, nous arrivons à Sema-à-Perro, village de la tribu de ce nom. Il est bâti sur le penchant d'une petite élévation de terrain du haut de laquelle nous avons la joie de contempler, pour la première fois, l'onde azurée du Victoria-Nyanza.

Dimanche 29 décembre. — Nous nous mettons en marche vers les sept heures, et nous nous dirigeons vers le N.-N.-O. Les pays que nous traversons présentent le même aspect que la veille. Vers deux heures nous arrivons à Sima, localité située sur un petit plateau de granit. Nous logeons dans un compartiment de la grande hutte du manangoua. Ce village appartient encore aux Wasemao. Si c'est la plus considérable tribu que nous ayons rencontrée sur notre route, c'est aussi l'une des plus riches : moutama, arachides, magnifiques troupeaux, tout abonde ici. Dans plusieurs de ses villages se sont établis des Wangouana qui ont introduit dans le pays la culture du riz.

Notre hôte se montre très difficile : il finit pourtant par se contenter de quatre dotis et de quelques aiguilles ; je ne sais qui lui a donné l'idée de faire une pareille réclamation et à quel usage elles lui serviront ; toutefois, pour ne pas le contrarier, je lui en donne deux qu'il plie avec grand soin dans une petite bourse qu'il porte à la ceinture.

Nous faisons appeler le chef de la caravane arabe, et lui manifestons notre désir d'arriver demain au Nyanza. Il nous dit que l'étape sera longue, mais qu'il est disposé à la faire si nous trouvons des porteurs capables d'aller d'un seul trait de Sima à Kadouma. Sans perdre le temps, nous les cherchons et les engageons au prix d'un doti.

Une particularité intéressante du costume indigène dans cette partie de l'Ousoukouma, ce sont les nombreuses clochettes que l'on se met aux jambes, et qui produisent avec le babil animé, les exclamations prolongées et les sons de trompe obligatoires, un vacarme des mieux réussis.

Lundi 30 décembre. — De grand matin, une foule de Wanyamouézi accourent dans le camp pour se disputer nos bagages. Heureusement Sima est entouré d'une forte haie. Nos soldats, aidés des nyamparas, parviennent à les repousser au delà de l'enceinte du village à grands coups de bâtons. La porte étroite est barricadée, et nous pouvons sans trop de peine organiser notre caravane, heureux de songer que c'est pour la dernière fois.

Nous nous mettons en marche de bonne heure et continuons de nous diriger vers le N.-N.-O. Le chef d'un village de la tribu de Soukouma, dans laquelle nous allons entrer, se charge de nous protéger aujourd'hui contre les Wanyamouézi qui voudraient nous attaquer et se met en tête de la caravane. Ce manangoua a voyagé avec nous depuis Ouyouy. Les petits cadeaux que nous lui avons faits et ceux que nous lui avons promis l'engagent à prendre nos intérêts.

Après avoir marché pendant deux heures à travers un pays présentant le même aspect que les jours précédents, nous sommes arrêtés par le mtémi de la tribu, qui vient escorté d'un bon nombre de ses sujets réclamer le prix du hongo. C'est un jeune homme de quinze à dix-sept ans roulé dans un lambeau d'étoffe rouge foncé. Il est accompagné de deux vieux nègres à l'extérieur repoussant, qui doivent faire l'office de conseillers auprès du jeune monarque. L'un d'eux nous dit que le mtémi veut que nous allions camper dans son village. Son but, on ne peut en douter, est de se faire payer un tribut plus fort une fois qu'il nous aura attirés chez lui. Nous lui répondons qu'ayant engagé des porteurs jusqu'à Kadouma, il nous est impossible de nous arrêter en chemin. Il demande alors vingt dotis; une heure entière se passe en discussions plus qu'ennuyeuses. Nous finissons par obtenir que la voie soit libre moyennant dix dotis.

Nous disons aux chefs de la caravane arabe qu'il est juste qu'ils payent la moitié de ce tribut. Ils sont de notre avis, mais ne peuvent s'entendre entre eux, et finalement, pour ne pas perdre toute la journée, nous sommes obligés de donner six dotis, ne pouvant en obtenir plus de quatre de nos compagnons de voyage.

La caravane se remet en marche, et, laissant à gauche

d'énormes roches de granit au sommet desquelles nous contemplons de grands oiseaux de proie, elle arrive vers onze heures devant un large marais couvert de plantes aquatiques. Nous le traversons avec beaucoup de peine, ayant de la boue jusqu'aux genoux.

Montant ensuite une pente douce, nous parvenons par un étroit sentier rocailleux au sommet de petites collines, du haut desquelles la vue se perd au loin sur les ondes du lac.

A peine nos askaris ont-ils aperçu Kadouma (ou Kaghei), terme de notre voyage, qu'ils se mettent à exprimer leur joie par des décharges répétées. Nous nous passerions bien volontiers de tout ce bruit; mais ces pauvres nègres semblent nés pour le vacarme, et ils ne cessent de tirer que quand leur petite provision de poudre est épuisée.

A trois heures, nous sommes à Kadouma, village composé de huttes éparses qui s'élèvent parmi des bouquets de grands arbres, sur les bords du Victoria-Nyanza.

Le manangoua nous donne pour logement une hutte dans laquelle a habité le malheureux Smith. Les pièces de fer qu'il avait apportées d'Angleterre pour la confection d'un bateau à vapeur, entassées pêle-mêle dans un coin, ses bottes, quelques instruments de physique couverts de poussière, nous rappellent la triste fin du pauvre voyageur.

Nous constatons alors le vol de quatre ballots d'étoffe. Ce vol est d'autant plus regrettable, que l'un des ballots renfermait des habits précieux que M^{sr} le Délégué avait eu la bonté de nous envoyer, et dont nous voulions faire cadeau au roi de l'Ouganda. Nous avons de fortes raisons de croire que ce larcin a été commis par nos soldats, et que Mouini-Pembé est à la tête des coupables. Mais, comme nous sommes sûrs que les objets sont cachés dans le camp des Arabes, nous sommes obligés d'user d'une grande prudence pour arriver à les recouvrer, et il est décidé que nous attendrons à demain pour prendre des mesures à cette fin.

Nous sommes heureux de songer que nous n'avons plus que le Nyanza à passer pour arriver dans notre chère mission, et nous rendons de tout notre cœur des actions de grâces au bon Dieu, qui a bien voulu nous accorder de parvenir sains et saufs jusque sur les bords du lac.

Mardi 31 décembre. — Devant passer à Kadouma un temps plus ou moins long, il est important de gagner le manangoua. Nous lui faisons donc un cadeau de cinq à six dotis d'étoffes variées, de deux chéchias et d'un fusil à pierre. Il se montre satisfait, disant qu'il est l'ami des Wasoungou et qu'il n'est pas exigeant à leur égard.

On vient nous vendre des vivres en abondance : moutons, poules, lait, bananes, etc. Tous ces petits achats se font au moyen de perles très estimées ici.

Dans la soirée, Chibou, capitaine de la caravane arabe, auquel nous avons promis un cadeau s'il parvenait à nous faire retrouver les étoffes volées, nous amène un des coupables. L'askari assure qu'il n'a rien pris lui-même, mais qu'il a accepté deux pièces d'étoffes que lui a données Mouini-Pembé. Il fait en même temps connaître tous les complices du larcin ; nous les faisons venir, ils nient imperturbablement : mais comme nous sommes sûrs du fait, nous faisons à l'instant des recherches dans leurs cabanes ; malheureusement les objets volés ont été bien cachés, nous ne pouvons savoir où.

Nous mandons le manangoua et lui dénonçons les voleurs. Il promet de prendre des mesures contre eux, puis il se met à faire de longs discours contre les Wangouana, et surtout contre les Arabes, dont il dit le plus grand mal, louant en même temps les Wasoungou ; mais, soit mauvaise volonté, soit impuissance, il laisse en paix les coupables, et nous ne pouvons nous dédommager qu'en retenant le peu d'étoffe qui était encore dû à quelques-uns d'entre eux.

Notre voyage de Tabora au lac a duré cinquante jours, quoique nous n'ayons fait que vingt-cinq étapes. Mais les difficultés nombreuses dont nous avons été assaillis, jointes aux averses continuelles de la masika, ont été pour nous la cause de nombreux retards. Je ne suis pas trop surpris des désertions et des exigences quotidiennes de nos porteurs sur cette route : il n'y a que le seul esprit de foi qui puisse faire marcher sans cesse en avant dans de telles conditions ; aussi je conseillerai à ceux qui nous suivront de choisir, pour se mettre en marche, une saison plus favorable, et de se faire escorter par un nombre suffisant d'askaris fidèles, afin de se préserver

de l'attaque toujours imminente des hôtes peu agréables de ces forêts de Bondy¹.

Le pays que nous avons parcouru entre Tabora et le lac Victoria est habité par une population vraiment homogène, car elle se ressemble par la langue et par les usages. Elle est, en général, naïve et simple. Elle vit dans de petits villages, qui sont eux-mêmes reliés ensemble par une sorte de confédération formant une véritable tribu. Ces villages sont, le plus souvent, des tembés semblables à ceux que nous avons trouvés dans l'Ougogo et jusqu'à Tabora, c'est-à-dire de grandes habitations carrées, divisées à l'intérieur en compartiments séparés et laissant au milieu une grande cour pour y placer les bestiaux et les instruments de travail. A mesure cependant qu'on approche du Nyanza, les villages sont surtout composés de huttes coniques, séparées les unes des autres par des ruelles le plus souvent boueuses et dégoûtantes. Ces villages sont entourés de grandes estacades formées de branchages ou de haies très épaisses, qui leur font comme des fortifications naturelles. A la tête de chaque village est placé un chef ou *manangoua*, lequel reconnaît lui-même l'autorité du chef de la tribu qui porte le nom de *mtémi*, ce que les Arabes traduisent par sultan.

Ces tribus sont en général de peu d'importance ; elles comprennent chacune quelques villages seulement. Le malheur est qu'elles sont presque continuellement en guerre les unes contre les autres, ce qui les constitue comme dans un état d'anarchie permanente. A chaque instant on rencontre des villages brûlés, tristes preuves de ces dissensions acharnées. Quelquefois même nous avons trouvé sur notre route de nombreux ossements humains, preuve de la fureur qui peut animer ces pauvres nègres les uns contre les autres. Nous avons même vu les tembés de quelques mtémis couronnés des crânes

¹ Ce fut à peu près dans les mêmes circonstances que s'effectua le voyage du Père Lévesque ; voici ce qu'il écrit dans son journal :

« De Tabora au bord du lac, nous avons mis vingt-sept jours de marche ; chaque étape de quatre heures et demie, en moyenne ; vitesse, une lieue à l'heure : d'où il suit que la distance entre la capitale de l'Ounyanymbé et le Victoria est approximativement de quatre cent cinquante à cinq cents kilomètres. Nous avons éprouvé, à deux reprises, un retard de quinze jours dans notre marche, et nous en avons profité pour prendre un peu de repos. »

de leurs ennemis tués à la guerre. Au milieu de ces tribus indépendantes et hostiles qui s'étendent du Tanganika jusqu'au Nyanza, sur un pays d'une étendue double de celle de la France, les seuls États de Mirambo forment une exception. Ce prince noir semble avoir jeté les bases d'un royaume qui s'étend chaque jour par la terreur qu'il inspire.

Malgré cet état de guerre perpétuelle et les malheurs qui s'ensuivent, le pays que nous avons traversé paraît en général assez riche. Aux environs de Kadouma pourtant, le terrain est généralement rocailleux et paraît peu fertile, si ce n'est sur les bords du Nyanza. Les troupeaux ont moins bonne apparence que dans les autres tribus de l'Ounyamouézi. Les principales productions sont le moutama, les arachides et le maïs. On cultive aussi plusieurs espèces de courges, de haricots et de pois. Le seul fruit que nous ayons vu jusqu'ici est la banane. On se représente parfois les régions de l'Afrique équatoriale toutes couvertes d'arbres fruitiers poussant à l'état sauvage, et pouvant à peine soutenir le poids de leurs fruits délicieux. C'est tout à fait faux, au moins pour les contrées que nous avons traversées; car, en dehors de Bagamoyo et de la colonie arabe de l'Ounyanyembé, nous n'avons trouvé que la banane, et encore très rarement. Sans doute les champs sont ici généralement d'une fertilité prodigieuse; mais, comme ailleurs, ils ne portent que des ronces et des épines, si l'homme ne vient leur confier des semences et les arroser de ses sueurs. Disons en passant que la paresse des nègres n'en tire qu'un bien faible parti.

La vue générale du pays est belle; de grandes forêts d'un aspect enchanteur, des collines, des ruisseaux répandent sur le paysage une variété d'un charme particulier. La chaleur est presque partout tolérable. Au bord du lac Nyanza, elle ne dépasse presque jamais vingt-neuf degrés, et elle descend jusqu'à dix-neuf. On sent bien moins la chaleur dans ce pays que dans le Sahara, et même que dans certaines plaines de l'Algérie durant l'été.

L'eau seule laisse à désirer presque partout. Elle est chargée de matières en décomposition, même celle du lac Nyanza, quoiqu'elle paraisse limpide. Et c'est de là, je pense, que viennent la plupart des fièvres qui sévissent sur

les Européens. Le ciel est presque toujours splendide, les orages sont rares, mais terribles, et le vent d'une impétuosité telle, que les tentes et les cabanes que nous habitons sont souvent enlevées.

Voici maintenant quelques conseils pour le voyage de Tabora à Kadouma :

I. *Objets d'échange.* — Toutes les étoffes sont bonnes; mais les Wanyamouézi aiment surtout les étoffes solides; ils recherchent en même temps les étoffes fines, comme le barsati. Sur toute la route, on méprise les étoffes de mauvaise qualité, au travers desquelles on voit le jour. Il faut donc éviter de s'en charger, quoique les Arabes disent qu'on les recherche. Telles sont le kaniki, quatrième qualité, et le satini, dernière qualité.

Les perles qui ont le plus cours sur la route sont : 1° les samé-samé; on les accepte presque dans toutes les tribus; 2° les petites perles blanches mericani; on les accepte dans une ou deux tribus où on refuse les samé-samé; 3° les perles blanches koniera; elles sont très estimées à partir de Maria à Kadouma; on les préfère même aux samé-samé et aux mericani; 4° les perles-anneaux vertes, jaunes et bleues; elles sont très estimées à Kadouma, les vertes surtout. 5° On prise généralement toutes les perles de luxe; pourtant les petites perles noires n'ont aucun cours.

Depuis l'Ounyanyembé, on peut donner le pocho aux pagazis avec des perles. Les nôtres se contentaient d'un kété de petites perles par jour.

Le fil de cuivre est recherché dans tout l'Ounyamouézi.

II. *Pagazis.* — Si les autorités de Tabora voulaient s'engager à fournir des porteurs, ce serait le mieux; car on aurait moins à craindre les désertions. Les porteurs qu'on est obligé d'engager sur le chemin ne veulent guère fournir plus de deux ou trois étapes et ne cessent de faire des réclamations.

III. *Hostilité des tribus.* — Il faut s'attendre à voir les tribus que l'on aura à traverser vous menacer de la guerre. Je crois que le meilleur moyen de conserver la paix est de faire aux chefs quelques petits cadeaux, et de demander à chacun d'eux un de leurs hommes de confiance pour escorter la caravane jusqu'à la tribu voisine. Nous avons été obligés d'en-

voyer des cadeaux à trois chefs chez lesquels nous n'étions pas passés, pour les déterminer à retirer leurs hommes, qu'ils avaient déjà envoyés dans une grande forêt qui se trouve au delà d'Ouzouboué pour nous couper la route. Si on avait une bonne escorte, on aurait moins à craindre que nous, qui n'avions que douze ou quinze mauvais askaris. On est souvent accompagné de bandes de noirs qui n'ont, disent-ils, d'autre dessein que de porter la charge des pagazis qui se trouveraient fatigués en route. On a droit de suspecter leurs intentions; il faut les obliger à rester en arrière et faire marcher la caravane *très serrée*.

IV. *Hongos*. — Nous avons payé le tribut ou hongo à partir de la tribu de Métinguéni. Les chefs se sont généralement contentés de trois, quatre, cinq ou six dotis d'étoffe ordinaire. Je ne crois pas que les plus difficiles aient exigé plus de dix dotis : encore avaient-ils plus de raisons d'être fiers avec nous qui étions obligés de leur demander des porteurs ¹.

Veiller beaucoup en arrivant au terme du voyage par terre,

¹ Voici la liste des hongos que le Père Lévesque eut à payer, après la plus vive discussion, de Tabora au Nyanza, c'est-à-dire sur cette même route, l'année suivante :

A Ouyouy.	72 dotis	Au 2 ^e Mondo	12 dotis
A Gou.	9 »	Au 3 ^e Mondo	24 »
A Karitou	7 »	A Chékké.	64½ »
A Tandékezé.	15 »	A Sourou	10 »
A Tatourou	20 »	A Moyié.	10 »
A Lindé.	16 »	A Maria	20 »
A Sinda.	8 »	A Perro	12 »
A Ousinda.	20 »	A Semaou.	22 »
A Samoui	15 »	A Oro	3 »
A Kizoumbi.	30 »	A Gogué.	4 »
Au 1 ^{er} Ousiha.	20 »	A Koukougouyou.	6 »
Au 2 ^e Ousiha	20 »	A Soukouma	40 »
Au 3 ^e Ousiha	12 »	A Moinisi	3 »
A Niakourou	4 »	A Kadouma.	10 »
Au 1 ^{er} Mondo.	4 »	A Kadouma (à Songoura).	10 »

Total, 30 hongos ou cadeaux de 461 ½ dotis. Le dotis de 8 coudées vaut un peu plus d'un franc à Zanzibar; à Tabora il vaut 5 fr., et 10 fr. à Kadouma. Si on ajoute à ces étoffes quatre barils de poudre et deux rouleaux de fil de cuivre, on verra que les droits d'octroi se montent, sous l'équateur africain, presque aussi haut que dans les pays civilisés. Un an auparavant on pouvait encore passer avec un tribut de cinquante dotis; mais les calomnies arabes ont fait du chemin, et l'appétit vient en mangeant.

pour empêcher les soldats de s'emparer de quelques ballots d'étoffes. Se mettre bien avec le chef du village, mais lui donner peu à la fois : le brave homme n'est pas méchant, mais il demande, demande toujours. Faire un petit cadeau à Songoura, commerçant de Zanzibar établi au sud du Nyanza.

J'ai oublié de dire que tous les produits de l'industrie européenne sont très recherchés au Nyanza, infiniment plus que dans les divers pays que nous avons traversés : aiguilles, peignes, brosses, habits confectionnés, bas, souliers, miroirs, chéchias, etc. En apporter le plus que l'on pourra et ne pas les montrer sur la route.

Parmi les étoffes de prix, on estime surtout dans l'Ouganda : 1° le drap de France rouge, noir, bleu ; 2° le lessou ; 3° le chiti ; 4° le kikii ; 5° le debouani ; 6° le djovi.

Les robes arabes de drap et de taffetas, ainsi que les gilets arabes, sont très bons pour faire des cadeaux aux grands ; mais rien n'est autant estimé que les munitions, le plomb de chasse surtout.

Inutile d'apporter des conserves de viande.

Les fusils et munitions sont l'or de l'Ouganda. En donner le moins possible sur la route. Ne pas se charger de fusils à pierre : on pourrait en avoir tout au plus quatre ou cinq pour donner aux chefs Wanyamouézi.

Dans l'Ouganda, les petits achats se font au moyen de kauris¹. Inutile d'en prendre avec soi, on gagne à les acheter ici avec de l'étoffe.

¹ Petits coquillages adoptés comme menue monnaie par plusieurs peuplades africaines.

CHAPITRE V

AU BORD DU LAC

Le nouvel an. — Échange du sang. — Ambassade du Père Lourdel et du Frère Amance. — Appel de Stanley en faveur de l'Ouganda. — Mort tragique des Révérends Smith et O'Neill. — Un Nestor africain. — Nouvelles diverses. — « A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est en la croix. » — Le fléau de la guerre. — Les honneurs du triomphe. — Sacrifice expiatoire. — Faune équatoriale. — Un Arabe phénomène. — Les Wamouéré et les Wahaiya.

Janvier 1879. — Bien loin de ceux que nous aimons et ne pouvant leur exprimer nos vœux de bonne année, nous prions le bon Dieu de les combler de ses faveurs. Puisse-t-il continuer de bénir Monseigneur, notre vénéré Père, et le conserver de longues années à cette pauvre Afrique, pour le salut de laquelle il se sacrifie tout entier. Puisse aussi le Ciel répandre ses bénédictions sur notre bien-aimé supérieur et sur nos bons confrères, dont le souvenir nous est si cher !

L'Arabe qui était venu au-devant de nous à Ousiha organise sa caravane. Il n'a pas de peine à trouver des pagazis, mais ils ne veulent pas s'engager à moins de dix dotis. C'est probablement pour les obtenir à un moindre prix qu'il conclut le pacte du sang avec le manangoua. Ce pacte est assez commun parmi les nègres. Les deux amis qui s'y décident se font une incision sur le cœur. Les quelques gouttes de sang qui en découlent sont recueillies dans un même vase et mêlées avec de l'eau. Chacun des contractants boit la moitié du mélange,

tandis que des coups de fusil annoncent au loin l'union sacrée. Le pacte du sang est, en effet, regardé par les nègres comme quelque chose de tout à fait solennel ; les deux amis ne se considèrent plus que comme deux frères, et les ennemis de l'un deviennent les ennemis de l'autre. La cérémonie se termine par des cadeaux mutuels.

De fortes libations de pombé sont venues cimenter l'union en question, et Khamisi, qui paraissait le plus dévot des musulmans, a oublié que le Prophète défendait l'usage de toute boisson fermentée.

Ce brave homme étant ensuite venu nous faire ses offres de service, nous lui confions quelques lettres dans lesquelles nous apprenons à M^{sr} le Délégué et au T. R. P. Deguerry notre arrivée au Nyanza. Ces lettres seront déposées chez Saïd ben Sélim, à Ouyouy, lequel les remettra aux agents de la poste anglaise. Nous prions en même temps Khamisi de dénoncer aux autorités de l'Ounyanyembé les voleurs de nos étoffes, qui doivent faire route avec lui.

Notre tente, mal confectionnée, ne nous abritant ni contre le vent ni contre la pluie, moins encore contre les ardeurs du soleil, nous achetons une petite cabane construite avec des branches d'arbre et de l'herbe séchée. Nous la payons six foundos de perles blanches, ce qui représente ici une valeur de huit à dix francs.

Après quelques jours donnés à un repos bien mérité, nous prenons des informations pour savoir s'il est possible de trouver ici une barque sur laquelle nous enverrions quelques askaris chez Mtésa, avec mission de prier ce roi de nous prêter des pirogues en nombre suffisant pour nous rendre dans son royaume avec tous nos bagages.

Nous apprenons que le manangoua a une grande embarcation avec laquelle nous pourrions facilement passer dans l'Ouganda. Nous prions donc Kadouma de nous la louer et commençons à faire coudre dans des peaux de bœufs nos caisses et nos ballots, pour les préserver de l'humidité durant la traversée.

Voyant que nos askaris, faute d'adresse, font ce travail d'une manière très imparfaite, le Père Barbot met la main à l'œuvre. Les nègres regardent avec admiration ce msoungou,

qui fait très bien et en quelques instants ce qu'ils faisaient si mal et si lentement.

Malheureusement la fameuse *mitoumbi* (c'est le nom qu'on donne aux embarcations des indigènes; on donne celui de *machoua* aux bateaux à voiles) a besoin d'être réparée, et ce n'est que le 19 de ce mois que nous pourrons la lancer à la mer.

Le Père Lourdel demande alors à partir pour l'Ouganda avec le Frère Amance, pour réclamer à Mtésa des embarcations. Il craint, et nous craignons tous, que les nègres ne remplissent mal leur mission. Ils sont fort dévoués aux musulmans, qui voient avec peine les Européens, surtout les missionnaires, venir s'établir dans le centre de l'Afrique, et, pour leur faire plaisir, ils pourraient très bien adresser de faux rapports contre nous au roi de l'Ouganda. Il serait donc bon que deux missionnaires prissent les devants pour aller offrir à ce roi nos premiers cadeaux, et lui faire connaître le désir que nous avons de nous rendre dans son royaume.

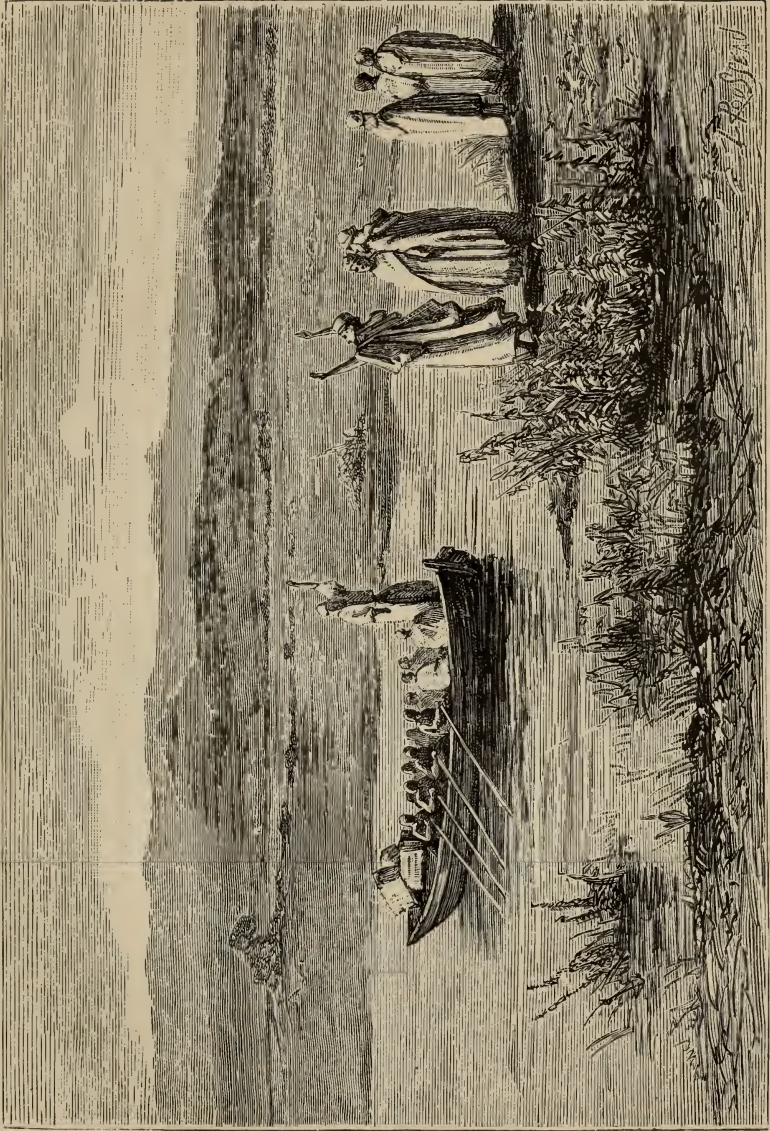
Comme il connaît mieux le kisouahili que les autres missionnaires, j'accède à son désir, après bien des hésitations pourtant; j'espère que Mtésa se hâtera de nous envoyer des embarcations, et que dans quelques semaines nous pourrons rejoindre nos confrères.

Sans perdre un instant, nous engageons huit rameurs, désignons les askaris qui accompagneront le Père Lourdel, et nous nous hâtons de terminer les préparatifs du départ.

Nous réduisons à quinze le nombre des personnes qui s'embarqueront, et nous défendons à nos hommes de prendre autre chose que les provisions de bouche pour les cinq ou six premiers jours de voyage, et l'étoffe nécessaire pour en acheter le reste de la route.

Les pirogues ne voguent que six ou sept heures par jour. On les tire ensuite à terre, et les passagers campent sur le rivage, où il leur est facile de se procurer des vivres, à moins qu'ils ne se trouvent dans un pays inhabité.

Le lendemain, 20 janvier, nous accompagnons jusqu'au rivage le Père Lourdel et le Frère Amance. La pirogue est lancée à l'eau, elle vogue bien. Je la suis longtemps des yeux, priant le bon Maître de protéger nos chers confrères, qui, pour



Départ d'une ambassade pour l'Ouganda. (P. 246.)

la gloire de son nom, ne craignent pas d'entreprendre un long voyage sur un esquif si fragile.

Au sud de Kadouma, l'horizon est borné par une chaîne de petites collines; au nord, la vue s'étend au loin sur le lac jusqu'aux îles Oukéréwé, où a péri l'infortuné Smith.

On se rappelle le retentissement qu'eurent, en Amérique et en Angleterre, les lettres que M. Stanley écrivait de l'Afrique équatoriale aux journaux qui avaient fait les frais de son expédition. L'appel dithyrambique qu'il fit surtout en faveur de l'Ouganda trouva sur-le-champ un écho auprès des sociétés protestantes¹. L'intrépide voyageur n'avait pas encore remis

¹ Cet appel, écrit à la hâte, se formulait ainsi: « J'ai tellement ruiné l'islamisme dans l'Ouganda que l'empereur, jusqu'à plus ample informé, a résolu d'observer le sabbat chrétien aussi bien que le sabbat musulman. Il a, de plus, ordonné que les dix commandements de Moïse fussent écrits sur une planche pour son usage quotidien, et qu'ils fussent accompagnés du *Pater* et de la sublime maxime du Christ: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'est un pas immense, vu le peu d'instant que j'ai passés avec lui; et, bien que je ne sois pas missionnaire, après ce succès je commence à croire que j'aurais pu le devenir...

« Ah! qu'un de ces hommes pieux, un homme intelligent et pratique vienne ici! Quel champ à cultiver! quelle récolte mûre pour la civilisation!... Mtésa donnerait à un missionnaire tout ce qu'il pourrait désirer: des cases, des terres, des bestiaux, de l'ivoire. Du premier jour, l'arrivant pourrait regarder comme sienne une province tout entière. Mais ce qu'il faut ici ce n'est pas un prédicateur. Tous les évêques de la Grande-Bretagne, doublés des jeunes étudiants d'Oxford et de Cambridge, n'obtiendraient rien de la population de l'Ouganda avec de simples paroles. Ce qu'il faut à ce peuple intelligent, c'est l'instituteur pratique, sachant enseigner la manière de devenir chrétien, de guérir les maladies, de bâtir des maisons; connaissant l'agriculture, en faisant lui-même, et pouvant, ainsi qu'un marin, mettre la main à toute chose. Cet homme, si on le rencontrait, deviendrait le sauveur de l'Afrique. Il ne doit être lié à aucune Église, à aucune secte; il doit uniquement professer Dieu et son divin Fils; ne prêcher que la loi morale, vivre en chrétien irréprochable, avoir des principes libéraux, une grande charité pour tous, une foi profonde dans le Seigneur. Il ne doit être non plus d'aucune nation, il doit appartenir à la race blanche tout entière...

« Je m'adresse à la mission des universités de Zanzibar, aux méthodistes libres de Mombaz, aux philanthropes qui dirigent la propagande religieuse, à tous les hommes pieux d'Angleterre, et leur dis: « Voici l'occasion que vous cherchez, saisissez-la. Un peuple des bords du Victoria vous appelle. Obéissez à vos généreux instincts, et je vous certifie qu'en une seule année vous aurez obtenu plus de conversions au christianisme que toutes les autres missions réunies. »

« La population de l'empire de Mtésa est très compacte; je l'estime à deux millions d'âmes. Vous n'avez pas à craindre les dépenses qu'entraînera une semblable mission; Mtésa est souverain absolu, et il couvrira dix fois ces dépenses, en ivoire, en café, en peau de loutre de très belle qualité, en bétail; car la richesse du pays en produits de cette nature est immense. » (Stanley, *A travers le continent mystérieux*, I. 194.)

le pied en Europe, que déjà la *Church Missionary Society* avait dirigé vers Mtésa trois de ses ministres, les RR. Wilson, Smith et O'Neill. Hélas! ces deux derniers devaient trouver une mort des plus tragiques avant même de parvenir au terme de leur voyage.

Il n'est pas vrai, cependant, que les deux missionnaires aient été massacrés par des populations exaspérées par les attaques du voyageur américain : Stanley n'a jamais livré de combat dans les îles Oukéréwé, théâtre de leur triste mort.

Ces îles me paraissent devoir être un jour un centre important de mission; j'ai pris tous les renseignements que j'ai pu pour connaître la cause du meurtre des missionnaires protestants. Voici ce que j'ai appris :

Smith avait le projet de s'établir dans les îles Oukéréwé; je dis le projet, car presque tous ses bagages étaient encore à Kadouma, sur les bords du Nyanza. Dans ces îles se trouvait alors un nègre nommé Songoro, venu de la côte. Il avait été envoyé par le sultan de Zanzibar pour faire le commerce dans la région du Victoria-Nyanza, peut-être pour y fonder une colonie commerciale semblable à celles de l'Ounyanyembé et d'Oujiji. Comme Smith, il avait laissé à Kadouma la plus grande partie de ses valeurs. Avec les arbres gigantesques qui se trouvent dans ces contrées, il avait pu faire construire un bateau à voiles, qui, tout primitif qu'il était, laissait bien loin derrière lui toutes les embarcations qui, jusqu'à cette époque, avaient flotté sur les ondes du lac. Smith lui acheta ce bateau et s'en servit pour explorer les côtes voisines.

Sur ces entrefaites, le chef sur le territoire duquel l'embarcation avait été construite réclama à Songoro le prix du bois employé à cette construction. Songoro répondit par des insultes et des menaces; le chef lui envoya des députés pour lui dire qu'il ne voulait pas la guerre avec lui, mais simplement traiter à l'amiable la question du prix du bois coupé dans ses forêts. Pour toute réponse, Songoro fit massacrer ces députés. Les insulaires, poussés à bout par cet acte de cruauté sauvage, prirent les armes et tombèrent sur Songoro et ses hommes, faisant en même temps dire à Smith que ce n'était pas à lui qu'ils en voulaient, et qu'il n'avait qu'à se mettre de côté avec son escorte. Smith répondit qu'il ne pouvait aban-

donner Songoro dans une pareille extrémité : l'attaque devint alors générale.

Le combat fut long et, s'il faut en croire les récits des nègres, véritablement terrible. Les insulaires n'ayant d'autres armes que leurs lances et leurs flèches, Smith et Songoro purent leur tenir tête tant qu'ils eurent des munitions ; mais, les munitions finissant par manquer, il fallut se laisser massacrer. D'après quelques narrateurs, Smith tomba percé de plusieurs flèches ; d'après d'autres, voyant que tout espoir de salut était perdu, il se brûla la cervelle avec la dernière cartouche de son revolver. Son compagnon avait été tué à côté de lui. Songoro aussi était au nombre des victimes ¹.

Je tiens tout ce que je viens de dire de deux askaris de Smith échappés au massacre, de plusieurs nègres de Kadouma, et d'un commerçant de l'Ouganda qui se rendit à l'Oukéréwé quelques jours après cette triste affaire.

Le mardi 4 février, le manangoua vint nous voir avec son père, chef de Kaginzé, village voisin. Ce vieillard avait dans sa physionomie quelque chose de distingué qu'on trouve rarement chez les nègres. Il tenait d'une main son long bâton de bois d'ébène, de l'autre son chasse-mouches, qui se composait d'une touffe de crins de bœuf emmanchée dans une poignée d'ivoire assez bien travaillée.

Naturellement le bon vieux nous dit que son fils étant notre ami, il était convenable que nous lui fissions un cadeau à lui-même. Nous lui donnâmes un doti d'étoffe commune ; il se retira à peu près satisfait.

Quelques jours après, on nous annonçait l'approche d'une caravane anglaise : c'étaient les deux missionnaires rencontrés par nous à Ouyouy qui prenaient le chemin de l'Ouganda. Le 14, ils faisaient leur entrée à Kadouma au bruit d'une vive fusillade. Nous allâmes leur souhaiter la bienvenue et leur faire nos offres de service, car ils avaient laissé toutes

¹ Nous pensons qu'il s'agit ici de Songoro Tarib, dont Stanley parle en ces termes (*A travers le continent mystérieux*, I, page 132) :

« Songoro Tarib, un Arabe qui habitait le pays depuis longtemps, nous envoya un messager pour nous souhaiter la bienvenue, et nous inviter à nous établir à Kaghéhyi, dont le chef, le prince Kadouma, était son fidèle allié. »

Un autre personnage du même nom (Songoura), prit la suite de ses affaires.

leurs valeurs en dépôt chez Saïd ben Sélim. Les bruits de guerre ne leur avaient pas permis d'enrôler plus d'une trentaine de pagazis. M. Mackay, leur confrère, qui avec le Rév. Wilson est en ce moment à la cour de Mtésa et possède l'expérience de la conduite des caravanes, ira probablement querir leurs ballots.

Ces messieurs nous apprirent la mort de M. Vautier, que nous avons vu chez les Pères du Saint-Esprit à Bagamoyo, et celle de M. Penrose, un de leurs compatriotes qui avait été attaqué et mis à mort par une bande de brigands dans la forêt de Toura.

Nous fûmes, nous aussi, attaqués par les brigands de la forêt de Toura : pourquoi n'avons-nous pas eu le même sort que ce pauvre voyageur ? Dieu veillait sur ses missionnaires. Qu'il soit à jamais béni !

La journée du 17 nous apporta des nouvelles de nos confrères, sur le sort desquels nous n'étions pas sans inquiétude. Vers dix heures, en effet, abordèrent deux pirogues de l'Ouganda. Celui qui les conduisait se dit chargé par Mtésa d'aller acheter avec de l'ivoire, dans l'Ounyanyembé, des fusils, de la poudre et autres objets. Il nous remit un billet du Père Lourdel, daté de l'Ouhaiya, à cinq journées de pirogue de l'Ouganda. Nos confrères se portaient bien, mais le mauvais temps les obligeait à rester à terre très souvent.

Dans l'après-midi, le nouveau débarqué vint nous présenter ses salams. Il nous dit toute sorte de bien de l'Ouganda et de son roi, et nous assura que nous serions parfaitement reçus dans ce royaume. Il ajouta que Mtésa ne lui avait rien donné pour acheter des vivres durant son voyage. « Tu trouveras des Wasoungou, lui aurait-il dit ; ce sont mes amis, ils te remettront des étoffes. » Nous ne fûmes pas dupes de cette histoire, mais, pour ne pas nous aliéner un homme qui pourrait nous nuire plus tard, nous lui offrîmes quelques mètres d'étoffe qu'il accepta avec mille remerciements. Son nom est Ismaïli-Brouchi. Il se dit Arabe, et certes il en a toutes les manières, sinon la couleur, car il tire un peu trop sur le noir.

Les courriers des Anglais arrivés ici depuis deux ou trois jours reprendront demain le chemin de la côte. Ces messieurs nous ont offert de se charger de nos lettres. J'écris donc à

M^{sr} Lavigerie, au T. R. P. Deguerry et à M. Greffulhe, et prie ce dernier de nous expédier désormais nos lettres par des courriers spéciaux. Nous ne croyons pas devoir compter sur les caravanes pour notre correspondance, car nous n'avons encore reçu aucune lettre depuis que nous avons quitté Bagamoyo.

Le temps est très lourd, aussi avons-nous tous une recrudescence de fièvre. Nous sommes obligés d'avoir recours à nos askaris pour nous administrer nos tisanes. Puissent les épreuves par lesquelles nous passons attirer sur nos futurs néophytes les bénédictions célestes! *Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo.* La croix n'a-t-elle pas toujours été le cachet des œuvres de Dieu, et saint Paul, le grand Apôtre, écrivant aux Corinthiens, ne dit-il pas: « Ma vie a été cent fois en péril sur terre et sur mer, dans les déserts et dans les villes, de la part de faux frères ou des voleurs. J'ai sué et peiné, j'ai été accablé mainte et mainte fois par la faim, par la soif, par les veilles, par les jeûnes, par le froid ou la nudité... Mais c'est en présence de la faiblesse de l'homme que se manifeste avec plus d'éclat la force de Dieu. Je me glorifierai donc de mes misères, pour que la force de Dieu habite en moi. »

Les choses n'ont pas changé depuis saint Paul, et les missionnaires doivent se rappeler qu'ils représentent la bonne terre dans laquelle est tombée la semence: « ils ne portent du fruit que par la patience. »

Que les cœurs d'élite consumés par la sainte ambition de se dévouer aux missions d'Afrique ne se laissent pas arrêter à la vue des épreuves de leurs devanciers; qu'ils se ressouvient plutôt des paroles de Notre-Seigneur: « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Or, selon saint Augustin, la véritable mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.

Ismâili-Brouchi organise rapidement sa caravane; il n'a pas de peine à trouver des porteurs, car tout le monde en ce moment s'offre pour cet emploi. Il n'est pas jusqu'aux plus riches du pays (les nyamparas) qui n'intriguent pour porter une charge: leurs femmes suffisant aux travaux des champs, ils sont heureux de trouver l'occasion de gagner quelques dotis

d'étoffe. Les askaris sont plus rares, et cependant il faut une escorte suffisante : la guerre règne toujours dans les poris.

La guerre peut être considérée comme le fléau principal de l'Afrique équatoriale. C'est d'elle que viennent tous les maux des noirs, même et surtout celui de l'esclavage, le plus horrible, hélas ! de tous. Le plus grand bienfait que l'on pourrait porter à ces populations infortunées, serait celui d'une autorité forte et bienfaisante qui les forçât à vivre en paix.

Nous nous sommes trouvés à plusieurs reprises, dans le cours de notre voyage et depuis que nous sommes arrivés sur les bords du grand lac, au milieu de ces combats. La plupart, à la vérité, n'étaient pas terribles. La rareté des armes à feu, l'inexpérience à s'en servir et un certain fonds de coura-dise, empêchent qu'il n'y ait beaucoup de sang versé ; souvent tout se borne, et c'est déjà trop, à brûler les villages sans qu'on se fasse une égratignure : des cris, le tambour, le bruit, constituent le fond des combats.

Les nègres de Kadouma se sont ainsi pris de querelle, pour je ne sais quel motif, avec ceux de Mouanza. Il y a quelques jours, le cri de guerre retentissait de tous côtés, et le tambour annonçait à grand fracas une levée de boucliers contre les ennemis, qui voulaient s'emparer d'un village voisin. Le manangoua court avec ses hommes au-devant des agresseurs, et nous envoie plusieurs messages pour nous demander des munitions. Les ennemis, paraît-il, sont très nombreux. Nous lui donnons un peu de poudre, quelques balles et quelques capsules. Les askaris d'une caravane arabe qui nous suit vont, drapeau en tête, prendre part au combat. Ce renfort ne suffisant pas, un exprès vient nous prier d'envoyer les nôtres. Ils courent tous sur le champ de bataille. L'ennemi étant tout près du village où nous habitons, nos bagages courent le plus grand danger, car si les gens de Mouanza viennent jusqu'ici, ils mettront le feu à notre hutte aussi bien qu'aux autres. Au coucher du soleil, les guerriers reviennent ; on nous dit qu'il a été tiré un grand nombre de coups de fusil, mais il n'y a eu de soldat tué ni d'un côté ni de l'autre.

Les hostilités se continuent pendant un mois. Un grand nombre de villages deviennent la proie des flammes ; des troupeaux de bœufs sont enlevés, et quelques cadavres ennemis



Les honneurs du triomphe. (P. 233.)

K. Goin

jonchent le sol. Ces bonnes nouvelles sont apportées par deux guerriers de Soukouma qui, ayant été assez heureux pour faire mordre la poussière à plusieurs Wamouanza, viennent recevoir dans leur village les honneurs du triomphe. Joie extraordinaire ! on a apporté tous les tambours, petits et grands ; plusieurs nègres les frappent à coups redoublés. Le bruit qu'ils font imite assez bien le bruit que ferait un escadron de cavalerie marchant sur un plancher. Les deux guerriers gambadent et gesticulent avec leurs armes. Tout le monde est sur pied : hommes, femmes, enfants se pressent autour des tambours et exécutent une danse des plus bizarres. Le manangoua et sa femme prennent part à la fête. Cette dernière ouvre un pot de beurre et en jette des poignées sur le dos des triomphateurs. Puis, ne se possédant plus de joie, elle oublie la gravité qui convient à la dame du chef du village, se coiffe d'une chéchia rouge et se mêle à la foule des danseurs. Ce bruyant manège dure plus de deux heures, après quoi les guerriers vont se reposer sur leurs lauriers. Cependant nous avons pu constater que, malgré cet amour pour les combats, les noirs se rendent compte du mal qu'ils commettent en se livrant ainsi au meurtre dans leurs guerres perpétuelles.

Un jour, nous avons reçu la visite d'un Mouézi qui portait au bras une sorte de manipule fait d'une lanière de peau de chèvre coupée sur l'épine dorsale, depuis la tête jusqu'à la queue inclusivement. Lui ayant demandé pourquoi il portait cet ornement, il me répondit qu'il avait tué un homme à la guerre et que, comme c'était une mauvaise chose de tuer son semblable, il avait dû faire un *doua* (remède, pratique superstitieuse), laquelle consiste à tuer une chèvre, à manger sa chair et à se faire de sa peau le manipule en question.

La guerre ouverte n'est pas, malheureusement, le seul combat affectionné par les noirs. Ils pratiquent le vol à main armée, surtout au détriment des caravanes. Deux fois, durant notre voyage de Tabora au lac Victoria, nous avons été l'objet d'attaques semblables : une première fois le 23 novembre et une seconde fois le 13 décembre, près du village de Samouï.

En effet, par suite des luttes continuelles entre Mirambo et les Arabes, tout l'Ounyamouézi du nord au sud et de l'est à l'ouest est en émoi. Les gens sans aveu des villages environ-

nants tirent parti de ces querelles pour former des bandes d'une cinquantaine d'individus, qui pillent et brûlent les bourgades les plus faibles et attaquent les caravanes désarmées, se disant tantôt alliées de Mirambo ou des Arabes, comme les opportunistes du temps passé criaient, selon l'occurrence : Vive le roi ! ou Vive la ligue !

Ces bandes se sont encore grossies des esclaves marrons que les traitants avaient mis sur le pied de guerre pour repousser Mirambo. Quelles lois humaines ou divines pourraient retenir de pareils bandits ? Aussi la plupart des atrocités mises à l'actif du grand sultan de l'Ounyamouézi ne sont que l'effet de ces pillards. Malheureusement le nom de Rougas-Rougas, qu'ils se donnent pour terrifier leurs ennemis et sous lequel on avait toujours désigné les guerriers de Mirambo, contribue pour beaucoup à augmenter la confusion.

Une telle situation paralyse complètement les efforts des missionnaires. Aussi ne crois-je pas encore le moment venu de travailler sérieusement à la conversion de l'Ounyamouézi. Il n'y a que deux villes où les stations auraient chance de n'être pas saccagées : la capitale de Mirambo, et Tabora, la capitale Arabe. Puisse Notre-Seigneur Jésus-Christ, le prince de la paix, préparer son règne dans ces âmes par l'apaisement de leurs querelles intestines ! Puissions-nous dire bientôt : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. »

Nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, de dangers à courir de la part des bêtes féroces. Ce n'est pas qu'elles manquent dans ce pays. Les lions, les léopards, les hyènes et les chats sauvages sont assez communs ; si on y ajoute les éléphants, les buffles, les rhinocéros, les girafes, les zèbres, les autruches, et plusieurs belles variétés d'antilopes qui parcourent les plaines, on peut dire que l'Afrique équatoriale est un vrai paradis de chasseur.

Dans nos promenades sur les bords du Nyanza, nous voyons de temps en temps des crocodiles qui se chauffent au soleil sur des rochers de granit qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Ces crocodiles ne sont pourtant pas si terribles qu'on pourrait le croire. Tous les jours nos nègres se baignent dans le lac : pas un n'a été dévoré.

D'autres animaux sont beaucoup plus incommodes, malgré leur petite taille. La cabane dans laquelle nous sommes installés à Kadouma a été envahie à plusieurs reprises par les petites fourmis noires. Ces fourmis, très communes dans ces régions, sont souvent en voyage. Elles suivent un petit sentier large d'un pouce environ. Si une hutte se trouve sur leur passage, au lieu de la tourner, elles y pénètrent par les fentes de la cloison. Durant le jour, et quand la hutte n'est pas trop obscure, elles suivent la même ligne et sortent du côté opposé. Mais pendant la nuit elles ne tardent pas à s'égarer, et se répandent partout. Malheur alors à ceux qui dorment dans la hutte : en un instant ils sont couverts de myriades de fourmis qui les pincent à qui mieux mieux, et dont ils ont toute la peine du monde à se débarrasser. Pour nous, lorsque nous sommes réveillés à temps, nous allumons une bougie, et les insectes, qui quelquefois commencent déjà à grimper sur nos lits, rentrent peu à peu dans leur étroit sentier et nous laissent dormir en paix.

Nous avons reconnu parmi la gent ailée africaine beaucoup de nos petits chanteurs européens ; les oies, les grues, les sarcelles, les grives et les hirondelles y ont aussi de nombreux représentants.

Dans l'Ousegouhha, deux aigles, abattus par un membre de la caravane, séduisirent un chef de bourgade qui nous donna un mouton en échange de leurs magnifiques dépouilles. Dans les forêts de l'Ousoukouma, deux autres oiseaux attirèrent particulièrement notre attention. Les ailes du premier avaient pour le moins un mètre et demi d'envergure ; la variété de son plumage jaune, blanc et noir, produisait le plus bel effet ; le cou n'était pas très long, mais la tête brillait de tous les feux de l'arc-en-ciel et était surmontée d'une fine aigrette jaune ; à la base de l'aigrette, je remarquai une excroissance charnue aux couleurs changeantes : la chair fut trouvée délicateuse.

Le second, de la grosseur d'un pigeon, avait la partie antérieure du corps du plus beau rouge et le reste partagé entre le noir et le jaune. Au surplus, dans ces grands bois règne un silence de mort, et, à part le bourdonnement des insectes et le vague murmure des armées de fourmis blanches, on peut

quelquefois faire plusieurs heures de chemin sans rencontrer aucune trace de vie.

Lundi 10 mars. — On vient nous annoncer, vers midi, que le lac est couvert de pirogues venant de l'Ouganda. Ce sont évidemment celles que nous envoie le Père Lourdel ; nous courons donc au rivage. Déception amère ! le chef de la flottille me dit que ces barques sont envoyées par M. Mackay au-devant de ses collègues. Je lui demande s'il n'a pas de nouvelles de nos confrères ; il me répond qu'il les a rencontrés sur le lac, tout près de l'Ouganda ; il ne leur restait plus que quelques heures de navigation pour atteindre le port tant désiré. Le mauvais temps a prolongé leur voyage et le sien ; car il y a déjà plus de vingt jours qu'il s'est embarqué.

Ce commodore des galères impériales nous fait une longue visite : il s'appelle Songoura et est natif de Zanzibar. Il a quitté la côte depuis plusieurs années, pour venir se mettre au service de Mtésa. Il nous dit, lui aussi, toute sorte de bien de ce roi et de son royaume. Nous lui offrons un petit cadeau de perles ; mais il nous remercie poliment, disant que son illustre maître a pourvu généreusement à tous ses besoins.

C'est la première fois qu'un nègre nous refuse un présent. Tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, bien loin d'avoir des scrupules, nous fatiguaient sans cesse par de nouvelles demandes. Toutefois, ayant remarqué qu'il avait un fusil Remington, je lui proposai quelques cartouches dont je crus m'apercevoir qu'il n'était pas bien pourvu. Il les reçut avec grand plaisir, et pour nous témoigner sa reconnaissance s'offrit à porter de notre part une lettre à Mtésa et une autre au *katékiro* (premier ministre).

Le lendemain, j'écrivais donc au Père Lourdel et lui envoyai deux lettres à l'adresse de ces illustres personnages, le priant de les leur traduire, s'il le jugeait convenable.

Songoura se hâte de terminer ses affaires avec Kadouma et reprend bientôt avec les Anglais le chemin de l'Ouganda. Les RR. ministres sont venus nous dire au revoir et ont été, comme toujours, des plus aimables. Ah ! pourquoi l'Angleterre ne revient-elle pas sous la houlette des successeurs de Pierre ? Elle enfanterait de nouveau des saints, et ses enfants qui s'exposent

à tant de dangers pour répandre l'hérésie, seraient les infatigables apôtres de la vérité.

Le chef du Mouéré, qui habite sur les bords du Nyanza, à l'ouest de Kadouma, nous a envoyé quelques-uns de ses hommes avec des pioches, nous priant de les lui troquer contre des pierres à fusil. Le manangoua nous ayant assuré qu'avec ces houes nous pourrions facilement nous procurer ce qui nous serait nécessaire, nous avons consenti à l'échange proposé par son ami Rouma. Nous achetons donc vingt et une houes, et à l'instant nous en échangeons onze contre un bœuf, que nous destinons à nos conducteurs de pirogues.

Nous crûmes un moment que l'immolation du susdit animal suivrait de bien près son achat; car le 26 nos soldats viennent nous annoncer tout joyeux l'arrivée des mitoumbis. Nous ne nous empressons pas trop de nous rendre au rivage; car, d'après les nouvelles reçues de Songoura, le fait paraissait par trop invraisemblable. Ce sont, en effet, des pirogues de l'Ouhaiya, territoire situé entre le Mouéré et l'Ouganda, et dont les ports, très commerçants, mettent en communication par eau avec le Karagoué. Ces nègres ont bonne façon; ils se pressent à notre porte et nous contemplent avec beaucoup de curiosité. Comme ils ont une grande quantité de café, nous leur en achetons une petite provision. Il paraît que leur pays est très fertile en ce genre de denrées coloniales. La variété qu'ils cultivent pousse sur des arbres touffus, où les fèves adhèrent aux branches par grappes semblables à celles que forment les baies du houx.

Les Wahaiya paraissent plus industriels que les Wanyamouézi; les peaux dont ils se couvrent ont subi une certaine préparation qui leur a donné un peu de souplesse: pas un n'est complètement nu. Ils ont des pipes en terre rouge très bien confectionnées, et nous sommes étonnés lorsque nous les entendons prononcer, à la manière française, le mot tabac. Pour se garantir de la pluie et du soleil, ils fabriquent avec de petites branches et des feuilles de bananier une sorte de chapeau chinois très curieux. A en juger par leurs nombreuses amulettes, ils ne doivent le céder à personne en fait de superstition. Les Wangouana et les Wanyamouézi s'ac-

cordent à dire que ce sont de mauvaises gens; mais ils n'en donnent aucune preuve.

En voyant les Wahaiya se nourrir de bananes vertes, cuites avec de la viande, nous essayons nous-mêmes de cette nourriture et nous nous en trouvons bien. Les bananes, ainsi préparées, ont assez bon goût et se digèrent facilement; elles sont préférables aux patates, au manioc et à la galette de moutama. Elles tiennent, d'ailleurs, dans l'alimentation des Waganda, la place occupée par la pomme de terre dans des contrées plus septentrionales, et il faudra bien nous habituer à en faire notre pain quotidien.

CHAPITRE VI

TOUJOURS A KADOUMA

(Eufs de Pâques. — Restitution *in extremis*. — Lettres de France et d'Algérie. — Population de l'Ounyamouézi. — Royal bouffon. — Mariage d'un héritier présumptif de la couronne. — Cadeaux de noces. — Prestige de la barbe. — Idées religieuses. — Dieux thermes. — Faiseurs de pluie. — Médecine contre la tempête. — Arrivée des pirogues. — La Pentecôte. — Tarif postal. — Message du Père Lourdel.

Jeudi saint 10 avril. — Violent orage pendant la nuit. Le matin, avant le jour, nous disons une messe basse. Nous nous transportons en esprit dans les sanctuaires de notre chère France pour y assister aux touchantes cérémonies qui s'y célèbrent; nous nous unissons de loin en particulier à nos confrères de la Maison-Carrée. Qu'ils sont heureux de chanter les louanges du Seigneur dans la chapelle du séminaire, de se prosterner devant l'autel magnifiquement orné où Jésus repose, et d'où il se plaît à répandre dans les âmes de si suaves consolations! Ces souvenirs raniment notre courage et nous rendent légères les épreuves par lesquelles il plaît au bon Maître de nous faire passer.

13 avril. Saint jour de Pâques. — Quelle belle fête, et que nous serions heureux de pouvoir la solenniser avec quelque pompe! Mais, hélas! le jour de la résurrection ne s'est pas encore levé pour les peuples qui nous entourent, et nous

sommes obligés de nous cacher pour célébrer nos saints mystères, de crainte de les exposer à quelque profanation ! L'année dernière nous étions dans le port de Marseille, à bord du *Yang-tsé*. Le matin, nous avons tous eu le bonheur de dire la sainte messe dans le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde ! Nous avons aujourd'hui de bien grandes actions de grâces à rendre à cette bonne Mère, qui nous a si bien gardés durant notre long voyage. Puisse-t-elle bientôt nous en faire atteindre le terme !

On dirait que l'usage des œufs de Pâques existe ici : dès le matin, on nous en apporte des quantités.

Depuis quelques jours, le vent d'est souffle chaque matin avec violence. Le lac est très agité jusque vers neuf heures ; le soir, le temps est beau.

20 avril. — Ismaïli-Brouchi, qui était parti, le 21 février dernier, à la tête d'une petite caravane pour Tabora, effectue aujourd'hui son retour. Nous nous empressons d'aller à sa rencontre. Il nous donne des nouvelles de l'Ounyanyembé et nous apprend qu'il y a en ce moment trois Européens dans cette région ; ces voyageurs, que nous supposons être MM. Broyon, Gambier et Dutrieux, auraient rompu avec Mirambo et se seraient réfugiés auprès des Arabes. Nous lui demandons si nos confrères d'Oujiji ont fait un heureux voyage, et nous avons la satisfaction de savoir qu'ils sont arrivés à bon port. Sur ces entrefaites, se présente un nègre de la caravane qui nous remet une lettre écrite en français, au nom d'Abdallah ben Nassib, gouverneur de l'Ounyanyembé. Le wali nous apprend qu'il a saisi des habits précieux volés par l'un de nos soldats et que le coupable a été, par ses ordres, chargé de chaînes et envoyé au sultan de Zanzibar. Le porteur de la lettre doit nous remettre les habits. Nous sommes très heureux d'avoir retrouvé ces vêtements ; ils nous sont d'autant plus précieux qu'ils nous ont été donnés par M^{gr} l'Archevêque d'Alger, pour être offerts en présent au roi de l'Ouganda.

Nouvelle et très agréable surprise : un deuxième noir succède au premier. Il nous apporte un gros paquet de lettres et de journaux que M. Broyon l'a chargé de nous remettre. Il

ajoute qu'il est l'homme des Anglais, et qu'il vient, avec ses dix compagnons de route, porter divers messages dans l'Ouganda.

Nous congédions tous les visiteurs, puis nous nous hâtons d'enlever les ficelles et les enveloppes de nos paquets. Nous sommes en route depuis plus d'une année, c'est la première fois que nous recevons des lettres! Aussi avec quel bonheur nous les dévorons! Lettres de M^{gr} l'Archevêque, de notre T. R. P. Supérieur général, de nos confrères, de nos parents! Les nouvelles sont excellentes; tous ceux que nous aimons vont bien; le bon Dieu continue de répandre ses bénédictions sur notre petite société. Nous oublions un instant que tout cela a été écrit il y a plusieurs mois, et que depuis il peut s'être passé de terribles événements! Que de grandes choses a déjà opérées le glorieux successeur de Pie IX! Le bon Maître n'a donc pas abandonné son Église, puisqu'il lui a donné un Pape tel que Léon XIII. C'était bien l'homme qu'il fallait pour conduire la barque de Pierre dans les temps difficiles que nous traversons!

Et notre chère France, de quelles luttes terribles elle est devenue le théâtre! Mais aussi, que d'âmes grandes et généreuses Dieu a suscitées pour soutenir la cause de la vérité, de la justice! Non, Dieu n'a pas abandonné non plus la fille aînée de l'Église!

Il se trouve dans notre paquet bon nombre de lettres à l'adresse de nos confrères d'Oujiji, cela nous fait craindre que plusieurs de nos correspondances n'aient pris le chemin du Tanganika. Sans perdre de temps, nous cherchons des hommes auxquels nous puissions confier celles des Pères d'Oujiji. Mais il nous est impossible d'en trouver, et il faudra probablement attendre le départ des courriers anglais. Quand arriveront-elles à leur destination? Dieu seul le sait.

Ismaïli semble tenir beaucoup à nous; il nous dit qu'arrivé dans l'Ouganda, il veut se mettre à notre service, lui et ses hommes. Il nous assure que les pirogues ne tarderont pas à aborder. Hélas! il y a déjà plusieurs mois que nous les attendons! Nous ne savons plus parfois que penser, et nous sommes torturés par mille craintes au sujet de nos confrères. S'ils étaient restés avec nous, nous pourrions prendre une déci-

sion et arriver, d'une manière ou d'une autre, au terme de notre si long voyage, tandis que leur absence nous met dans la nécessité de nous immobiliser jusqu'à ce que nous recevions de leurs nouvelles.

Depuis quelques jours, les habitants des villages voisins se réunissent dans l'après-midi, à Kadouma, pour se livrer à la danse. On tambourine et on chante jusqu'au coucher du soleil. Ces sortes de réjouissances ont lieu en l'honneur de la lune qui va renaître.

La population de l'Ounyamouézi et du Nyanza est moins sauvage que celle de quelques tribus que nous avons traversées, surtout dans l'Ougogo, et cependant elle est encore bien loin d'être civilisée. Tous les enfants, les jeunes gens et presque tous les hommes plus âgés sont absolument nus. Pour les femmes, de quelque âge qu'elles soient, elles sont plus ou moins couvertes. Leur habit le plus ordinaire consiste en une ou plusieurs peaux de bœufs ou de chèvres. Ces peaux, serrées à la ceinture, servent à retenir le petit enfant sur le dos de sa mère, son unique berceau. Elle le porte ainsi toute la journée, soit qu'elle travaille, soit qu'elle aille au marché ou à la danse. Le petit *bébé*, secoué de toutes les façons, souvent gêné, loin d'être contrefait, deviendra un homme droit et vigoureux, pourvu que Dieu lui prête vie.

Quelques-uns des nègres ont un aspect dur et féroce; mais, dans la plupart des villages, ils sont d'une simplicité et d'une naïveté extraordinaires. Ceux de Kadouma se sont bien vite apprivoisés avec nous. Maintenant, du plus loin qu'ils nous aperçoivent, ils nous appellent et nous saluent comme des amis.

Le manangoua ou chef du village, dont il porte le nom selon un usage presque général, nous a, en particulier, pris tout à fait en amitié. Malheureusement il a un grand vice : il affectionne démesurément le pombé. Dernièrement il nous a demandé des perles dont il s'est servi pour acheter sa liqueur favorite. Le soir, il est venu nous voir : la grossière boisson avait produit son effet, et le chef du village, renonçant à sa gravité habituelle, se mit à nous jouer une sorte de pantomime dans laquelle il nous représenta l'hippopotame sortant de l'eau, mangeant les tiges de moutama, puis mis en fuite



Une visite au manangoua. (P. 263.)

par lui et rentrant dans le lac. Les nègres ont, en effet, un talent particulier de mimique.

A l'occasion d'une récente indisposition de notre royal ami, je fus le 22 avril lui faire une visite, et par conséquent pénétrai pour la première fois dans sa hutte.

Des cloisons construites avec des tiges de moutama la divisent en plusieurs compartiments, et empêchent la lumière de pénétrer à l'intérieur. A peine ai-je fait quelques pas que je me trouve environné des ténèbres les plus épaisses. Ces nègres sont vraiment les enfants de la nuit, ils ne se plaisent que dans l'ombre. Craignant de donner de la tête contre quelque poteau, je demande à haute voix au manangoua des nouvelles de sa santé. Une voix me répond tout aussitôt : « Jé vais un peu mieux ; je me rends près de la porte, nous y causerons quelque temps ensemble. » Il fait alors apporter deux tabourets près de l'entrée de la hutte. Je comprends, dès les premiers mots, que ma visite lui fait plaisir. Il me dépeint ce qu'il a souffert, ce qu'il souffre encore : douleurs dans la tête, douleurs dans la poitrine. Les nègres se plaignent souvent, en effet, de ce genre de maux ; je serais porté à croire qu'ils éprouvent une sorte de fièvre causée par l'insalubrité des bords du Nyanza. La conversation roule aussi sur l'Ounyanymbé, dont il me demande des nouvelles. Après lui avoir souhaité une prompte guérison, je me retire et le laisse tout heureux de voir que le msoungou s'intéresse à sa santé.

Un grave événement qui s'est passé dans sa famille nous a aussi permis de nous initier à l'un des actes les plus solennels de la vie d'un prince noir, le mariage.

Kadouma a un fils nommé Féfou, qui est revenu naguère d'un voyage dans l'Ouganda. Le peuple, d'une commune voix, a jugé qu'il était en état de se marier. Voici comment les choses se sont passées :

Les grands du village, que l'on désigne ici sous le nom de nyamparas, se réunissent devant la hutte du manangoua et le prient de donner une épouse à Féfou. Comme tous les voyageurs, Féfou est sensé avoir acquis beaucoup d'esprit en courant le pays : aussi fait-il l'admiration de tout le monde, surtout quand il est revêtu des habits dont on lui a fait cadeau dans le royaume de Mtésa, et qu'il se promène fièrement dans

le village. Le manangoua déclare qu'il acquiesce aux désirs de ses conseillers et qu'il va chercher à Féfou une femme digne de lui. Aussitôt de grands pots d'*ougali* (bouillie de moutama) sont apportés au milieu de la couronne des nyamparas, qui les vident en un clin d'œil. Chacun va ensuite se présenter devant la femme du manangoua, qui lui verse sur la tête une cuillerée de beurre, en poussant un cri *trémolo* très strident.

Je n'ai pu savoir au juste ce que signifiait cette cérémonie; elle veut dire, je suppose, que le mariage est décidé. Ce baptême de beurre, symbolisant le mariage, est étrange tout au moins.

Le manangoua nous dit, à cette occasion, que chez eux les femmes ne sont pas achetées. Le père du jeune homme se contente de faire au père de la jeune fille un cadeau de bœufs proportionné à sa fortune : s'il est riche, il donne jusqu'à vingt bœufs; s'il est pauvre, il n'en donne que cinq ou six. Le jeune homme se rend chez la jeune fille et y passe plusieurs jours au milieu des réjouissances : il l'amène ensuite dans son village, où l'on fait une seconde fête. Il est d'usage que le père du jeune homme fasse plusieurs cadeaux à sa belle-fille : étoffes, perles, bracelets, etc. On lui en fait aussi à lui-même.

Pour fêter l'union de Féfou, le Père Barbot composa un chapelet de perles variées dont il voulait faire cadeau au manangoua. Ce chapelet, réunion symétrique de perles de toutes les formes, de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, ne pouvait que faire plaisir à un nègre, qui aime tout ce qui brille. Aussi, à peine Kadouma l'a-t-il vu, qu'il est ravi d'admiration et manifeste le désir de recevoir sans retard le précieux objet. Nous le lui laissons désirer longtemps, afin de lui faire estimer davantage le présent, qui, au fond, a peu de valeur. Enfin le Père Barbot le lui passe au cou, et lui présente un miroir pour qu'il puisse mieux juger de l'effet. Il est ravi, se contemple, s'admire pendant près d'un quart d'heure. Puis il se met à nous parler de la France, où l'on confectionne de si belles perles : il faut qu'à tout prix Féfou aille visiter un si beau pays; il nous prie de le prendre avec nous quand nous retournerons en France

et comme nous lui disons qu'il y fait trop froid, que Féfou ne pourrait y vivre : « Il faudra bien, répond-il, qu'il meure un jour : qu'importe qu'il meure dans un lieu ou dans un autre. Féfou ira en France. »

Un fait qui montre la confiance que nous accorde le chef noir : il est venu me prévenir dernièrement que, devant partir pour un voyage, probablement pour chercher la femme de son fils, il me constituait moi-même, pendant son absence, chef du village, et me chargeait d'apaiser les disputes qui pourraient s'élever. En retour, nous sommes envers lui d'une générosité qui le charme. Outre son chapelet à perles, il a eu l'envie irrésistible d'un vieux bonnet de nuit en coton, qu'il avait aperçu dans notre garde-robe. Nous lui en avons fait cadeau, et, avec un rare empressement, il en a couvert son chef respectable, et est allé ensuite avec fierté se montrer à tous ses sujets paré de cette couronne royale d'un nouveau genre.

En revanche, Kadouma ne se fait aucune idée du prestige que la barbe, inconnue ou à peu près chez les nègres, donne aux Européens. Nous lui montrions un jour les gravures du journal *les Missions catholiques*. Il les considéra avec le plus grand intérêt. Le portrait d'un missionnaire qui avait la barbe extraordinairement longue l'intrigua d'une manière particulière. Il l'examina longtemps avec soin, puis il finit par nous demander : « *Niama gani ?* Quelle est donc cette bête ? »

Mais quittons ces sujets profanes, quelque intéressants qu'ils puissent être, pour peindre les mœurs d'un peuple de vrais enfants, que cette naïveté même semble prédisposer à l'Évangile. Où en sont, sous le rapport des idées religieuses, les nègres au milieu desquels nous nous trouvons ?

Plusieurs voyageurs ont affirmé que les peuples de l'Afrique équatoriale n'ont aucune espèce d'idée d'un Être supérieur. Il est vrai que nous n'avons pu reconnaître de pratiques d'un culte proprement dit parmi eux. Mais ils ont une foule d'idées superstitieuses qui ne peuvent s'expliquer que par la croyance à un monde surnaturel et à des êtres supérieurs.

En voici plusieurs traits entre beaucoup d'autres :

Un jour que, durant notre voyage, nous faisons demander à un chef, nommé Gambaëta, deux hommes pour nous accompagner jusqu'au village voisin, il nous fit répondre qu'ils ne pouvaient venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortilèges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre pour avoir un heureux voyage, et que, d'ailleurs, ce jour-là était un jour néfaste.

Au milieu de la cour où sont renfermés leurs bestiaux pendant la nuit, s'élève une toute petite hutte sous laquelle une grosse pierre tient la place d'honneur : cette pierre est leur divinité protectrice. Non loin du village sont aussi rangées sous un arbre plusieurs pierres grandes et petites ; c'est le lieu sacré où ils viennent demander la pluie quand elle fait défaut.

J'ai déjà parlé des cérémonies usitées à chaque nouvelle lune ; ce jour-là, ils dansent jusqu'au milieu de la nuit.

Au moment même où j'écris, un sorcier de la tribu des Warousi, qui habite à l'est de Kadouma, sur les bords du lac, fait des sortilèges pour faire tomber la pluie. Il entretient nuit et jour un petit feu avec des crottes de chèvre ; autour du feu sont rangés plusieurs vieux pots de terre, couverts avec des morceaux de tabourets. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est cause. ¹

¹ La croyance à la faculté de produire ou d'arrêter la pluie est l'un des dogmes principaux de toutes les peuplades africaines depuis le haut Nil jusqu'au lac Ngami. Ce pouvoir insigne est surtout l'apanage des chefs. Suivant la saison, ils disent à leurs sujets : « Si vous ne m'amenez des chèvres, vous n'aurez point de pluie, » ou : « Si vous ne garnissez mes greniers de blé, vous n'aurez pas de beau temps. »

Les charmes dont ils se servent à cet effet varient beaucoup, mais ils ont soin de ne les mettre en usage que lorsqu'ils prévoient, par l'inspection du ciel, un résultat favorable à leur cause. Tantôt ils emploient des chauves-souris carbonisées, tantôt des peaux de serpents, ou des racines et des tubercules divers. Ils ont dans ces philtres la plus absolue confiance ; la seule impression que leur produisent vos paroles, quand vous essayez de discuter avec eux, c'est que vous n'avez pas le moindre désir de voir arriver la pluie : impression malheureuse, car il est très fâcheux de laisser répandre cette idée que leur bien-être vous est indifférent. (V. Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, pages 21 et suivantes.)

Quant au baptême dont il est parlé plus haut, il se retrouve, selon S. Baker, chez les Latoukiens (haut Nil), avec cette différence que le beurre est remplacé par la cendre de charbon de bois. Une danse funèbre à laquelle assista cet explorateur lui permit de constater la présence d'une femme courant sans cesse à tra-

Chose étrange, et qui peut donner l'explication de certains récits de voyageurs, le tambour paraît être, aux yeux des noirs, un instrument de sortilège. Ces tambours sont faits d'une seule pièce de bois creusée à l'intérieur. Ils ont la forme d'un cylindre terminé par un tronc de cône; une peau de bœuf ou de quelque animal sauvage recouvre la base du cylindre. Cette peau est fixée au moyen de lanières qui passent dans des trous pratiqués dans une autre rondelle de peau placée au sommet du tronc de cône.

Durant un ouragan très fort, les tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au manangoua pourquoi on avait battu les tambours : « *Doua ia bacidi*, nous répondit-il : C'est le remède contre la tempête. »

Nous avons vu, dans d'autres villages, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant une journée. Des femmes et des enfants faisaient, au son de cet instrument, une sorte de procession autour du tembé en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers, et leur obtenir la victoire. Aussi, dans toutes les tribus de l'Ounyamouézi, le tambour joue-t-il le rôle le plus important. Il annonce l'approche de l'ennemi, et appelle les guerriers au combat ; à la fin de la guerre, il fête le retour des combattants et célèbre le triomphe des braves qui ont terrassé quelque ennemi.

vers les danseurs, et saupoudrant leur tête avec cet ingrédient, qu'elle portait dans une gourde. Curieuse cérémonie dont il ne put jamais savoir le pourquoi.

Rapprochons de cette esquisse de mœurs une conversation que Speke eut avec le roi Roumanika (Karagoué).

« Je me permis, dit-il, de lui demander pourquoi, n'ayant aucune idée de Dieu ni d'une vie future, il immole tous les ans une vache devant le tombeau de son père. — Je ne sais pas, me répondit-il en riant, mais il me semble qu'en agissant ainsi j'obtiens de meilleures moissons. C'est aussi pour cela que je place devant une des grosses pierres de la montagne une certaine quantité de grain et de pombé, bien que je la sache incapable de manger et de boire. Les hommes de la côte, et à vrai dire tous les indigènes, pour autant que j'en sache, pratiquent les mêmes rites. Pas un Africain ne révoque en doute le pouvoir des talismans et de la magie. Lorsque je conduis mes troupes au combat, si j'entendais l'aboïement d'un renard, je battrais immédiatement en retraite, pareil pronostic me présageant une défaite. Beaucoup d'autres animaux, les oiseaux en particulier, possèdent aussi une vertu favorable ou contraire. » (V. *Les Sources du Nil*, page 209.)

Pas de fête, pas de deuil sans le son du tambour; c'est l'expression des joies et des tristesses publiques.

Il nous a été donné dans les instructions écrites de M^{gr} le Délégué une charge intéressante: celle de recueillir, avant que les nègres aient pu être en contact avec les Européens, toutes les traditions qui existent actuellement parmi les sauvages du centre de l'Afrique, sur l'origine du monde, sur la religion primitive, sur la création de l'homme, le déluge, etc. Nous étudions avec ardeur la langue du pays pour nous mettre à même d'accomplir cette mission, dont nous comprenons tout l'intérêt au double point de vue de la religion et de l'histoire des peuples. Déjà nous commençons à comprendre et à parler l'idiome de nos nègres du Nyanza, et j'ai voulu avoir le cœur net au sujet des idées religieuses de notre vieux manangoua. J'ai donc essayé de lui faire un peu de catéchisme.

Je lui demande d'abord si, quand un homme meurt, tout est fini avec lui. Il me répond que tout est fini. Je lui dis qu'il est dans l'erreur; que nous n'avons pas seulement un corps, mais une âme immortelle; et que, lorsque cette vie finit, il y en a une autre qui commence. Il a l'air d'ajouter foi à mes paroles, et déclare qu'il désirerait être instruit un peu.

Plusieurs fois je lui ai entendu prononcer le nom de *Mongou*, qui, en Kisouahili, veut dire Dieu. Je lui demande s'il sait ce que c'est que *Mongou*. Il répond que les Wanyamouézi ne le connaissent pas. Je lui fais connaître en quelques mots le Créateur de toutes choses, et j'ajoute que ce mtémi tout-puissant récompense les bons après leur mort et punit les méchants. « *Mongou mbaïa*, me dit-il alors: Dieu est méchant. » Je m'efforce de lui faire comprendre que, loin d'être méchant, il est infiniment bon, puisque c'est lui qui donne aux hommes tout ce dont ils ont besoin, et qu'il les comble de biens après leur mort, s'ils ont été bons. Il finit par avouer que Dieu est bon. Mais les grandes vérités que je viens de lui découvrir ont l'air de lui être complètement inconnues. Pour aller plus avant, il faudrait posséder à fond la langue.

Mais si nous ne pouvons encore commencer notre apostolat

par la parole, il est déjà commencé par la prière. Tous les jours, dans notre humble chapelle, nous offrons le saint sacrifice pour le salut de ces pauvres peuples; tous les jours nous demandons à la Mère de miséricorde de préparer les cœurs à la divine semence pour le moment prochain où nous allons pouvoir, grâce à Dieu, commencer à la répandre.

Lundi 31 mai. — Vers deux heures, des pirogues apparaissent à l'horizon. Nous n'osons pas trop nous réjouir, car nous craignons que ce ne soient pas celles que doit nous envoyer le Père Lourdel. Elles arrivent enfin au rivage : c'est bien nous qu'elles viennent chercher ! Que Dieu soit béni ! Bientôt nous pourrons voguer vers notre chère mission !

Le Frère Amance a été obligé d'accompagner les barques. Il se trouve mieux qu'au moment où il nous a quittés, et cependant que de privations il a dû s'imposer durant ce voyage ! Le Père Lourdel va mieux aussi. Il y a vraiment pour les missionnaires une Providence particulière.

Nous avons été bien inspirés d'envoyer nos deux confrères chez Mtésa ; sans cette mesure, nous n'aurions probablement pas pu pénétrer dans son royaume, le plus important de la région des grands lacs.

Les protestants ont pris le parti de vivre en bonne intelligence avec nous : ils ont prêté au Père Lourdel une grande barque, afin de faciliter notre traversée. Malheureusement cette barque, mal dirigée, a été gravement endommagée en route ; elle est restée en arrière, peut-être même a-t-elle sombré. Mieux eût valu que le Père Lourdel ne l'acceptât pas. Les vingt-quatre pirogues de Mtésa auraient amplement suffi pour le transport des bagages.

Toute la journée, notre hutte est remplie de gens de l'Ouganda qui viennent nous faire visite. Tous nous disent que le roi désire vivement notre arrivée. Ils ajoutent que, si les pirogues ne sont pas venues plus tôt, c'est qu'il a fallu un temps considérable pour les réunir en nombre suffisant. Le Père Lourdel et le Frère Amance ont mis vingt-huit jours pour traverser le lac ; les barques qui nous arrivent ont

quitté aussi l'Ouganda depuis vingt-huit jours. Ces sortes d'embarcations, en effet, ne voguent que quelques heures de suite, et, quand le lac est agité, elles n'abandonnent point le rivage.

Dimanche 1^{er} juin. — Que la Pentecôte, que nous solennisons aujourd'hui, est une belle fête pour ceux surtout que Dieu destine à continuer l'œuvre des Apôtres! L'année dernière, nous l'avons célébrée à Bagamoyo, chez les bons Pères du Saint-Esprit, et nous avons admiré les merveilles que Dieu a déjà opérées, par ces zélés missionnaires, au milieu des jeunes nègres qui les entourent. Pussions-nous voir se réaliser bientôt ici les mêmes prodiges!

Tous les jours de ce mois, nous prierons en commun le sacré Cœur de Jésus; sa bannière a toujours flotté en tête de notre caravane, et certes ce n'a pas été en vain. Puisse le divin Maître continuer à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes et nous conduire au terme de notre voyage!

Si quelque confrère de Maison-Carrée voyait l'état dans lequel un voyage de dix mois a mis nos vêtements, il ne manquerait pas de sourire et de nous plaindre. Espérons qu'une prochaine caravane nous apportera les étoffes nécessaires pour renouveler la garde-robe avec laquelle nous allons bientôt paraître à la cour : la cour, il est vrai, d'un roi nègre, où l'on n'est difficile ni sur l'étiquette ni sur le costume.

Avant de nous embarquer pour l'Ouganda, nous licencions quelques-uns de nos askaris et les chargeons de transporter nos lettres à Zanzibar. Pour entretenir avec nos supérieurs un commerce de lettres suivi, il sera nécessaire que nous adoptions le système des Missions anglaises. Elles ont à leur service un certain nombre de noirs uniquement employés à porter les lettres à la côte et à rapporter les réponses.

Le voyage, aller et retour, dure environ quatre mois, depuis les bords du Nyanza jusqu'à la mer. Ces noirs sont au nombre de quatre ou cinq, et ils coûtent chacun soixante francs par mois. On voit que le port d'une lettre revient ici plus cher qu'en France. Tout, d'ailleurs, est hors de prix

pour les blancs, grâce à la prodigalité des missionnaires protestants et des explorateurs anglais.

Je clorai cette partie de notre journal par la lettre que nous écrit de Roubaga le Père Lourdel, notre avant-coureur.

« Roubaga, 11 avril 1879.

« Chers Confrères,

« Ce n'est que le 17 février que nous sommes arrivés ici, le Frère Amance et moi. Le roi Mtésa nous a fait le meilleur accueil, et depuis ce jour sa faveur n'a fait que grandir. Il veut être instruit, ainsi que son peuple, et j'ai eu à donner déjà sur la religion plusieurs conférences publiques.

« Je vous fais grâce du récit de notre voyage; après celui de Stanley, il serait sans doute peu intéressant, et d'ailleurs je ne me sens pas de taille à tenir longtemps la plume. Je ne vous apprendrai pas non plus que la navigation indigène du lac Nyanza ressemble beaucoup à celle des bons vieux marins du temps d'Énée: on se tient toujours prudemment à portée de terre; lorsque vient le soir, on tire la barque sur le sable, et on campe jusqu'au lendemain.

« Les vivres sont en abondance et à bon compte dans les contrées fertiles, mais il est prudent d'en avoir toujours quelque peu en réserve. Avec un pareil mode de voyage on ne doit pas lutter, pour la rapidité, avec les bateaux à vapeur. Quelle patience il nous a fallu durant cette interminable traversée! Nous n'avons pas mis, en effet, moins d'un mois pour faire le trajet de Kadouma à la baie de Bouca, où nous avons enfin quitté notre vieille coque de noix: il était temps!

« Les missionnaires anglais étaient déjà dans l'Ouganda quand nous y parvînmes. Ils s'alarmèrent beaucoup, paraît-il, de notre arrivée, bien que depuis ils n'aient cessé d'avoir avec nous les rapports les plus courtois. L'un d'eux, M. Mackay, aurait même dit au roi, pour le détourner de nous accueillir, que nous adorions une femme appelée Marie et d'autres idoles.

« Néanmoins Mtésa a tenu à nous voir. C'est un homme fin, autoritaire, très intelligent et très diplomate. Il comprend l'arabe et le kisouahili. C'est, sans contredit, le plus grand potentat de l'Afrique équatoriale. Outre l'Ouganda proprement dit, il a encore sous sa dépendance l'Ousoui, le Karagoué, les îles du Nyanza et l'Ousoga, grande province à l'est de l'Ouganda, qui est subdivisée en un grand nombre de districts, et d'où il tire des bœufs et des esclaves par milliers. De plus, son influence est considérable dans toutes les régions qui avoisinent ses États. Une foule d'autres rois, même éloignés, recherchent son alliance et ses bonnes grâces.

« Il semble avoir conscience de sa valeur, et se montre même ombrageux pour tout ce qui touche à son autorité. Les Anglais ayant manifesté l'intention d'aller s'établir dans l'Ousoga ou le Karagoué, cette demande déplut souverainement au roi, qui prétend centraliser ici, à Roubaga, tout ce qui peut lui être une source d'influence. Comme il est en outre très soupçonneux, il semble se défier de tout ce qui lui paraît être l'ombre d'un envahissement. Il va jusqu'à s'imaginer que le but des Anglais, en demandant d'aller plus loin, est d'ouvrir des routes pour pouvoir s'emparer plus facilement de ses États. D'ailleurs, il ne voit qu'avec déplaisir qu'on veuille tenter d'exercer une action quelconque en dehors de son autorité¹.

« Faut-il attribuer à cette disposition de son esprit le refroidissement notable qui existe depuis quelque temps entre lui et les Anglais, qu'il avait d'abord favorablement accueillis? ou bien est-ce le résultat de la pression qu'ont pu exercer sur lui les grands de son entourage, de concert avec les Arabes et les Wangouana, qui tous se déclarent hautement les adversaires des Anglais? Nous l'ignorons.

¹ Plusieurs lecteurs se demanderont pourquoi les missionnaires d'Alger choisirent ainsi pour leur mission un champ qui était défriché par d'autres ouvriers évangéliques. Nous nous contenterons de répondre que, en se rendant chez Mtésa, 1° les Pères ne comptaient pas y trouver une mission protestante; 2° ils n'avaient encore d'autre projet définitivement arrêté que celui de se concilier la faveur de ce grand monarque; 3° une fois qu'ils y furent débarqués, tout autre établissement leur devint impossible. La lettre du Père Lourdel et toute la suite du journal le prouvent surabondamment.

« La langue des Waganda me semble très peu compliquée, et, comme toutes les langues nègres, complètement dépourvue de mots formulant des idées abstraites. Les idées concrètes seules sont exprimées. Le kisouahili, dont se servent davantage les Arabes et les Européens, a emprunté à la langue arabe près de la moitié de son vocabulaire, c'est-à-dire tous les mots exprimant une idée abstraite. Les Anglais qui sont ici se servent assez bien du kisouahili; mais le kiganda leur est encore peu familier. D'après M. Mackay, cette langue aurait une très grande ressemblance avec celle des Cafres. Notre conversation avec les Anglais se fait en kisouahili, car ils ignorent l'arabe. La connaissance de cette dernière langue servirait beaucoup aux Pères qui viendraient par la route de Kartoum.

« Tels sont les renseignements que je puis vous donner aujourd'hui. Les choses changeront peut-être de face dans la suite : il suffirait, pour cela, de déplaire au roi. Ah ! si la grâce pouvait toucher son cœur ! les résultats seraient immenses, vu la puissance dont il jouit.

« Grâce à la faveur de ce monarque, j'ai dû changer de local il y a quelque temps. Le lieu où nous nous étions d'abord installés était bas et malsain; il a voulu que je choisisse moi-même l'endroit qui me plairait davantage. Je crois important de ne pas nous éloigner de Roubaga, d'autant plus que presque tous les jours il faut aller saluer le roi, comme c'est la coutume des principaux personnages du pays.

« Les maisons, ou plutôt les huttes, sont ici construites en roseaux et non en terre, à cause de la fréquence des pluies.

« La principale, et je dirai presque la seule nourriture, est la banane non mûre, qui, une fois cuite, donne à la vue et au goût l'apparence de la pomme de terre. Depuis mon arrivée, je n'ai mangé presque que cela, et je me porte assez bien.

« Jusqu'à présent nous sommes en assez bons rapports avec les Arabes et les Wangouana. Peut-être ne nous sont-ils favorables que par esprit d'opposition aux Anglais, avec lesquels ils ont eu de sérieuses difficultés dès les premiers jours, et qu'ils affectent de ne plus vouloir visiter. Quelques

Wangouana connaissent aussi le bien que les Pères de Bagamoyo font aux noirs de la côte, et ils en ressentent de la sympathie pour les missionnaires catholiques.

« En résumé, d'après tout ce que j'ai pu constater, la principale vertu que le Missionnaire aura à pratiquer ici, c'est la patience, et encore la patience jointe à une prudente réserve.

« Dans une Mission où la puissance est entre les mains d'une foule de petits souverains, il faut quelquefois savoir se faire craindre, pour arriver à exercer sur tous ces roitelets un certain ascendant; mais ici le monarque est un vrai potentat, habitué à exercer son autorité sans conteste et à voir tout le monde à ses pieds. Brusquer les choses gênerait tout. Il faut savoir attendre, et profiter des bonnes dispositions du souverain pour se renfermer strictement dans nos seules œuvres d'apostolat. Ces peuples sont dans l'infidélité depuis des siècles. Ce n'est pas par des mesures radicales qu'on les transformera du jour au lendemain. La régénération d'un peuple, et surtout d'une race, ne peut être qu'un travail de longue haleine, sans quoi on perd bientôt le fruit de ses efforts, et l'on n'aboutit à rien de durable.

« Je comptais aller moi-même au-devant de vous sur la barque à voiles que les Anglais ont mise gracieusement à notre disposition; mais, toute réflexion faite, je crois plus utile à nos intérêts de me faire remplacer par le Frère Amance.

« Venez vite, la moisson d'âmes est ici très abondante, et les nègres paraissent doués d'une énergie dont sont loin de donner l'idée ceux que l'on rencontre dans l'Algérie et sur les côtes.

« Je termine, les pirogues sont lancées à la mer; j'embrasse le bon Frère qui me quitte. A bientôt.

« Tout à vous en N. S.,

« SIMÉON LOURDEL. »

TROISIÈME PARTIE

DE TABORA AU TANGANIKA ¹

CHAPITRE I

SUR LE CHEMIN D'OUJJI

Deux lettres agréables. — Formation de la caravane pour Oujji. — Adieux aux autorités de Tabora. — Gangué. — Un Arabe qui a la bosse de la multiplication. — Tombes sacrées. — Filles d'Ève. — Désertions. — Oussoké. — Dans les bois. — Amitié rare et pas chère. — Orages. — La part du lion. — Noël. — Apiculture. — Habitations, costume et religion des Wanyamouézi. — Dans l'Ouinza. — Passage du Malagarazi. — L'Ouhha. — *La journée des chutes*. — Désespoir d'un âne. — En vue du port.

Kouihara, 20 novembre 1878. — Nous faisons neuvaines sur neuvaines au sacré Cœur, afin qu'il plaise à Dieu de nous faire sortir bientôt de l'Ounyanyembé.

Notre pauvreté s'accroît chaque jour. Nous n'avons plus assez d'étoffes d'échange pour payer les pagazis qui doivent porter au Tanganika le matériel de notre mission. Il faudra en acheter aux Arabes du pays à des prix exorbitants, qu'ils se feront rembourser par notre correspondant de Zanzibar. Les Pères du Nyanza ont dû, pour partir, se

¹ Nous revenons ici aux PP. Deniaud, Delaunay, Dromaux et Augier, que nous avons laissés à Kouihara sur le point de partir pour Oujji, pendant que leurs confrères s'avançaient vers l'Ouganda. Nous faisons remarquer que c'est le Père Deniaud qui rédige le journal de voyage.

procurer ainsi plus de trois cents pièces de *satini* (étoffe légère des Indes). Que de dépenses et de peines pour le salut de ces pauvres âmes auxquelles nous sommes envoyés ! Si la moisson est considérable, les travaux le sont aussi.

M. Gambier, qui est toujours chez Mirambo, nous a écrit pour nous dire que ce sultan regrettait d'avoir été absent lors de notre visite. Il ajoute que le bruit avait couru qu'en revenant à Kouihara nous avions été molestés ; le sultan, à cette nouvelle, avait fait rechercher nos agresseurs pour tirer vengeance de l'insulte que nous aurions reçue sur ses terres.

Mirambo, si cela est vrai, nous fait trop d'honneur. Nous n'avons été molestés par personne. Cependant la lettre que nous avons reçue produit bonne impression sur les Arabes qui nous entourent. Ils montrent un peu plus d'empressement à nous rendre service.

En ce moment, le gouverneur fait des armements dans l'intention de guerroyer contre Ben-Sélim, son prédécesseur, qui réside maintenant sur le territoire de Mirambo.

21-24 novembre. — Nous croyions pouvoir célébrer la fête de la Présentation ; nous avons à cette intention orné hier notre petit autel pour la sainte messe ; hélas ! la fièvre est venue subitement, et nous a tous rendus incapables d'offrir la sainte victime.

Oh ! que l'on sent vivement en mission cette privation des fêtes chrétiennes, qui font tant de bien à l'âme en l'élevant de la terre et la rapprochant de Dieu ; qui lui font oublier, pour un jour, les maux de l'exil et la remplissent d'un nouveau courage et d'une nouvelle force. Mais c'est pour Dieu, c'est pour les âmes que nous avons tout sacrifié, même les joies les plus pures de la terre. Donc point de regrets ! point de faiblesses ! Notre-Seigneur, lui non plus, ni ses apôtres, n'ont point connu les joies de nos grandes fêtes. *Discipulus non est supra magistrum.*

Une caravane arabe nous apporte des nouvelles du Père Charmetant, datées de Bagamoyo, le 24 juin. Il nous envoie une lettre de la part des deux Hindis Ibrahim et Abdallah ben Lilah, negociants à Zanzibar, pour Saïd ben Habib, leur

agent à Oujiji. Le Père Charmetant nous offre, par l'entremise de ces trois commerçants, le moyen de nous ravitailler sur place, sans recourir aux caravanes de Zanzibar ni aux Arabes de Tabora. Ce serait pour nous une bonne fortune si ce plan pouvait réussir.

24 novembre. — La lettre du Père Charmetant est venue très à propos : nous avons appris aujourd'hui que Saïd ben Habib est arrivé d'Oujiji avec une caravane. Nous nous empressons de nous rendre chez lui et de lui faire part des instructions que nous venons de recevoir. Saïd nous reçoit fort courtoisement, et se met à notre disposition pour les étoffes et toutes les autres choses dont nous pourrions avoir besoin. De plus, il nous promet de nous donner une cinquantaine de ses pagazis pour nous rendre au Tanganika. Dieu soit loué ! tout semble enfin s'arranger pour notre prochain départ !

Nous prendrons le chemin par lequel est venu Ben Habib. Nous aurons, il est vrai, un hongo à payer à Mirambo, et un autre au sultan de l'Ouvinza ; mais nous aurons la consolation de penser que nous suivons la ligne droite, qui est mathématiquement le chemin le plus court d'un point à un autre. Nous avons tant de hâte d'arriver à notre chère mission !

29 novembre — Il nous manque bien encore une cinquantaine de porteurs ; néanmoins les PP. Delaunay et Augier vont camper dans un village sur la route que nous devons suivre, afin d'y rassembler ceux que nous avons déjà engagés. Le changement d'air leur sera très favorable, et dissipera vite les quelques restes de fièvre qui les tracassent sans cesse à Kouihara.

Enfin, le 2 décembre, notre capitaine complète le nombre de nos pagazis, qui s'élève à cent trente. Malgré moi, je laisse échapper un grand soupir de soulagement, et je serre à la briser la main du brave homme qui me donne cette nouvelle. Il me regarde avec ahurissement : en bon Arabe qu'il est, il n'a aucune idée de la valeur du temps ; se presser est pour lui un mot vide de sens ; quand on est bien dans un endroit

il faut y rester le plus longtemps possible. Il est bien entendu que je n'essaye pas de le convertir à mon opinion.

3 décembre. Fête de saint François Xavier. — Ce jour était bien choisi pour nous mettre en marche. Avant de quitter définitivement Kouihara, nous allâmes faire nos adieux aux deux Ben Nassib. Abdallah, le gouverneur, nous défendit d'engager de nouveaux porteurs dans l'Ounyanyembé; car défense était intimée à tout Arabe ou Mnyamouézi de sortir de la province jusqu'à nouvel ordre. Cette injonction a été faite en prévision de la guerre qui peut avoir lieu. Il nous demanda, en outre, d'échanger contre de l'étoffe nos pierres à fusil, ainsi que le sel et les pioches qui nous restaient. Ces objets, à Oujiji, n'ont pas la même valeur qu'ici; quant au sel, nous devons en trouver sur notre route.

Cheik, son frère, parut surtout peu content de notre départ. Il désirait sérieusement, je crois, l'établissement d'un orphelinat dans l'Ounyanyembé. Je lui fis espérer l'arrivée d'autres Pères dans ce but. Mais c'était pour lui de l'incertain. Il ne s'en montra pas moins courtois à notre départ, et nous donna plusieurs lettres pour le gouverneur d'Oujiji et les principaux Arabes.

A cinq heures après midi, le Père Dromaux et moi nous quittons à notre tour Kouihara avec le reste de la caravane. Après une heure et demie de marche, je puis bien le dire, sans un seul regard en arrière, nous arrivons au village de Gangué, où nos deux confrères nous attendent depuis quatre jours.

4 novembre. — Gangué est un joli petit village habité par quelques Arabes et leurs esclaves. Le principal personnage du lieu est Buana Thani. Il a habité quelque temps Mayotte et Nossi-Bé, et sait dire deux ou trois mots de français. Il sait aussi faire à l'européenne les quatre règles de l'arithmétique. Il en est très fier: aussi, dès notre première visite, il fit parade de sa science et nous posa des problèmes. Il ne pouvait guère dire trois mots de suite sans y insérer celui de *multiplicar*. A part ce faible, Thani est, comme tous les Arabes, très aimable et courtois. Mais, au fond, c'est un

homme sans honneur, et nos Pères auront beaucoup à se défier de lui ¹.

Il n'avait pas manqué de nous faire ses offres de service; mais, prévenus à temps, nous avons prétexté, pour le remercier, des réparations qu'il était en train de faire à sa maison, et nous avons demandé l'hospitalité chez un autre Arabe, nommé, à cause de son grand âge, *Buana Mzée*, le *vieux maître*, bon vieillard qui, par ses manières et ses paroles sensées, nous rappelait nos vieillards de France.

Nos gens, plus sensibles aux charmes de Tabora qu'à ceux de Gangué, n'ont pas paru de toute la journée. Comme les écoliers qui sortent de vacances, le travail et la fatigue les effrayent, et ils font durer le plaisir de ne rien faire le plus longtemps possible.

5 décembre. — Tout rentre dans l'ordre ce matin, et, à huit heures et demie, nous pouvons quitter Gangué. Nous marchons dans la direction O.-S.-O., et laissons à notre gauche la route du sud, dont j'ai parlé précédemment ².

Après trois heures de marche, nous arrivons au village de Loucouma ou Tumbi-Lembéli. Ce village, comme tous ceux de l'Ounyanyembé, est ombragé de magnifiques arbres avec l'écorce desquels les indigènes se font des étoffes en la battant et assouplissant au maillet. Ici, deux de ces arbres ombragent la tombe de l'ancien chef. Cette tombe a pour ornements quelques morceaux de pots cassés et trois morceaux de bois suspendus au-dessus par une corde attachée à deux piquets. Ces morceaux de bois représentent les tambours du défunt, et indiquent, par leur nombre, le degré de sa puissance. Ces tombeaux sont entourés par les indigènes d'un grand respect mêlé d'une crainte supersti-

¹ L'année suivante, un Européen, partant pour le Tanganika, avait, sur son invitation, déposé chez lui toutes ses étoffes, comme en lieu sûr. Il lui fut volé cinquante *dioras*, une valeur d'environ quinze cents francs. Thani prétextait qu'on avait forcé la porte de son magasin pendant la nuit; mais, après le départ du blanc, tous ses esclaves furent habillés à neuf, et il fut évident que le voleur n'était autre que leur maître. (*Journal du Père Guillet.*)

² Cette route fut suivie, pour se rendre au lac Tanganika, par M. Debaize, jusqu'à Simba; par les Pères de la deuxième caravane et par toutes les expéditions de l'Association internationale de Bruxelles, jusqu'à Karéma. Nous aurons occasion de constater plus tard qu'elle n'offre pas moins d'ennuis que celle du nord. Actuellement on est revenu à cette dernière.

tieuse. Malheur à qui se permettrait d'y commettre des inconvenances! On nous recommanda bien de n'y pas attacher nos ânes : nous les aurions trouvés morts le lendemain, tués, prétendent les noirs, par l'ombre irritée du défunt. On retrouve ces tombes dans tous les villages des environs.

Le chef de Tumbi-Lembéli est une femme. Ce fait, quoique rare, se retrouve cependant ailleurs¹. Du reste, dans la famille, la femme n'est point réduite au rang d'esclave. Elle fait sa large part du travail, mais sait aussi réclamer sa part de bien-être. Pendant que le mari voyage comme porteur en caravane, c'est elle qui cultive et qui récolte. Au retour du mari, elle a amassé de quoi le nourrir; mais, de son côté, elle attend de lui des étoffes pour se couvrir, et s'il revient les mains vides, il peut compter, dit-on, sur une réception peu pacifique.

La population de Tumbi-Lembéli se montra très affable, disposition que nous avons toujours trouvée chez les Wanyamouézi. Pendant que je lisais dans ma tente, des femmes qui me regardaient faire du dehors, aperçurent dans mon livre une image coloriée de la sainte Vierge.

« *Mayo! mayo!* qu'est*cela? s'écrient-elles.

— C'est l'image de ma mère, leur dis-je en la leur passant.

— Ta mère à toi? vraiment, c'est ta mère?

— Oui.

— Et elle vit encore?

— Oui.

— Oh! qu'elle est blanche! qu'elle est belle! *mayo! mayo!* »

Et elles ne se lassaient pas de la voir, d'examiner sa tête, ses yeux, sa bouche, ses mains, ses habits. Quelques-unes coururent chercher leurs amies, et presque toutes les femmes du village vinrent voir la mère du blanc, une femme de l'Europe. Oh! que je priais de tout mon cœur la très sainte

¹ C'est une femme aussi qui a dernièrement succédé au sultan défunt de l'Ougounda, province importante à quelques lieues au sud-ouest de Tabora.

² *Mayo! mayo!* « Ma mère! ma mère! » Les Wanyamouézi, en toute circonstance d'admiration, de surprise, de peur ou de souffrance, redisent ce mot : *mayo! mayo!* Seraient-ils déjà vieux, instinctivement ils appellent leur mère, comme nous, nous disons : « Mon Dieu! mon Dieu! »

Vierge d'abaisser sur ces pauvres femmes un regard de pitié, et de hâter par ses prières auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ leur jour de salut !

6 et 7 décembre. — Nous sommes obligés de stationner ici par suite d'une nouvelle escapade de nos porteurs, dont la moitié se sont encore enfuis à Tabora.

Le mauvais temps se met aussi de la partie, et une pluie torrentielle vient nous annoncer le commencement de la masika.

8 décembre. — Le matin, en sortant de la hutte où nous sommes logés, nous trouvons à la porte quatre fusils avec leurs ceinturons, leurs poudrières et leurs cartouchières. C'étaient quatre de nos soldats, entre autres notre interprète, Jean-Baptiste, qui avaient laissé leurs armes pour nous signifier qu'ils renonçaient à nous accompagner au Tanganika. Nous ne pûmes savoir quel avait été le motif vrai de leur désertion ; on nous dit bien qu'ils avaient craint de traverser les terres de Mirambo : crainte de lièvre alors, puisqu'une caravane arabe venait de nous tracer le chemin.

C'est dans ces circonstances que nous avons passé la fête de l'Immaculée Conception. Hélas ! nous ne pouvons rien pour célébrer un si grand jour. Du milieu de nos pauvres indigènes, nous ne restons cependant pas étrangers aux témoignages d'amour que notre Reine reçoit de toutes parts dans le monde chrétien, et, dans le secret de nos cœurs, nous chantons avec ferveur : *Benedicta sit sancta et immaculata conceptio Beatæ Mariæ Virginis.*

A quelque chose malheur est bon. Jusque-là nous nous servions presque exclusivement de notre interprète, et nous ne nous exercions pas assez à parler le kisouahili (langue de la côte, que les Arabes ont fait adopter sur tous les chemins de l'intérieur). Jean-Baptiste parti, nous serons obligés de nous faire comprendre par nous-mêmes, et de nous familiariser pratiquement avec l'idiome reçu.

On nous dit que M. Debaize aurait eu des désertions en masse, et serait retourné à Kouihara pour engager d'autres porteurs. Quand on entreprend de tels voyages il faut savoir

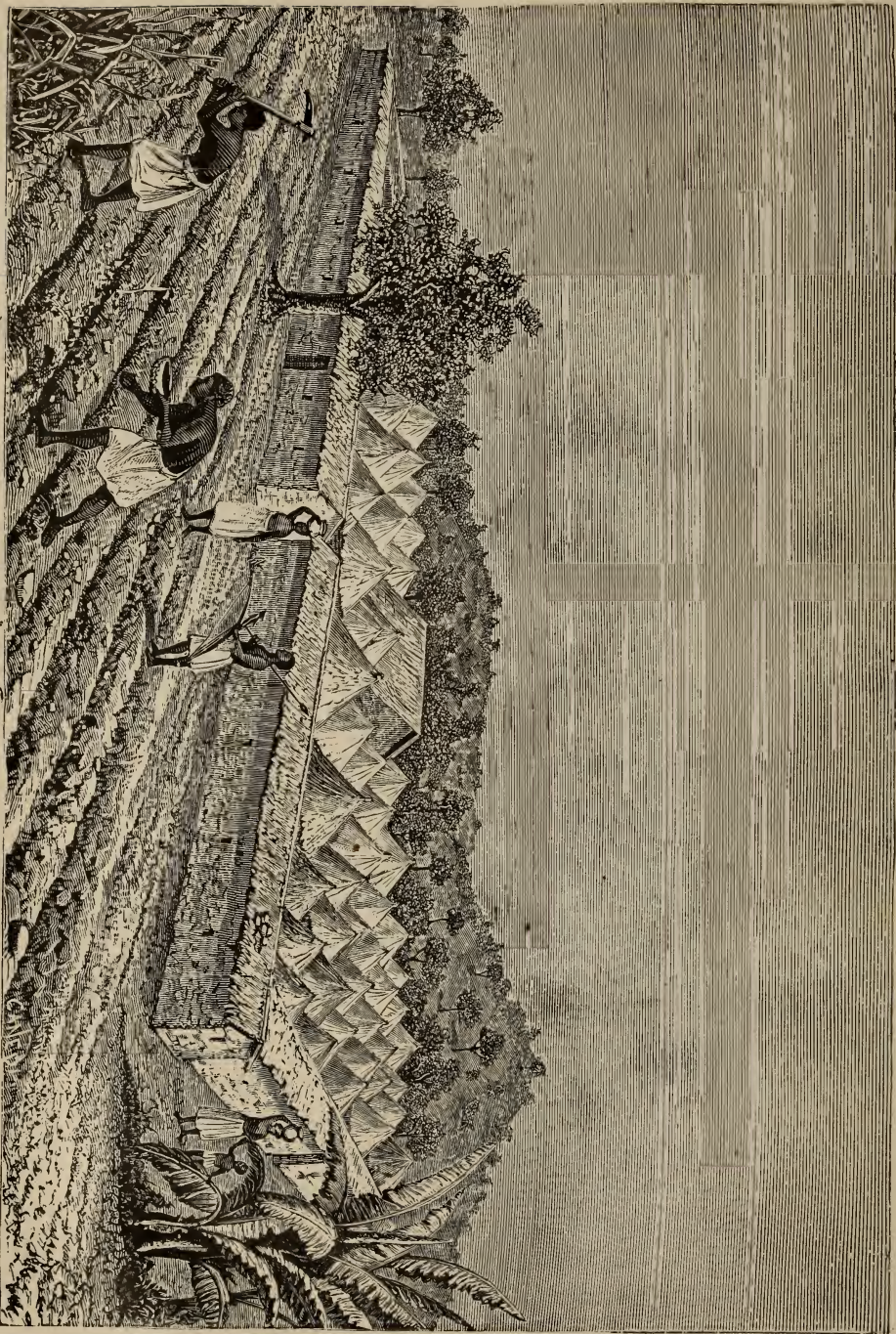
chaque jour s'attendre à tout et ne s'étonner de rien ; ou plutôt, en chrétien et en missionnaire, voir en tout la volonté de Dieu, dans l'adversité comme dans la prospérité, rester calme et se réjouir dans le Seigneur, quoi qu'il arrive.

9, 10, 11 *décembre*. — Pluies torrentielles. Nous ne pouvons faire que de petites étapes toujours dans la même direction. Nous campons ou passons dans les villages de Muilalé, Kilari, Mtébula et Mtouto, et nous arrivons enfin au principal village d'Oussoké, important district qui forme la limite de l'Ounyanyembé, sur la route d'Oujiji.

Jusqu'ici l'esprit de nos porteurs paraît assez bon. Dès qu'ils voient se déployer au départ notre bannière du Sacré-Cœur, brodée par le Carmel d'Alger, ils entonnent leurs joyeux chants de caravanes et marchent avec un entrain admirable. Leurs lourds fardeaux semblent ne rien peser sur leurs épaules. Les plus alertes sortent du sentier tour à tour, pour chanter chacun sa chanson, à laquelle toute la bande répond en chœur. L'un d'eux, un véritable hercule, portant plus de cent vingt livres, électrise tout le monde. Sous sa lourde charge, il chante, en bondissant et caracolant avec l'agilité d'une gazelle, de sorte que, malgré la lenteur des premiers jours, nous avons confiance dans le succès de notre voyage.

Notre marche d'ailleurs est facile et agréable ; les populations sont des plus pacifiques. La campagne, ornée de très beaux sites, est remplie de fraîcheur. De toutes parts les indigènes s'occupent aux semailles. Ils chantent en piochant en cadence, et ce travail paraît beaucoup leur plaire. Mais à ces belles campagnes il manque des troupeaux de bœufs. Elles pourraient cependant bien les nourrir. Les indigènes en possédaient autrefois ; attaqués continuellement par les Rougas-Rougas, qu'attirait l'appât du butin, ils ont cessé d'en avoir, afin de jouir de la paix.

C'est aussi pourquoi, à mon avis, tant d'autres contrées de l'Afrique équatoriale, si propres à l'élevage des bœufs, en sont dépourvues totalement. Les Rougas-Rougas en sont cause beaucoup plus que la tsetsé, dont on semble avoir exagéré les ravages. Les tribus qui se sentent en force pour défendre leurs troupeaux, et ont quelque peu l'humeur guer-



Village en forme de lembé de Mlouto. (P. 282.)

rière, en possèdent; les tribus faibles et timides préfèrent vivre en paix et n'en pas avoir.

12-15 *décembre*. — Notre capitaine nous retient trois jours à Oussoké à faire des provisions pour passer la grande forêt qui sépare l'Ounyanyembé de Mgombéro. Il nous fallait surtout une bonne provision de riz, car nous ne devions plus en trouver avant Oujiji. Six pilons avec vingt hommes fonctionnent donc tout le jour pour débarrasser le mpunga de son écorce et en faire du riz blanc. L'indigène ne fait cette opération qu'à mesure qu'il en a besoin.

Oussoké forme un beau district qui comprend plusieurs villages populeux, tous dépendant d'un même *manangoua*, qui obéit à son tour au sultan de Kouikourou. Ce chef, chez qui nous campions, se montra bienveillant à notre égard, et nous fit un petit présent. Le pays est très fertile, et je le crois salubre. Le sol abonde en sources et en minerai de fer que personne n'exploite. La forêt voisine est pleine d'arbres magnifiques, d'excellent bois¹.

Nous partons enfin tout contents, espérant commencer les longues étapes promises. Mais quel désappointement! au bout d'une heure nos porteurs déposent leurs charges à l'entrée d'un petit village près de la forêt, et dépendant encore d'Oussoké. Je demande ce que signifie un jeu semblable. C'était le dernier village de l'Ounyanyembé, et les porteurs voulaient y passer un jour. Craignant un échec si j'essayais de les contrarier, je consentis par force à camper, et nous fîmes dresser nos tentes.

16 *décembre*. — De bonne heure, le tambour bat le départ, et chacun se prépare lestement. Nous entrons dans les bois. Rien de bien intéressant pendant la marche, pas même la vue des animaux de toutes sortes que disent y avoir rencontrés les quelques voyageurs passés avant nous dans ces parages.

Nous campons auprès d'un petit village perdu dans la forêt, et dont les habitants reconnaissent l'autorité de Mirambo.

¹ Cet ensemble d'avantages avait sans doute frappé le Père Ganachau, qui essaya l'année suivante de s'établir à Oussoké. La malveillance des Arabes lui rendit la chose impossible.

Quoique peu nombreux, ils se sont défendus jusqu'ici avec avantage contre leurs voisins d'Oussoké, leurs ennemis ; ils ont fixé, au haut de longues perches et à la porte de leur village, les crânes de plusieurs guerriers qu'ils leur ont tués dans les combats.

Je trouvai le chef faisant honneur à une cruche de pombé. Il me reçut avec beaucoup de plaisir, et m'offrit de sa liqueur ; j'en bus à deux ou trois reprises, ce qui lui plut extrêmement, ainsi qu'à toute l'assistance.

« Ton pombé est excellent, lui dis-je, et mes frères restés au camp seraient bien aise d'en boire. »

Il ordonna à une de ses femmes d'en apporter une cruche pleine pour eux. Il voulut m'accompagner lui-même jusqu'au camp avec les guides et la cruche. Nous étions déjà devenus intimes, et mon *ami*, dont le cœur s'était attendri sous l'influence du pombé, ne pouvait retenir ses épanchements.

« Est-ce que tu m'aimes ? me dit-il en chemin, en me passant la main sur le cou.

— Oui, je t'aime, je t'aime beaucoup, beaucoup plus que tu ne peux le comprendre.

— Vraiment ! oh ! que tu me fais plaisir !... Tu vois mon pays, il est à toi... Mes femmes et mes enfants sont à toi... Veux-tu que je te bâtisse une belle case tout près de la mienne ?

— Je le voudrais volontiers, sultan, lui dis-je, et je resterais avec joie ici près de toi, dans ta forêt, pour t'apprendre, ainsi qu'à tes gens, la voie qui mène chez Dieu après la mort. Mais en ce moment je ne puis, j'ai ordre d'aller au Tanganika.

— Au moins, à ton retour, tu repasseras chez moi, ton ami.

— Je ne sais si je reviendrai, mais j'écrirai en Europe que tu as été bon pour moi et que tu aimes les blancs, et ils te connaîtront et t'aimeront.

— Oh ! que tu me fais plaisir ! ajouta-t-il. Veux-tu accepter une femme en cadeau ?

— Merci, sultan ; que ferais-je d'une femme ? Les blancs que tu vois aujourd'hui ne sont pas comme les autres blancs, ni comme les autres hommes. Nous sommes des hommes de

Dieu, venus ici pour apprendre aux nègres à le prier et à l'aimer. C'est là notre vie et notre plaisir, à nous. Et nous avons renoncé pour cela aux jouissances dont tu me parles. »

Le pauvre sauvage me regardait avec étonnement.

Cependant nous étions arrivés au camp. La cruche fut déposée à l'ombre d'un grand arbre. Le chef s'assit auprès et en fit les honneurs. Sa joie débordait de plus en plus.

Dans l'après-midi, deux hommes se disant envoyés par le chef d'un village voisin dans la forêt, vinrent réclamer un hongo. Trois barils de poudre, des fusils, capsules, etc. : voilà ce qu'ils avaient l'audace d'exiger. Je leur demandai s'ils dépendaient des Arabes ou de Mirambo. Si des Arabes, j'avais le droit de passer partout sans rien payer ; si de Mirambo, j'allais écrire à leur maître pour porter plainte contre eux.

« Nous ne dépendons, dirent-ils, ni de l'un ni de l'autre ; nous avons droit au hongo, parce que toutes les caravanes nous l'ont payé. »

Un gros mensonge évidemment.

« De moi, leur dis-je, vous n'obtiendrez rien, absolument rien.

— Si vous voulez de la poudre, ajoutèrent nos askaris, venez nous attendre sur le chemin, nous en aurons de prète pour vous. »

Les prétendus envoyés se retirèrent désappointés.

17-21 décembre. — Chaque jour nous avons des pluies d'orages qui nous retardent et endommagent nos étoffes. Nous commençons aujourd'hui une neuvaine afin d'être délivrés *a fulgure et tempestate*.

Les jours suivants, les pluies continuent, mais nous ne sommes point surpris en route : elles tombent toujours lorsque nous sommes au camp ou lorsque nos ballots sont bien entassés ou bien couverts. Du reste, notre capitaine a un soin particulier de ce qui nous appartient et déploie une grande activité et un grand soin pour tout mettre à l'abri.

Nous faisons de plus longues marches qu'auparavant ; notre

caravane ayant hâte d'atteindre les villages qui se trouvent après le pori afin d'y renouveler ses vivres. La forêt devient, dans ces régions, d'une beauté imposante. Je ne l'ai vue nulle part aussi belle, depuis les magnifiques parcs du littoral. Mais ici, comme partout, elle est pauvre en fleurs, plus pauvre encore en fruits.

22 décembre. — Nous arrivons au premier village où l'on paye le hongo. Le sultan perçoit le tribut pour Mirambo, dont il dépend. Dès le lendemain, son représentant vient au camp et demande cent quatre-vingts dotis (le doti étant de sept coudees ou trois mètres et demi depuis l'Ounyanyembé jusqu'à l'Oujiji); il réclame, en outre, cinq rouleaux de fil de cuivre et des fusils. Nous refusons de faire droit à ses exigences. Après de nombreuses discussions, il se contente de soixantedix dotis de *satini*, d'un fusil à pierre et de deux rouleaux de fil de cuivre : c'était encore la part du lion.

La pluie et le mauvais vouloir des porteurs nous obligent à séjourner plusieurs jours dans ce village inhospitalier et malsain. C'est là que nous célébrons la fête de Noël.

Nous avons l'immense bonheur de célébrer le saint sacrifice et de communier. Le grand mystère de la Nativité nous semble bien plus touchant que d'habitude. Dans notre pauvreté et notre délaissement, la pensée de la pauvreté et du délaissement de Marie et de Joseph nous encouragent. Notre tente est plus misérable encore que l'étable de Bethléem, et Notre-Seigneur nous fait la grâce d'y venir cependant nous y apporter la paix. *Gloria in excelsis Deo*, dit le célébrant, *et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Adoramus te. Benedicimus te. Glorificamus te... Qui tollis peccata mundi, miserere nobis... Quoniam tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus Jesu Christe*. Il nous semble que ces paroles ont été faites pour la circonstance. Jamais nous ne leur avons trouvé tant d'à-propos, et elles remplissent nos âmes de consolation et de paix.

27 décembre. — Nous partons et nous allons camper près d'une petite localité située au milieu de la forêt. Elle a assez l'air d'un repaire de brigands; les gens qui l'habitent pa-

raissent être de véritables Rougas-Rougas. Le hongo est exigé encore au nom de Mirambo. Après une journée entière de discussions, nous donnons vingt-six dotis et un fusil à pierre.

28 décembre. — Nous passons à travers des fourrés inextricables, et suivons à peu près la direction de l'ouest.

A une heure de l'après-midi, nous reprenons notre marche. Cette fois, elle devient intéressante; nous traversons maintenant un grand bois, peu épais, qui n'embarrasse plus notre course. De temps en temps nous rencontrons d'immenses rochers de granit offrant un aspect des plus variés. On dirait que ces masses énormes ont été placées là par la main de l'homme ou que ce sont les ruines de monuments antiques.

En chemin, nos gens entendent crier l'oiseau à miel. Laisant là leurs charges, ils se mettent à sa suite à travers la forêt. L'oiseau, sautant de branche en branche et continuant ses cris, les conduit droit à un arbre sur lequel il s'arrête. Ils trouvent un nid d'abeilles, et ont vite fait de l'arracher, à l'aide des petites hachettes qu'ils portent toujours en voyage; ils reviennent avec du miel d'excellente qualité.

Les indigènes ne se contentent pas du miel sauvage qu'ils rencontrent dans la forêt; presque partout nous avons trouvé l'apiculture en honneur. Dans l'Ounyanyembé, comme dans l'Ougogo, la ruche est formée d'un morceau de tronc d'arbre, long d'un mètre environ, fendu en deux parties égales et creusé dans l'intérieur. On la place toujours à plusieurs mètres du sol, et le plus souvent sur des arbres, afin de la protéger contre les bêtes. Pour prendre le miel on n'a qu'à enlever le couvercle. Plus loin, dans l'Ouhha, les ruches ont la même forme et sont placées de la même manière; mais elles sont en paille proprement tressée.

Nous franchissons en ce moment la limite du territoire habité par les Wanyamouézi.

Cette importante tribu est divisée en deux grands partis: les Wanyamouézi qui reconnaissent l'autorité du sultan de Kouikourou, soutenu par les Arabes et qui habitent l'Ounya-

nyembé, et ceux qui se sont soumis à Mirambo. Tous occupent des villages fortifiés. Les villages d'ancienne date sont entourés d'une haie épaisse d'euphorbes. Les plus récemment construits ont une enceinte ressemblant aux tembés de l'Ougogo. Leurs huttes sont rondes; grandes et bien faites; le toit, en forme de cône, descend jusqu'à environ un mètre du sol, et fait ordinairement véranda tout autour.

Les hommes sont vêtus d'un pagne en étoffe. Ils ont pour armes la lance, l'arc, les flèches et le casse-tête, et ne s'en séparent jamais. Chacun arrange sa chevelure à son gré. Les uns la laissent croître, d'autres la rasent complètement, enfin d'autres la portent en partie et la disposent de la façon la plus bizarre.

Leur religion, comme celle de toutes les tribus que j'ai vues jusqu'ici, semble se borner à quelques sortilèges et pratiques superstitieuses. Ils ont l'idée de Dieu, assez souvent même ils regardent le ciel quand on en parle; mais ils ne s'en occupent pas davantage. On voit fréquemment près des cases de petits toits en paille, hauts de deux à trois pieds, sorte de grossiers sanctuaires consacrés aux esprits, mais presque partout mal entretenus et négligés. Les sorciers sont très en honneur. Il y en a un dans chaque village. Tous n'ont pas la même autorité, mais quelques-uns jouissent d'une grande puissance. Ils font des *douas* pour guérir les maladies, pour connaître les secrets, découvrir les auteurs d'un vol, d'un meurtre, pour appeler la pluie ou le beau temps, pour chasser les oiseaux des champs de moutama et de maïs, etc. Leurs insignes sont des dents de bêtes féroces, des cornes, des griffes, de petits faisceaux de racines particulières, de petites gourdes remplies de fumier ou de cendres; le tout arrangé selon le goût du maître et de la façon la plus extravagante. Souvent ils se peignent la figure et le corps de terre rouge; ce qui leur donne un aspect horrible. Ces malheureux, sans doute sous l'impulsion du diable, semblent vouloir effacer de plus en plus en eux l'image du bon Dieu, pour y former celle de la bête. Nous en avons rencontré un qui s'était fixé au front deux longues cornes d'antilope. On l'aurait pris pour un de ces démons représentés dans nos vieilles églises.

La culture est fort en honneur chez eux. Tous s'y livrent, hommes et femmes. Ils ont aussi un goût prononcé pour les voyages, et ce sont eux qui font les transports de la côte à Tabora et de Tabora aux grands lacs.

Leur industrie est presque nulle. Elle se borne aux poteries, aux étoffes d'écorce d'arbre, à quelques travaux en fer, comme pioches, couteaux, lances et flèches. L'installation et l'outillage sont des plus primitifs. Deux sacs en peaux de chèvres servent de soufflets, une grosse pierre d'enclume, et une autre pierre de marteau. Une pince et un petit marteau, de fabrication indigène, sont employés pour les ouvrages délicats.

Les Wanyamouézi sont poètes et musiciens. Ils chantent toujours et ont des hymnes pour la guerre, pour les voyages, pour la culture, pour triturer le grain au pilon et le moudre à la pierre. Leurs chants, pleins de mélodie et d'entrain, sont populaires et répétés chez les tribus voisines.

29 décembre. — Vers six heures du matin, lorsque nous sommes sur le point de partir, on vient exiger le hongo : dix dotis et un fusil à pierre. Celui qui réclame est petit-fils du grand sultan de la province de l'Ouvinza, par laquelle nous devons passer pour nous rendre à Oujiji. Nous lui donnons trois dotis et un fusil. Notre marche est plus difficile que celle de la veille. Nous traversons un pays qui, autrefois, était très habité.

Au milieu de bois épais nous rencontrons partout des traces de culture et des restes de villages incendiés par Mirambo. Leur enceinte existe encore, mais pas une hutte n'a échappé au désastre. Cette contrée semble désolée. Les habitants, qui jadis vivaient paisiblement de la culture de leurs terres, ont été massacrés ou emmenés en esclavage!

Les arbres poussent déjà au milieu de ces ruines; la forêt remplace les jardins et les beaux champs de maïs et de manioc. Tout cela a un aspect de mort et de tristesse qui saisit le voyageur et surtout le missionnaire. Nous nous demandons sur quels marchés d'esclaves les infortunés habitants ont été entraînés!

Nous passons auprès d'un village peuplé surtout de Watouzi. De beaux troupeaux de bœufs paissent aux alentours.

Les Watouzi sont une tribu de pasteurs venus du sud. Ils n'ont pas de territoire particulier, mais se sont répandus dans l'Ounyamouézi, dans l'Ouhha, sur les bords du Nyanza et jusque chez Mtésa ; leur seule occupation est partout le soin des troupeaux. Malgré cette diffusion, ils ont gardé leur originalité, leurs mœurs, leurs coutumes et leur type. Ils ont la taille élancée, la figure régulière et intelligente, les lèvres minces, et le teint plus clair que les indigènes chez qui ils vivent. Ils ne se marient qu'entre eux, ce qui explique cette pureté de race qu'ils ont conservée. Ils travaillent parfaitement les peaux et les préfèrent, les femmes surtout, aux étoffes, pour se couvrir. Les Arabes de Tabora leur confient la garde et le soin de leurs troupeaux, et leur donnent en payement la moitié des produits.

Nous arrivons au grand village de Mahongoro (province de l'Ouvinsa), où, disait-on, le sultan exige un tribut très élevé. On ne nous permet pas d'y entrer, et nous allons camper au milieu d'un bois.

Il n'est point question de hongo pendant cette journée.

30 décembre. — Le fils du sultan vient au camp et nous dit que, son père étant absent, nous devons attendre son retour.

Nous sommes tous plus ou moins malades. Le jour suivant nous attendons encore le sultan, mais en vain. Ennuyés de rester un temps infini dans ce lieu, nous sommes d'avis de partir.

Nos gens ne partagent pas cette opinion ; ils redoutent trop le grand sultan de l'Ouvinsa, qui retient quelquefois pendant dix jours les caravanes arabes.

Enfin, le 1^{er} janvier, à six heures, ce prince vient au camp et dit qu'il recevra le hongo le lendemain.

Nous voici au jour de l'an. Nous avons longtemps espéré pouvoir célébrer cette fête à Oujiji. Dieu, qui préfère l'épreuve pour ses missionnaires, en a disposé autrement. Nous ne sommes pas encore sur les rives du Tanganika.

2 janvier 1879. — Dès le matin, le sultan et son fils, accompagnés d'une suite nombreuse, entrent dans notre camp et réclament trois cents dotis de *satini*, quatre fusils, cinq rouleaux de fil de cuivre, un baril de poudre, cent pierres à fusil. Cette demande est trop exorbitante pour que nous y fassions droit. Toute la journée se passe en discussions. Le soir, voyant que les raisonnements sont inutiles, nous finissons par accorder cent dotis de *satini*, quatre rouleaux de fil de cuivre, deux fusils et cent pierres. Croyant sans doute avoir été trop modérés, ils nous renvoient une partie du *satini* et à sa place exigent des étoffes de couleur; nous les refusons. Alors ils nous font reporter ce qu'ils avaient reçu, et s'en vont en disant que nous ne partirons que lorsque nous aurons donné ce qu'ils réclamaient.

Le lendemain, il faut recommencer la discussion; nous sommes obligés d'ajouter quelques pièces de couleur.

Malgré la pluie, dans la journée du 4, nous marchons pendant six heures dans la direction O.-S.-O.

Pendant la nuit nous sommes réveillés par le rugissement des lions qui rôdent à une assez faible distance. Nos gens font de grands feux d'herbes sèches, ce qui suffit pour les empêcher d'approcher davantage.

5 janvier. — Comme les jours précédents, nous rencontrons à chaque pas des traces d'incendies; partout des villages complètement dévastés. Après quelques heures de marche, nous passons entre des collines derrière lesquelles coule le Malagarazi, qui va se jeter dans le Tanganika. A mesure que nous avançons, l'horizon s'agrandit; une plaine immense se présente devant nous, et nous offre le plus beau spectacle dont nous ayons joui depuis l'Ounyanyembé. Le fleuve coule au milieu.

A la saison des pluies, cette plaine est couverte d'eau et forme un vaste lac. Nous campons dans un petit village sur le flanc d'une colline. Le sultan nous loge dans une case ayant la forme d'une ruche d'abeilles. Nous aurions été installés très confortablement, si des myriades de moustiques n'étaient pas venues nous assaillir. C'est un ennemi terrible, surtout la nuit.

7 janvier. — Le Malagarazi est la première rivière digne de ce nom qu'on rencontre depuis la Moukondokoua, dans l'Ousagara. Elle court ici à peu près du nord-est au sud-ouest ; son lit peut avoir environ trente mètres de large. Plus loin, elle tourne à l'ouest et va se jeter dans le Tanganika, à quelques heures au sud d'Oujiji, après avoir reçu en chemin plusieurs rivières tributaires. Ses eaux jaunâtres et profondes coulent lentement entre deux rives ornées de lianes et de grands arbres. Deux troncs d'arbres creusés servent à la traverser. Le prix du passage pour nous est de dix-sept dotis d'étoffes blanches : quatorze pour le chef du village et trois pour les passeurs.

Les champs environnants sont pleins de haricots verts. Nous voudrions nous payer le luxe d'un plat de cet excellent légume ; mais nous ne pouvons décider les indigènes à nous en vendre. Ils n'ont pas encore fait, disent-ils, le *daoua* d'usage, pour pouvoir commencer à en cueillir. Nous en vendre serait perdre toute la récolte. On ne veut pas nous dire en quoi consiste ce *daoua*. Les indigènes partout tiennent secrètes, au moins pour les blancs, leurs pratiques superstitieuses.

Malgré notre petit nombre, l'opération du passage exige près de cinq heures. Les pirogues ne peuvent prendre que deux hommes à la fois, et les passeurs sont lents à la manœuvre. Pour nos ânes, il faut les halier à la corde. Les crocodiles ont là une belle proie ; mais nous les effrayons en poussant de grands cris.

Sur la rive droite de la rivière s'étend une vaste plaine nue qui s'élève lentement en plateau vers l'ouest.

Nous campons au village de Maponguéra, de l'autre côté de la plaine. Le chef, un enfant de quinze ans, nous loge dans une petite maison assez convenable.

A notre arrivée, il était occupé à jouer au *mbao*, sous un bel arbre qui orne le devant de sa tente. Ce jeu favori de tous les nègres de l'Afrique, que l'on trouve partout, ici et au Soudan, se compose d'une planche dans laquelle sont pratiqués trente-deux trous de la dimension d'un œuf, et placés sur quatre lignes parallèles. Ces trous servent à recevoir des noyaux de fruits ou des cailloux avec lesquels on joue. La

difficulté est de placer et de gagner ces noyaux d'après des règles que j'ignore.

Les huttes, dont le toit descend jusqu'à terre, sont dispersées çà et là dans la plaine par petits groupes de trois ou quatre ensemble. Quelques cultures peu étendues entourent ces hameaux, et de grands troupeaux paissent de toutes parts. La guerre n'est point venue ici troubler la confiance et la paix des habitants. Le Malagarazi a été une barrière à l'ambition insatiable de Mirambo, et les a sauvés de ses ravages. Malheureusement à ces riches et paisibles contrées le bois manque tout à fait.

8 *janvier*. — Après quelques heures de marche, nous arrivons au village de Monmirambo. Il se compose d'un grand nombre de huttes très agglomérées, et entourées d'une haie et d'un petit fossé. Il est tellement ombragé par de grands arbres, que le soleil n'y pénètre jamais. La hutte que l'on nous donne est très humide; nous sommes obligés d'y faire du feu jour et nuit.

Ce village est le dernier où l'on puisse se ravitailler. Les vivres y sont à bon marché; les noirs désirent beaucoup se procurer des pierres à fusil, et donnent volontiers une poule pour une seule de ces pierres.

Les uns disent qu'il faut huit heures, d'autres douze pour se rendre de là à Oujiji.

9, 10, 11 *janvier*. — A notre grand déplaisir, nous sommes contraints de rester deux jours dans le village. L'air vicié que l'on y respire nous rend tous malades. De plus, nous sommes dévorés par des milliers d'insectes. Notre désir est de partir le plus tôt possible, mais nos pagazis ne sont pas de cet avis. En effet, ils refusent de se mettre en route, sous prétexte qu'ils n'ont pas assez de vivres pour arriver à Oujiji. La vraie raison c'est qu'ils veulent jouir le plus longtemps possible du bien-être que l'on trouve ici.

Les habitants de cette localité, de même que ceux des environs, ont pour vêtement une peau de chèvre ou une écorce d'arbre suspendue, à la façon des Wagogo, par une ficelle passant sur l'épaule droite.

12 janvier. — Nous partons enfin ; mais, après une courte marche d'une heure et demie, nous sommes surpris par la pluie et contraints de chercher un refuge dans un petit village qui se présente fort heureusement sur notre route.

Nous y passons plusieurs jours. Ce n'est que le 16 que nous pouvons continuer notre voyage. Le soir, nous campons dans une tribu composée de quelques huttes seulement. Nous y trouvons du très beau sel pour un prix relativement peu élevé.

Ce précieux condiment est d'une rareté excessive dans tout le centre de l'Afrique, où il est souvent un des articles de commerce les plus recherchés. Les indigènes le recueillent et l'épurent sur les bords d'un affluent du Malagarazi. Ils prennent, à cet effet, de l'eau de la rivière, qui est salée, et la font évaporer dans des puits peu profonds.

A l'endroit où nous traversons la rivière, elle a de quatre à cinq pieds d'eau. Nous effectuons le passage sur les épaules de nos pagazis.

Au delà, la route se continue dans une région d'une très grande fertilité, mais complètement dévastée par la traite.

18 janvier. — A mesure qu'ils approchent d'Oujiji, les gens de notre caravane se montrent plus exigeants. Ils veulent avoir un peu plus d'étoffe pour acheter des vivres, ou bien, disent-ils, ils vont nous abandonner. Craignant des désertions dans un pays aussi inhospitalier, nous leur faisons une petite distribution.

Ils ne veulent pas partir le lendemain, et ils vont dans les villages voisins à la recherche de vivres.

Sur notre droite, à un jour de marche environ, la vue s'arrête sur l'imposant massif des monts de l'Ouhha, d'où descendent un grand nombre de ruisseaux et de rivières. C'est là que réside dans sa retraite mystérieuse le grand *mohami* (sultan) de tout l'Ouhha, bien abrité par les montagnes contre le Tanganika, dont la vue le ferait mourir. Ces monts, en s'inclinant vers le S.-O., se prolongent jusqu'à Oujiji, et devant nous se dresse un de leurs contreforts que nous devons franchir.

Les Waouhha sont une belle race. Ils ont la taille élancée, des formes et des traits agréables ; on rencontre chez eux une certaine distinction de manières et une fierté naturelle qui manquent aux Wanyamouézi. Ils s'abordent avec beaucoup de politesse. Les hommes s'avancent l'un vers l'autre, se prenant les deux mains en s'inclinant légèrement et en s'adressant de nombreuses salutations. Les femmes reçoivent le salut en présentant les épaules aux hommes, qui y posent les mains. Nulle part, depuis la côte, nous n'avions rencontré entre indigènes des manières si polies. Leur tatouage sur le corps est aussi plus délicat, mieux ornementé, fait avec plus de goût que chez la plupart des nègres. Pour armes, ils semblent mépriser l'arc et les flèches, et se contentent de la lance.

21 janvier. — Deux ruisseaux, larges à peine de quelques mètres, mais encaissés et très profonds, arrêtent notre marche. Il nous faut, pour passer, jeter en travers un pont d'arbres et de branchages. De là, nos guides nous engagent dans un marais interminable, d'où nous ne sortons qu'après deux heures des plus pénibles efforts. L'eau ne nous va qu'à mi-jambe ; mais le terrain est criblé de crevasses et de trous que nous ne pouvons apercevoir, et où nous tombons presque à chaque pas. Nos porteurs s'affaissent fréquemment sous leurs charges. Heureusement chaque chute est accueillie par une pluie de plaisanteries auxquelles la victime se joint de bonne grâce. Cette journée est appelée par tous la *journée des chutes*. Enfin nous pouvons gagner le pied de la montagne, et faisons halte dans un lieu qui nous paraît sec au sortir d'un marais.

Mais le Père Augier n'est plus avec nous : les porteurs qui arrivent les derniers nous disent qu'il est resté bien loin au milieu du marais, parce qu'un des ânes s'est couché et refuse d'avancer. Le pauvre Père doit être dans un grand embarras ; j'ordonne donc aux askaris de courir en hâte à son aide. Dans le marais chacun de nous a eu besoin de toute son attention pour éviter les trous et les chutes ; personne n'a pensé à tourner la tête pour voir ce qui se passait derrière lui. Au bout d'une demi-heure, grâce à Dieu, notre confrère arrive

sain et sauf. Le misérable baudet avait, en effet, manqué de courage. Il s'était couché dans l'eau, et refusait obstinément de se relever. Après avoir pendant longtemps essayé en vain les cris et les coups, le Père Augier s'était décidé à l'abandonner, et avait chargé l'askari des couvertures qu'il portait; mais, dès qu'elle se vit seule, la bête scélérate prit peur et s'empressa de suivre.

Nous approchons d'Oujiji. Nos hommes finissent par avoir hâte d'arriver. L'étape, aujourd'hui, est plus longue et plus rapide.

Le 22, nous envoyons en avant notre capitaine, afin de prévenir les autorités d'Oujiji de notre prochaine visite.

Le 23, l'étape se fait par des chemins très difficiles, à travers une vraie forêt de bambous. Nous campons près du village ruiné de Niamtaga.

Demain nous serons arrivés!

CHAPITRE II

OUIJI

Le Tanganika ! — Bon accueil des Arabes et de la mission anglaise. — Population de l'Oujiji et des environs. — Manière peu économique de travailler le bois. — Curieux aspect du marché et du port. — Antagonisme des Arabes et des Anglais. — Nous tournons les yeux vers l'Ouroundi. — On annonce l'arrivée d'un homme à longues moustaches et monté sur un âne. — Conversation intéressante et intéressée d'un ami tout dévoué. — Retraite annuelle. — Un logement pour rien. — Nouvelles de l'Ounyanyembé. — Mort du Révérend Dodshun. — Plans de bataille contre Mirambo. — Un service postal qui laisse à désirer. — *Procedamus in pace!*

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, les guides viennent me dire tout joyeux :

« Buana, le Tanganika ! viens voir le Tanganika ! »

Une ligne argentée s'étend derrière la colline qui cache Oujiji, et en avant d'une chaîne de hautes montagnes.

« Tanganika ! Tanganika ! » crient nos gens dans la joie.

Un reflet de soleil couchant éclaire le lac et le montre à nos yeux. Nous contemplons d'un œil d'envie cette eau brillante, comme les Juifs du mont Horeb saluaient la terre promise. Dans le secret de mon cœur, j'invoque les bénédictions de Dieu sur les peuples qui en habitent les rives. Chers peuples, la part de mon héritage, que ne puis-je les gagner tous au royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les arracher à l'enfer, leur ouvrir le ciel, en faire des fils de Dieu !

22 janvier. — De grand matin, nos pagazis quittent le camp de Niamtaga et courent, plutôt qu'ils ne marchent, vers le Tanganika. A dix heures, nous sommes au lac. Je ne décrirai pas le bonheur que nous éprouvons. Notre voyage avait été long et pénible, nous allions enfin arriver au terme; cette pensée nous fait oublier toutes nos fatigues.

A peine rendus sur le bord du lac, à l'embouchure du Rouché, petite rivière qui se jette dans le Tanganika, au sud d'Oujiji, une barque conduite par Soliman, fils de Moini-Héri, gouverneur d'Oujiji, vient nous chercher ainsi que nos bagages. En même temps, un envoyé de la mission anglaise nous apporte une lettre dans laquelle M. Hore, le supérieur de la station, nous faisait les offres les plus aimables. Il mettait sa maison à notre disposition jusqu'à ce que nous eussions trouvé un logement à Oujiji. En une heure nous eûmes traversé la distance qui nous séparait de la ville. Dès que nous fûmes débarqués, M. Hore était là pour nous recevoir; il nous renouvela ses offres gracieuses.

Notre premier soin fut de nous rendre chez le gouverneur; Moini-Héri était absent; son secrétaire Hassan nous reçut et prit connaissance des lettres dont nous étions porteurs. Cela fait, il nous donna pour logement la maison qu'avait habitée M. Stanley à son dernier voyage, puis nous allâmes faire notre visite à la mission anglaise, où nous étions attendus.

25 janvier. — Nous employons toute la journée à nous installer dans notre nouvelle demeure. Cette maison, comme celles de la plupart des Arabes de cette région, est grande, mais n'a presque pas d'ouvertures. Quoique nous ne dussions y habiter que pendant quelques mois, il était nécessaire d'y faire quelques réparations, afin de pouvoir y loger convenablement, et surtout afin d'avoir une petite chapelle. A la demande que le Père Deniaud fit du prix de location, ils répondirent qu'*avec les blancs ils ne calculaient point*, et que nous resterions tout le temps qu'il nous plairait *sans rien payer*. C'eût été encourageant, si nous n'avions su ce que valent les promesses des Arabes. Néanmoins nous nous empressâmes de faire à nos hôtes les présents d'usage.

27 janvier. — Nous faisons l'inventaire de nos paquets et nous constatons, à notre grande satisfaction, que nos étoffes n'ont presque pas été endommagées par la pluie.

Nous licencions nos anciens askaris, à l'exception de deux.

Oujji ne peut être qu'une base d'opérations et non un centre de mission. La principale raison en est que la population nègre sédentaire est moins nombreuse là qu'ailleurs. C'est un immense marché dont toutes les peuplades riveraines du lac sont tributaires, depuis que quelques Arabes, venus de Zanzibar, y ont établi l'entrepôt de leurs marchandises. Le nègre, qui ne produit rien par lui-même et qui recherche avidement tout objet manufacturé, quel qu'il soit, est forcé de venir se ravitailler à Oujji, dans les magasins zanzibarites. C'est là le secret de l'influence considérable que ces négociants arabes ont prise en si peu de temps dans toute cette contrée. La civilisation n'a pas à y gagner, comme partout où se trouve le musulman; mais la situation acquise est telle, que c'est une puissance avec laquelle il faut compter; aussi, d'une part, comme nous ne voulons pas subir leur joug, et que, d'autre part, de nombreuses et puissantes tribus riveraines du lac n'ont pas d'Arabes parmi elles, nous préférons établir chez elles nos stations de missionnaires. Oujji sera simplement un poste intermédiaire obligé entre les missions du Tanganika et les caravanes qui arrivent là assez fréquemment de la côte pour le ravitaillement. Il sera, de plus, en rapport perpétuel avec les nombreux nègres qui, de tous les points de cette région, viennent à ce marché. Quant à ceux d'Oujji même, il est impossible d'avoir des relations de quelque importance avec eux sans qu'elles soient sous le contrôle des musulmans; et le noir, qui craint par-dessus tout la chaîne de l'Arabe, ne fera que la volonté de son redoutable maître.

Cette autorité néfaste s'exerce non seulement dans la province d'Oujji, mais encore chez un grand nombre de tribus; sur les deux rives du lac, les plus puissantes même recherchent leur amitié afin de leur faire la traite et d'avoir des esclaves; quant aux plus faibles, elles sont à la merci des Arabes, qui les asservissent.

30 *janvier*. — Nous ne tardons pas à subir le sort de tous ceux qui viennent à Oujiji. Nous avons la fièvre d'acclimatation.

31 *janvier*. — A Oujiji, les Arabes qui sont devenus, depuis quelques années, les maîtres du pays, sont pourtant peu nombreux. Lors de notre arrivée, on en comptait à peine une vingtaine; un certain nombre étaient absents pour des raisons commerciales. Ainsi il y en avait à la côte, dans l'Ounyanyembé, au Manyema et dans l'Ouvira (au nord-ouest du lac).

Ce sont, du reste, les principaux points où ils font le commerce dans l'Afrique équatoriale. Les branches de ce commerce sont peu variées. Ils échangent de l'étoffe, du fil de cuivre et des perles contre de l'ivoire et des esclaves; des esclaves surtout, hélas!

1^{er} *février*. — Notre première préoccupation devait être de prendre des renseignements sur la province d'Oujiji et les autres districts qui avoisinent le Tanganika. On nous dit qu'au nord on trouve de nombreuses populations et un climat très sain. Du côté du sud, peu d'habitants, du moins jusqu'au cap Kabogo; c'est un pays dévasté par les Rougas-Rougas.

Hassan, le secrétaire de Moini-Héri, qui a voyagé dans le Muata-Yamvo, nous a aussi donné quelques renseignements sur Kabébé. Il a mis cinq mois pour s'y rendre d'Oujiji, en passant par le Katanga, au sud-ouest du Tanganika, entre le 10° et 11° latitude sud, et le 25° et 26° de longitude.

Cette route paraît être très longue. Il nous a dit qu'à Kabébé le peuple était bon, mais sauvage. Cette dernière épithète a sans doute été ajoutée par Hassan, parce qu'à Kabébé il n'y a pas d'Arabes.

2 *février*. — C'est la première fête de la sainte Vierge que nous célébrons ici; aussi, malgré le mauvais état de nos santés, nous avons voulu dire la sainte messe et consacrer notre mission à la meilleure des mères.

4 février. — Les charpentiers sont assez rares; le bois est plus rare encore; cependant nous finissons par trouver l'un et l'autre, et l'on commence à nous faire deux grandes fenêtres qui seront placées du côté du lac et apporteront un peu d'air dans notre prison.

Je dirai, en passant, que la plupart des charpentiers de ce pays ont une manière très primitive de faire des planches; nous ne la recommanderons point à nos artisans français. S'ils ont entre les mains un madrier qui n'est pas trop gros, ils l'amincissent des deux côtés, le réduisent à volonté, et voilà une planche terminée. Si le madrier est plus gros et qu'il puisse être fendu en deux avec une hache et des coins en bois, ils obtiennent deux planches. De cette manière, comme on le voit, ils perdent beaucoup de bois. Aussi, je fus très surpris de la quantité qu'il fallut acheter pour faire nos fenêtres.

M. Hore, supérieur actuel de la mission anglaise d'Oujji, vient aussi très souvent nous voir; il nous demande sans cesse si nous avons les remèdes qui nous sont nécessaires et si nous ne manquons de rien.

Il nous est beaucoup plus facile ici que dans l'Ounya-nyembé de nous procurer des vivres. Chaque jour un marché se tient à quelques pas de notre demeure, sur les bords du lac. On y trouve de la viande, des légumes, des fruits, des arachides, de l'huile de palme, du poisson, du sel, etc. La monnaie courante de ce marché est représentée par de vilaines perles ayant la forme de tuyaux de pipe cassés et qu'on appelle *massaros*. Vingt de ces *massaros* composent un *makété*; dix *makétés* valent un *fondo*, et dix *fondos* font à peu près la valeur d'un *doti* de satini de six coudées, environ une piastre, ou cinq francs de notre monnaie.

« La situation d'Oujji, a dit judicieusement Cameron¹, est admirable; la vue du lac est splendide : à l'ouest, les montagnes de l'Ougoma; sur la rive orientale, une végétation épaisse d'un vert éclatant, avec çà et là des clairières où apparaissent des grèves au sable jaune, et de petites falaises d'un rouge vif. Des bouquets de palmiers, des villages en-

¹ A travers l'Afrique, p. 167.

tourés de verdure, descendent jusqu'au bord de l'eau, et des mouettes, des plongeurs, des martins-pêcheurs, de nombreuses pirogues, des îles flottantes, qui de loin ressemblent à des bateaux sous voiles, animent la scène. »

10 *février*. — A l'époque où nous sommes, la chaleur n'est pas intense ; nous avons en moyenne 20° centigrades.

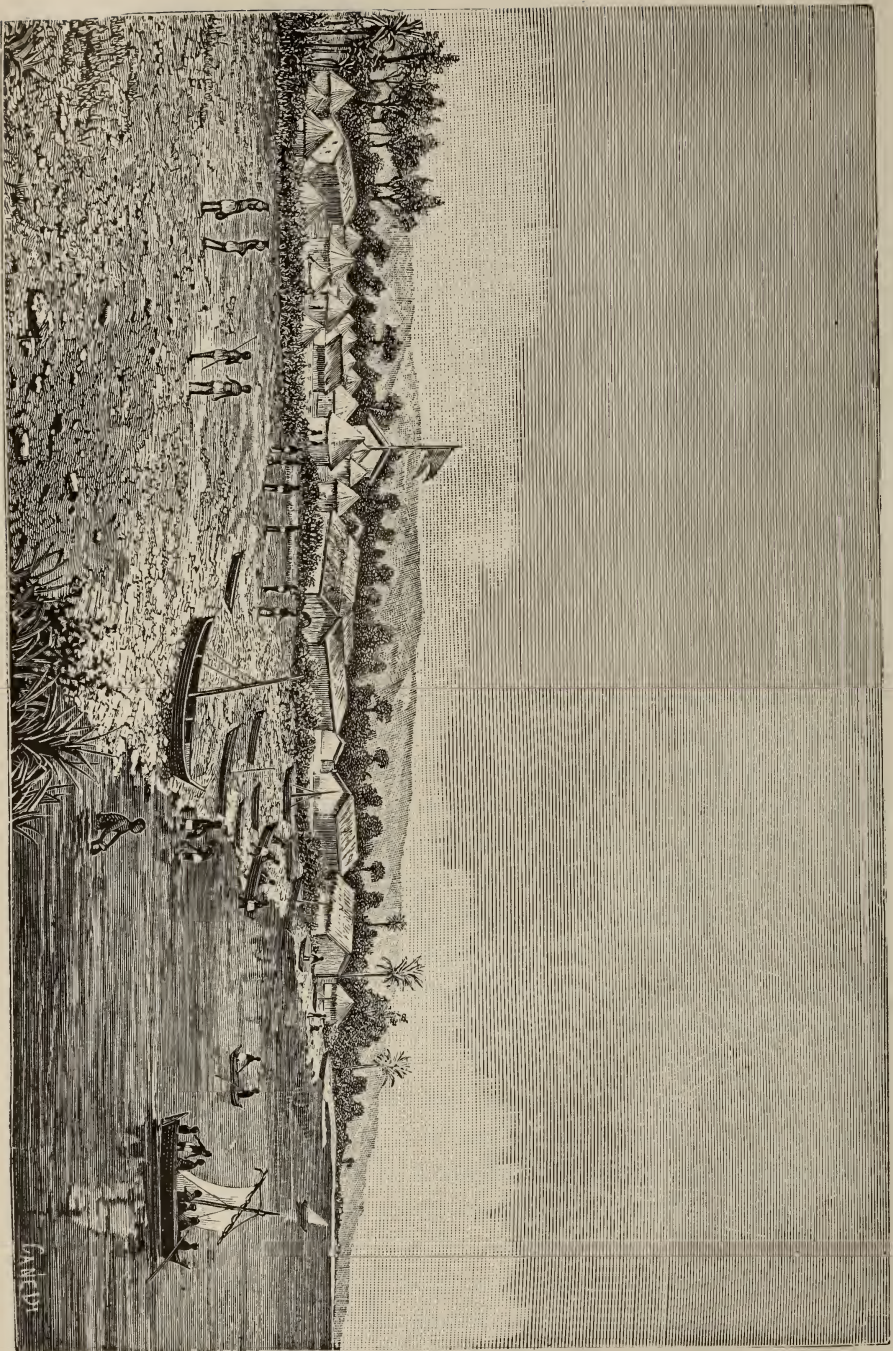
Jusqu'à présent, sans parler des moments où la fièvre nous retient sur la natte, nous avons soin en général, surtout le matin, de recourir à nos burnous d'Algérie.

11 *février*. — Le Père Dromaux est retombé malade ; ces deux derniers jours nous étions tous quatre cloués sur nos nattes ; notre cuisinier pouvait jouir de la liberté et prendre des vacances. Les Arabes viennent souvent nous voir, mais leurs visites sont courtes.

Le supérieur de la mission anglaise vient aussi bien souvent et nous fait toujours les offres les plus aimables ; sa conduite à notre égard est des plus gracieuses.

Il nous a raconté ce qui s'est passé lors de son arrivée à Oujiji avec ses confrères. Les Arabes, à leur approche, avaient fait courir le bruit que les blancs venaient en armes pour s'emparer du pays ; les populations étaient saisies de frayeur. Dès qu'ils entrèrent à Oujiji, tous les Arabes se réunirent pour savoir s'il fallait les recevoir ou les renvoyer chez eux. « Peu s'en fallut, dit-il, qu'ils ne nous contraignissent à reprendre le chemin de Zanzibar. Défense nous fut faite de bâtir ou d'acheter une maison dans la ville ou dans les environs. » Comme ils parlaient d'explorer le lac, on les empêcha de construire un bateau. Alors, pour se rendre indépendants des Arabes, qui, après ces défenses, leur proposaient de tout leur prêter, ils louèrent une maison au prix de trois cents piastres (1,590 francs) par an, et un bateau pour huit cents piastres (4,240 francs). Aussitôt ils hissèrent le pavillon anglais devant leur demeure ; les Arabes s'en alarmèrent et les contraignirent à le faire disparaître.

Quand nous arrivâmes à Oujiji, les Anglais étaient encore soumis aux tracasseries des Arabes, qui voyaient en eux des ennemis de la traite des noirs et de leur influence politique.



Vue d'Oujiji sur le Tanganyika. (P. 302.)

Pour nous, nous n'eûmes point à subir ces vexations. On nous dit même que nous pourrions construire une maison au lieu et dans le temps qu'il nous plairait. De plus, ils nous envoient souvent de petits présents en riz, farine de froment, fruits, etc... Cette bonne entente durera-t-elle? Nous l'ignorons. Peut-être nous créeront-ils des difficultés quand il s'agira de nous fixer d'une manière définitive. Peu importe, nous ne craignons rien : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

17 février. — Pluie d'orage; le thermomètre a varié depuis 20° jusqu'à 28°. Le charpentier qui s'est chargé de nos travaux de réparation vient enfin de placer une fenêtre, au grand regret de Soliman, notre propriétaire. Enfants de ténèbres, les Arabes ne peuvent comprendre combien les fils de lumière aiment le jour!

26 février. — Le chef de la mission anglaise part aujourd'hui pour faire une excursion d'une huitaine sur le lac, au grand déplaisir des Arabes, qui craignent que ces messieurs ne voient de trop près ce qui se passe sur les rives du Tanganika.

3 mars. — On se bat dans le Manyéma; la guerre se fait entre les Arabes de Zanzibar et les Portugais métis venus de l'Atlantique. Les causes de cette lutte sont, dit-on, toutes commerciales : l'ivoire et la traite, sans doute!

Un grand nombre de gens d'Oujiji qui se trouvaient au Manyéma rentrent chez eux.

6 mars. — A la limite de la province d'Oujiji, du côté du nord, à deux ou trois journées d'ici, commence la province de l'Ouroundi.

D'après tous les renseignements recueillis jusqu'à ce jour, l'Ouroundi pourrait offrir des chances de succès pour une mission si une fois nous pouvions y pénétrer. Du côté du sud, comme je l'ai dit, il faut aller très loin pour rencontrer les habitants; une partie de la côte est ravagée par les Rougas-Rougas. Ces détails, donnés par Stanley après son

dernier voyage, ont été confirmés par tous les voyageurs que nous avons consultés.

L'Ouroundi, au contraire, est très peuplé, dit-on; c'est un immense pays qui comprend toute la partie nord-ouest et nord du lac, depuis l'Oujiji jusqu'à l'Ouvira. J'ignore ses limites dans l'intérieur.

8 mars. — Quoique Oujiji soit au pouvoir des Arabes, qui y exercent l'autorité la plus absolue, il y a aussi un indigène décoré du titre de sultan, à qui les Arabes donnent et retirent le pouvoir à volonté, suivant leur intérêt. Ce personnage habite loin d'Oujiji, dans l'intérieur; il ne vient jamais ici, car ses dieux lui défendent de voir la mer (le lac Tanganika). Il a un vizir ou agent qui le représente.

En parlant de l'Ounyanyembé, j'ai aussi fait mention d'un sultan qui est censé partager l'autorité avec le wali arabe et commander aux indigènes. Cette autorité n'existe que de nom, mais elle est d'un grand secours aux Arabes musulmans, qui savent admirablement s'en servir en flattant le plus qu'ils peuvent ce soi-disant sultan, afin d'agir à leur gré à l'égard des indigènes, sans que ce chef trouve rien à redire.

Aujourd'hui nous recevons la visite du vizir de ce sultan d'Oujiji. Il est accompagné d'Hassan et de Soliman, fils de Moini-Héri. Il venait chercher un présent. Hassan plaïda sa cause le mieux qu'il put, en nous disant que nous avions affaire à un grand personnage. Pour toute réponse, nous dîmes que nous aussi nous étions des personnages, et que pourtant nous n'avions encore rien reçu du vizir, dont nous ignorions l'existence jusqu'à ce jour. Après cela il se retira.

Le surlendemain, le vizir nous envoya deux vieilles chèvres et un peu de riz. Ce que nous lui adressâmes en échange avait plusieurs fois la valeur d'un présent si peu royal.

14 mars. — Un Arabe nous écrit de l'Ounyanyembé qu'il arrive de Zanzibar apportant plusieurs objets à notre adresse.

Les porteurs de ce courrier nous apprennent que trois blancs sont dans l'Ounyanyembé, et qu'un quatrième est parti pour venir à Oujiji. Nous interrogeons ces noirs, et nous leur

demandons des détails sur ce quatrième blanc. « C'est un homme à longues moustaches et monté sur un âne. » Ce fut là leur seule réponse.

15 mars. — Hassan vient traiter avec le Père Deniaud la question du logement, qui primitivement, au dire de ces bons Arabes, devait être gratuit.

Déjà Soliman avait dit que la location serait de quinze dotis (environ 80 francs) par mois. A son tour, le vieux fanatique, notre *safiki sana* (ami tout dévoué) vint demander combien nous voulions donner. « Dix dotis sont plus que suffisants, » lui répondit-on. Quant à lui, il ne voulut fixer aucun prix, disant qu'auparavant il devait faire *chaouri* (tenir conseil) avec lui-même.

« Demain, ajouta-t-il, je reviendrai.

— Non, pas demain, lui dit le Père Deniaud, car c'est un grand jour (*sikou mkouba*).

— Alors après-demain, reprit Hassan.

— Pas cette semaine, nous serons en prières continuellement, nous ne recevrons personne. »

Le Père faisait allusion à la retraite annuelle que nous commençons le lendemain.

« C'est bien, reprit le vieux musulman, tu as raison, prie ; la prière est bonne, je ne viendrai pas te troubler. »

Puis il compta sur ses doigts en indiquant qu'il ne se présenterait qu'après huit jours.

Au sujet de la prière, le même Hassan, qui passe pour un des sages de la localité et qui est très versé dans la connaissance du Coran, fit plusieurs questions au Père Deniaud.

« Combien de fois pries-tu chaque jour ?

— Sept fois.

— C'est bien ; moi je prie cinq fois. Où sont tes prières ?

— Dans ce livre. » Le Père lui indiquait le bréviaire et ajouta : « Je prie sept fois chaque jour dans ce livre et fais plusieurs autres prières par cœur.

— Qui pries-tu ?

— Allah.

— Comment pries-tu ? »

Le Père lui indiqua les différentes positions que l'on prend en priant.

« Quels livres as-tu ?

— L'Évangile et tous les autres livres sacrés.

— As-tu les Psaumes, Moïse, Daniel, Salomon ?

— Oui, j'ai toute la Bible.

— Mangerais-tu une chèvre qu'on n'aurait pas tuée en lui coupant le cou ?

— Sans doute, si elle était bonne.

— Moi, je n'en mangerais pas. »

Puis, changeant encore de sujet, il dit : « En France, achète-t-on des esclaves ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que tous les hommes, dans notre pays, naissent libres, tous travaillent. »

Ainsi se termina la conversation, et Hassan se retira.

16-24 mars. — Nous faisons tous ensemble les exercices de la grande retraite. Que le Seigneur daigne nous renouveler et nous confirmer dans son divin Esprit, qui est l'esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte de Dieu.

En arrivant à Oujiji, notre première pensée a été de donner immédiatement de nos nouvelles à nos supérieurs de Maison-Carrée et à M^{re} Lavigerie. Mais tous les efforts que nous avons faits pour faire partir nos lettres ont été vains. Les Anglais sont dans le même embarras que nous.

Nous ne savons rien non plus, ni de M. Debaize, qui est parti de l'Ounyanyembé trois semaines avant nous, par la route de Simba, ni de l'expédition belge, ni de M. Broyon, qui amène une caravane à la mission protestante d'Oujiji. Ce manque de nouvelles nous porte à croire qu'il y a des troubles graves dans l'Ounyanyembé.

24 mars. — Hassan revient et nous dit que nous payerons désormais quinze dotis par mois pour notre maison. Toute discussion est impossible. Il faut accepter ou déloger immédiatement.

Du reste, toutes les réparations que nous désirions, nous les avons fait faire à nos propres frais; nous sommes donc logés convenablement.

D'un autre côté, où trouverions-nous à Oujji une autre maison pour ce prix-là? Enfin, avant tout, nous voulons la paix.

27 mars. — L'homme à « longues moustaches », et qui traversait naguère l'Ouvinza « monté sur un âne », vient d'arriver à Oujji; c'est le Révérend Dodshun, de la Société des missionnaires de Londres. Il doit renforcer le poste d'Oujji.

Il était parti de la côte en compagnie de M. Broyon, qui amenait une caravane pour sa mission.

A leur arrivée à Ouyouy, des envoyés de Mirambo s'emparèrent de leur caravane; cent quatre-vingts charges de pagazis furent enlevées; à peine M. Broyon put-il en sauver quelques-unes et se réfugier chez les Arabes de l'Ounya-nyembé, à huit lieues de là. Après ce désastre, M. Dodshun se réfugia en toute hâte à Oujji avec quelques hommes seulement.

Avant de perdre leur caravane, MM. Broyon et Dodshun avaient failli être tués par les Wagogo, dans le lieu même où nous avons vu mourir le bon Père Pascal, et cela à cause d'un jouet d'enfant qu'ils avaient laissé par mégarde dans le camp précédent et auquel les indigènes attribuaient quelques pouvoirs magiques.

Trois hommes qui portaient à la côte le courrier des Anglais d'Oujji avaient été récemment arrêtés et massacrés par les Wagogo. Les lettres dont ils étaient dépositaires avaient été dispersées. Quelques indigènes en ont recueilli un certain nombre et les ont fait parvenir à Zanzibar.

Nous apprenons encore que le lieutenant Vautier, de l'expédition belge, est mort à Hikongou; que le docteur Dutrieux, de la même expédition, se trouve à Tabora avec M. Gambier; que M. Penrose, un jeune Anglais de la *Church missionary Society*, qui se rendait dans l'Ouganda, a été tué dans la forêt de Toura par les Rougas-Rougas, irrités d'avoir eu quelques-

uns des leurs tués dans un engagement avec la caravane de M. Debaize.

28 mars. — Après avoir entendu le récit de toutes ces nouvelles, nous demandâmes à M. Dodshun pourquoi Mirambo, qui jusqu'alors avait été l'ami des blancs, s'était conduit à leur égard d'une manière si indigne.

« En voici la raison, nous dit-il : Mirambo avait envoyé à la côte, il y a plusieurs mois, une caravane dirigée par un Anglais nommé Morton. Celui-ci vendit l'ivoire de Mirambo, et avec le prix de la vente composa une autre caravane.

« Tout était prêt pour le départ, quand tout à coup, pour des raisons que j'ignore¹, on apprend que M. Morton venait de se suicider à Sadani (au nord de Bagamoyo). A cette nouvelle, ceux qui croyaient y avoir quelques droits, et même ceux qui n'en avaient aucun, tombèrent sur la caravane de Mirambo et la dissipèrent en partie. En apprenant cela, le sultan fut violemment irrité et accusa tous les blancs de l'avoir volé. C'est pour se venger qu'il a fait main basse sur la première caravane qui est entrée sur son territoire. Le terrible sultan, dit-on, n'est pas satisfait; il veut encore *mille* charges de pagazis appartenant aux blancs. »

29 mars. — En entendant le récit des désastres que je viens de rapporter très succinctement, nous éprouvions un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu. Nous avons eu un long et pénible voyage, il est vrai; nous avons souvent été visités par la maladie, nous avons subi de grandes pertes, mais nous avons échappé à des dangers que d'autres n'avaient pu éviter. Et maintenant nous étions rendus au terme de nos désirs, heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus.

3 avril. — Vers deux heures après midi, M. Hore, de la mission protestante, vient nous apprendre la mort de M. Dodshun, le ministre arrivé depuis huit jours à Oujiji; il a succombé subitement aujourd'hui même à midi.

¹ M. Morton s'est suicidé dans un accès de fièvre chaude, prise à la côte, en organisant sa caravane.

Nous tâchâmes de consoler M. Hore de notre mieux, comme ont coutume de le faire les catholiques, et surtout les missionnaires.

4 avril. — M. Hore est venu prier le Père Deniaud d'aller chez lui, afin de voir son confrère défunt avant qu'on fermât le cercueil. Le Père se rend à cette invitation. Cela fait, M. Hore va jusqu'à l'inviter à présider l'enterrement, qui doit avoir lieu dans la soirée. Naturellement le Père refuse. Nous aussi nous avons perdu un confrère, et dans des circonstances plus tristes encore ; mais les pensées de la foi nous soutenaient. Nous nous consolions mutuellement en répétant que nous avons au Ciel un protecteur et un ami qui, par ses prières, attirerait la bénédiction de Dieu sur notre œuvre et sur nous tous.

5 avril. — Depuis moins d'un an, la mission protestante d'Oujiji avait perdu deux de ses membres. M. Thompson était mort six mois après son arrivée ici, et M. Dodshun n'était resté qu'une semaine à Oujiji. Tous deux avaient été frappés subitement ; ils étaient ministres l'un et l'autre. Quant à M. Hore, c'est un officier de marine envoyé ici pour faire un rapport sur le lac Tanganika ; son compagnon est charpentier de son état.

Ces deux messieurs se sont montrés jusqu'ici pleins d'égards et d'amabilité envers nous.

6 avril. — J'ai déjà parlé des difficultés de la mission anglaise avec les Arabes. A Zanzibar, on a été informé du fait, et Saïd Bargache a écrit au gouverneur d'Oujiji à ce sujet. Aujourd'hui les Arabes ont un grand *Chaouri* (conseil), et il a été décidé que les défenses qui pesaient sur les Anglais seraient levées. Cependant il ne leur est point permis d'entrer en relations avec les indigènes sans que la nature de ces rapports soit contrôlée par les Arabes.

7 avril. — Des bruits de guerre circulent de toute part ; on dit que Mirambo a fait alliance avec l'Ouvinza et s'avance du côté d'Oujiji. La terreur saisit les Arabes. Hassan vient en

toute hâte demander à emprunter nos fusils. Nous lui proposons de les lui vendre, mais non de les lui prêter ; il refuse.

Les jours suivants, quelques Arabes, plus prudents, se préparent à faire voile vers l'Ouvira ou une autre plage, afin d'éviter la guerre. Leurs barques sont prêtes à partir au premier moment. D'autres fortifient leurs tembés en les entourant d'un fossé de trois pieds de profondeur. Ils font leurs plans de bataille : ici les soldats se déploieront en tirailleurs ; de ces tranchées partiront des nuées de flèches, et en quelques heures les troupes du terrible Mirambo seront taillées en pièces ; c'est vraiment amusant de voir le sérieux avec lequel on se prépare à la guerre. On dirait des enfants qui veulent jouer « aux soldats ».

8-10 *avril*. — Au commencement de cette grande semaine, notre pensée se reporte naturellement vers les belles cérémonies auxquelles nous avons pris part tant de fois. Ici, dans notre petite chapelle improvisée, nous imitons d'une manière bien imparfaite ce qui se passe à la Maison-Carrée pendant ces saints jours.

Quoi qu'il en soit, nous avons l'espérance que Notre-Seigneur tiendra compte de notre bonne volonté et nous rendra participants, ainsi que les peuples auxquels nous sommes envoyés, des souffrances qu'il a endurées pour tous.

13 *avril*, *saint jour de Pâques*. — C'est surtout aujourd'hui que nous voudrions déployer la pompe de nos églises de France ; mais, encore une fois, tout en faisant notre possible, nous nous contenterons de désirer qu'un grand concours de peuples convertis à la foi de Jésus-Christ l'adorent un jour dans ce lieu et chantent l'*Alleluia* avec nous.

Depuis la mort du ministre protestant dont je viens de parler, M. Hore vient chaque jour passer quelques instants chez nous.

Un Arabe propose d'envoyer trois hommes à l'Ounyanyembé pour porter le courrier. Il paye un de ces hommes. La mission anglaise paye le deuxième, et le troisième reste à notre charge. Nous avons deux dotis à donner. Nous consentons à cet ar-

rangement. Mais le 19 avril, jour fixé pour le départ de nos messagers, ils demandent vingt-trois dotis au lieu de six. Voyant cela, M. Hore envoie trois de ses domestiques à l'Ounyanyembé avec son courrier et le nôtre, et prie le Wali de les expédier à la côte.

Cinq jours après leur départ, ces trois hommes rentraient à Oujji et racontaient ce qui suit :

Arrivés sur les bords du Malagarazi, ils furent arrêtés par les Rougas-Rougas, qui leur enlevèrent leurs étoffes et les conduisirent chez le sultan de Loussounzou (province de l'Ouvinsa). Celui-ci leur demanda où ils allaient. Sur leur réponse qu'ils étaient porteurs du courrier des blancs d'Oujji, le sultan leur laissa la vie sauve, en ajoutant qu'il les épargnait parce qu'ils étaient les hommes des blancs; mais qu'il les aurait fait mettre à mort à l'heure même, s'ils avaient été envoyés par les Arabes. Puis il demanda à voir les lettres, les regarda et les rendit aux porteurs. Il les retint un jour ou deux et les renvoya à Oujji, défense leur étant faite de continuer leur route vers l'Ounyanyembé.

Ces hommes, à leur retour, nous dirent aussi que Mirambo, qui s'était avancé du côté d'Oujji, venait de retourner sur ses pas. Cette nouvelle a dû tranquilliser les Arabes.

15 avril - 10 mai. — Période de fièvre à peu près générale.

10 mai. — Pour la troisième fois, nous essayons de louer une embarcation, afin d'explorer les rives du Tanganika. Le propriétaire se montre plus raisonnable et exige seulement environ vingt-cinq francs par quinzaine. Ce n'était pas tout, il fallait encore engager une dizaine d'hommes pour nous accompagner, car ce bateau comportait au moins huit rameurs.

S'il avait été difficile de le louer, il était au moins aussi difficile de trouver le personnel que nous désirions; après maintes recherches, nous réunissons quelques Wajiji; mais les pourparlers avec eux ne finissent point; tantôt ils veulent bien nous accompagner, tantôt ils refusent. Ils désirent pour payement tantôt une chose, tantôt une autre. Ils discutent des

heures pour des riens, renvoient l'étoffe qu'on leur a donné, puis la reprennent. Finalement ils acceptent.

Selon d'habiles ouvriers du pays, quelques heures suffisaient pour mettre notre bateau en état de prendre la mer; mais, au lieu de quelques heures, il a fallu trois grands jours.

15 mai. — A trois heures et demie de l'après-midi, les PP. Deniaud et Dromaux montent dans la petite embarcation avec leurs dix hommes d'équipage. Au moment de mettre à la voile, ils s'écrient d'une voix forte : *Procedamus in pace!*

Les PP. Delaunay et Augier, qui restent à la garde du tembé, répondent en levant les yeux au ciel : *In nomine Christi. Amen!*

FIN

APPENDICE

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALGER

DANS SON ÉGLISE CATHÉDRALE

A L'OCCASION

DU DÉPART DE DIX-HUIT MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS D'ALGER
POUR L'AFRIQUE ÉQUATORIALE LE 20 JUIN 1879

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Lorsque vos fils abandonnent sans retour le toit paternel, la famille, qui les a jusqu'alors entourés de ses affections saintes, se réunit d'ordinaire pour leur donner une marque suprême de sa sollicitude et de sa tendresse. Les graves conseils du père, les larmes inquiètes de la mère, les vœux de l'amitié fraternelle, tout imprime à ce moment solennel un ineffaçable caractère, où les regrets, les espérances, les bénédictions se confondent et restent la consolation de l'absence et la protection de toute une vie.

La religion a consacré, dès l'origine, la sainteté de ces adieux. Les fidèles de l'Asie accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières Paul qui les quittait pour ne plus les revoir. Dans les prisons ou dans les catacombes, les chrétiens de Rome se pressaient, la veille du martyre, autour des confesseurs pour embrasser leurs

pieds en signe de respect, ne se croyant pas dignes d'embrasser ces têtes vénérables qui allaient tomber sous le fer du bourreau ; et, dans sa prévoyance maternelle, l'Église a placé, parmi les prières de sa liturgie, celle où elle appelle sur ses enfants, au moment du départ, la protection du ciel.

C'est cette prière que nous allons faire, ce soir, près de ces autels, pour ces jeunes hommes, pour ces apôtres, fils de notre Église africaine, qui doivent nous quitter sans retour.

Vous connaissez leur histoire, M. T. C. F.

Venus de notre France, préparés parmi vous à leurs rudes combats, ils vont rejoindre, au centre du Continent dont nous gardons les portes, leurs frères, partis depuis un an déjà, et qui les appellent à partager leurs travaux. Ils vont partir avec les vaillants compagnons que la Belgique et l'Angleterre leur envoient, et ce jour est le dernier où ils foulent le sol de la patrie, où ils entendent la langue maternelle, où ils voient près d'eux leurs pères, leurs frères dans le sacerdoce, le peuple fidèle, tout ce qu'ils sacrifient à jamais.

Et nous, M. T. C. F., nous venons, si je l'ose dire, rappeler à Dieu les promesses qu'il a faites à ceux qui abandonnent tout pour son amour.

Oui, à Dieu, mes fils bien-aimés, nous confions vos corps et vos âmes, et vos travaux et vos espérances. Sa providence paternelle veillera sur vous. Elle vous guidera sur l'immensité des mers, elle rafraîchira vos âmes sous les ardeurs d'un ciel nouveau, elle soutiendra votre courage, elle vous préparera les récompenses promises à ses serviteurs.

Et qu'allez-vous faire, en effet, sinon servir les desseins de sa miséricorde sur des peuples infortunés ?

Le monde entier a entendu la bonne nouvelle. Seules, les contrées barbares de l'Afrique ne l'avaient pas entendue. Mais voici que toutes les nations chrétiennes se sont liguées, comme à l'envi, pour ouvrir les portes de la barbarie, jusque-là tristement fermées. L'Amérique les précède, l'Amérique depuis trois siècles cause de tant de maux pour les noirs. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique suivent la même voie. De toutes parts, de hardis conquérants pénètrent dans les profondeurs inconnues, où les richesses de la nature ne servent qu'à mieux faire ressortir les plus profondes misères de l'humanité. L'Église seule restera-t-elle en arrière ? Non ! Déjà ses apôtres ont assiégé les côtes africaines : le Gabon, la Guinée, le Cap, les rivages du Zanguebar, le Zambèze, ont reçu les envoyés de Dieu. Mais l'intérieur reste encore inaccessible. Les

voici qui viennent ces conquérants pacifiques ! Déjà l'Égypte leur prépare un passage sur le cours mystérieux du Nil. Mais qui sont ceux qui volent comme des nuées entraînées par les vents rapides ? Zanzibar, tu les as vus s'enfoncer dans les plaines brûlantes, franchir les montagnes inhospitalières qui s'élèvent en face de tes rivages ; tu vas les revoir encore, n'ayant pour armes que leur croix, pour ambition que de porter la vie dans cet empire de la mort.

Ces envoyés de Dieu, ils sont là, sous vos yeux, prêts à partir pour suivre la voix du Sauveur, pour répandre au loin ses bienfaits.

Où ces bienfaits furent-ils plus nécessaires ? Où l'ignorance, la misère, la cruauté, la perfidie, l'oubli de toutes les lois divines et humaines firent-elles jamais plus de victimes ?

Écoutez, M. T. C. F., et vous comprendrez de quelles sympathies est digne la mission de ces apôtres et quel dessein magnanime leur âme a formé.

De tous les points de l'immense continent, qui s'étend des limites de notre France africaine aux provinces anglaises du Cap, s'élève, depuis des siècles, un long cri de douleur, où se rencontrent et se mêlent les souffrances les plus cruelles de l'humanité : des mères, à qui des ravisseurs farouches arrachent leurs enfants pour les conduire à la servitude, et qui, comme Rachel, font entendre leurs inconsolables gémissements ; des peuplades paisibles, surprises la nuit dans leur sommeil, et qui voient mettre en feu leurs demeures, massacrer tout ce qui résiste et traîner le reste sur les marchés où l'homme se vend comme un bétail ; de longues troupes de captifs, hommes, femmes, enfants, succombant à la faim, à la soif, au désespoir, agonisant lentement dans les déserts, lorsqu'on les abandonne, déjà demi-morts, pour épargner leur maigre nourriture, ou tombant sous les coups du maître, lorsqu'il veut un exemple pour terrifier le troupeau qui est devenu sa proie ; des créatures humaines, livrées sans défense à la rage et à la débauche ; les routes intérieures de l'Afrique bordées d'ossements blanchis, de telle sorte que, si on les perdait jamais, on les retrouverait, comme on l'a dit, par les tristes restes qui les couvrent ; et tout cela multiplié chaque jour par l'avarice, par la vengeance, par les guerres ; chaque année, plus d'un million d'hommes subissant ce sort effroyable et dans des conditions telles, que l'un des témoins de cette traite infâme a pu dire que l'on accumulerait toutes les horreurs, toutes les souffrances sans jamais arriver à la vérité lorsqu'il s'agit de l'esclavage.

J'ai vu les tristes victimes de ce commerce impie. J'ai entendu

de leur bouche les récits de leurs maux. J'ai entendu les enfants raconter, avec la simplicité de leur âge, qui augmentait encore notre effroi, la mort sanglante de leurs pères et les tortures de leurs voyages à travers les régions brûlées par le soleil. J'en ai vu qui, longtemps encore durant leur sommeil, assistant en rêve à ces scènes impies, se réveillaient avec de longs cris de terreur !

¹ Une lettre du P. Moinet, du 22 octobre 1882, contient sur ce triste sujet les nouveaux détails qui suivent :

« Permettez-moi de vous donner quelques détails sur les sources de l'esclavage au Tanganika. Il y en a quatre principales.

« La première se trouve dans les combats de tribu à tribu, engagés souvent sous le plus futile prétexte. Dans ces combats, ce à quoi on vise le plus, c'est à faire des prisonniers, et qui dit prisonnier dit esclave ; car c'est un butin dont les vainqueurs se défont toujours avantageusement chez les Arabes. Quelqu'un a dit que l'Afrique perdait son sang par tous ses pores ; on peut compléter cette pensée en ajoutant que ses premiers bourreaux sont les Africains eux-mêmes.

« Une deuxième source de l'esclavage est le rapt. Il ne manque pas, en effet, sur les rives du lac de gens sans aveu, à l'affût de toute bonne occasion de s'approprier impunément le bien d'autrui. Or le meilleur butin, je viens de le dire, ce sont les prisonniers, surtout les enfants. C'est ainsi qu'a été enlevé à sa famille un de nos orphelins, pendant qu'il était seul, s'amusant paisiblement à pêcher dans le Tanganika.

« La troisième, on le croira à peine, est dans la volonté des parents eux-mêmes, qui perdent parfois la dernière notion de l'amour paternel. Nous avons su que des mères vendaient ainsi leur enfant pour quelques bagatelles, et cela sans qu'une seule larme vînt mouiller leur paupière ; seulement, par un reste de pudeur, elles le faisaient passer pour leur esclave.

« Lorsque ces pauvres petits êtres ont perdu leurs parents, ils sont alors à la merci de leur oncle ou de leur frère aîné, qui peuvent user sur eux des mêmes droits. A ce propos, je ne puis passer sous silence des faits plus monstrueux encore, et qui rivalisent avec les plus grandes cruautés endurées par les petits Chinois. Malheureusement ces faits paraissent si naturels aux nègres, qu'il faut presque en être le témoin oculaire pour en avoir connaissance. Un père est-il ennuyé de voir un de ses enfants chétif ou malade, au lieu de l'exposer en vente ou sur la voie publique à la commisération de personnes plus humaines, il l'assomme ou l'étrangle et le jette dans les broussailles, où les hyènes viennent dévorer son cadavre pendant la nuit.

« Enfin la quatrième et la principale source de l'esclavage, c'est la chasse à l'homme, organisée par les négriers Arabes et leur entourage. Son Éminence, Notre vénéré Père, a décrit plusieurs fois cette plaie affreuse : il n'a rien exagéré. Le Manyéma surtout en est la victime, et je pourrais citer, d'après nos orphelins, bien des épisodes douloureux et qui ensanglantent l'ignoble trafic de chair humaine. Si quelque infortuné se réfugie sur un arbre, on l'en fait descendre en le menaçant de lui loger une balle dans la tête. Si les prisonniers sont en trop grand nombre, on massacre les plus faibles, on pend les petits enfants sous les yeux de leurs mères captives, etc...

« Ah ! si ma voix pouvait être entendue par un de ces généreux bienfaiteurs qui peuvent et veulent le bien accompli d'une façon sûre ! Si elle pouvait être comprise par toutes les personnes charitables, qui sont venues et qui viennent encore à notre aide, comme je les prierais du fond du cœur de ne pas nous oublier, de secourir le plus possible les apôtres qu'ils ont envoyés au milieu de cette barbarie, afin qu'ils tâchent de faire disparaître au plus tôt, par leurs divins enseignements, un si triste spectacle ! »

Voilà l'esclavage africain, tel qu'il existe au moment où je parle, et si près de nous qu'il ne tient qu'à vous de le voir et de l'entendre. On lui a fermé les mers et les chemins du monde nouveau ; il s'est multiplié sur les voies de l'intérieur, et il y est devenu plus meurtrier.

Ah ! M. T. C. F., que l'on puisse, en théorie, discuter sur le degré d'injustice que présente la vente de l'homme, je ne le nie pas ; mais, en pratique, et lorsqu'on voit à quel point de cruauté l'esclavage africain mène le bourreau, à quel degré de souffrance et d'abaissement il condamne la victime, il ne peut y avoir qu'un seul cri, un cri d'horreur et de réprobation sur des lèvres humaines.

Et ne vous étonnez pas qu'évêque, chargé par le saint-siège d'une partie des contrées immenses où cet esclavage règne encore en maître, je le dénonce, en face des saints autels, avec la liberté de mon ministère, et que, au nom de la justice, au nom de l'humanité, au nom de ma foi, au nom de mon Dieu, je lui voue une guerre sans fin et je le déclare anathème.

Je n'ai qu'un regret, c'est que ma voix ne soit pas assez forte pour franchir cette enceinte, et que, sachant ce que je sais, je ne puisse, par les accents de mon cœur, soulever contre de tels crimes tout ce qui mérite encore sur la terre le nom d'homme et celui de chrétien.

O mes enfants ! soyez bénis, vous qui avez entendu de loin ce cri de votre Père ! vous qui trouvez dans votre foi assez de force, dans votre amour pour ces pauvres noirs, que vous ne connaissez que par le récit de leurs malheurs, assez de dévouement pour vous sacrifier à l'œuvre de leur délivrance !

C'est en vain, je viens de vous le dire, que les puissances de la terre se sont liguées pour abolir le commerce inhumain qui ensanglante l'Afrique. Leurs efforts sont impuissants. La lèpre continue, que dis-je ? elle étend ses ravages. Soit que les mesures se trouvent insuffisantes, parce qu'elles n'atteignent que ceux qui vendent et ne s'adressent pas à ceux qui achètent, soit que le mal ait des racines trop profondes pour être guéri par la main de l'homme, l'esclavage est toujours debout, et les récits des derniers explorateurs des régions équatoriales sont remplis de ses fureurs. Ce ne sont plus les étrangers seuls, ce sont les noirs eux-mêmes, qui, formés au mépris de l'homme, deviennent les artisans de leur ruine. Tant l'âme humaine s'abaisse lorsqu'elle ne trouve pas, dans une lumière plus pure, la force de combattre les brutalités de la nature !

Ce qu'il faut donc, c'est faire comprendre à ces population, hélas !

dégradées, l'impiété de leur erreur; c'est leur apprendre que l'homme est le frère de l'homme, que Dieu, en le créant, lui a donné la liberté de son âme et la liberté de son corps; que Jésus-Christ les lui a rendues lorsque le monde était courbé dans un universel esclavage, et qu'il n'a pas cru acheter trop cher la restauration de cette liberté sainte en la payant au prix de son sang.

Allez, ô mes fils, allez leur enseigner cette doctrine. Dites-leur que ce Jésus, dont vous leur montrerez la croix, est mort sur elle pour porter toutes les libertés au monde, la liberté des âmes contre le joug du mal, la liberté des peuples contre le joug de la tyrannie, la liberté des consciences contre le joug des persécuteurs, la liberté du corps contre le joug de l'esclavage!

C'est cette liberté que saint Paul proclamait dans Rome, où régnait Néron et où deux millions d'esclaves étaient dans les fers. « Il n'y a plus parmi vous, disait-il, ni Grecs, ni barbares, ni esclaves, ni citoyens; vous êtes tous frères, vous êtes tous libres de la liberté que vous tenez du Christ¹. »

Vous la proclamerez à la suite du grand apôtre, au milieu de tant de peuples courbés sous le joug, la sainte liberté qui vient de Jésus-Christ. Votre voix retentira comme un tonnerre, ou plutôt elle fera lever, dans ces ténèbres sanglantes, l'espérance et l'amour.

Oh! qu'ils seront beaux, pour les enfants des noirs, ces pieds qui descendront de leurs montagnes, meurtris des blessures du chemin et couverts de sa poussière pour leur assurer enfin la paix! Oh! qu'ils sont beaux, aux yeux des chrétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de tant de douleurs, et avec quel respect, M. T. C. F., nous les devons embrasser ce soir.

Il est raconté, dans nos saints livres, que les anciens d'Israël, venant à la rencontre de la libératrice du peuple de Dieu, chantaient ensemble leurs saints cantiques: « Tu es, disaient-ils, la gloire de Jérusalem, la joie de ton peuple, l'honneur de tes frères². » Et moi, mes chers enfants, avec tout ce peuple fidèle, je vous répète les mêmes paroles: Vous êtes la consolation, l'honneur, la gloire de Jérusalem, c'est-à-dire de la sainte Église, aujourd'hui comme accablée sous les coups de ses ennemis.

Quelle réponse éloquente ne donnez-vous pas à tous leurs outrages?

Ils l'accusent d'ambitions humaines; et vous sacrifiez tout au

¹ Gal., III, 28.

² Judith, XV, 40.

devoir, jusqu'à votre vie, sans autre espérance que la joie austère du sacrifice et les récompenses d'en haut !

Ils l'accusent d'amasser des richesses, ils vous en ont ici accusés vous-mêmes avec moi ; et vous partez dénués de tout, et vous n'aurez plus, comme le Fils de l'homme, où reposer vos têtes !

Ils la couvrent de leurs calomnies ; et vous répondez aux inventions de leur haine par une vie d'héroïsme et par un miracle d'amour !

Ils disent que dans son sein se forment des associations pour combattre les progrès et la lumière ; et vous n'existez que pour combattre les ténèbres et la barbarie !

Enfin ils nous accusent de ne pas aimer et, que sais-je ? de trahir les intérêts de la patrie ; et vous leur répondez, ainsi que l'ont fait vos frères le jour où ils ont abordé cette terre où l'un d'entre eux est mort déjà comme les prédestinés savent mourir : « Nous tenons ici la place de la France, et nous lui sacrifions tout ce qui nous est cher. Si nous périssons, qu'elle sache que dix de ses enfants, de ses prêtres, sont morts obscurément en priant pour elle et en l'aimant jusqu'à la fin. »

Mais, M. T. C. F., si l'Église est toujours féconde, si elle donne toujours à l'Époux des enfants dignes de lui, nous devons nous rappeler qu'elle seule a reçu les promesses et est assurée de ne point périr. Les peuples, si privilégiés qu'ils soient, n'ont point cette assurance. Et, au contraire, ils sont menacés de voir la vérité passer à d'autres cieux, s'ils ne lui restent fidèles. Or, je vous le demande, fils de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de tous nos peuples catholiques, qui m'entourez ce soir, en si grand nombre, dans ce temple, où en sommes-nous de l'antique fidélité et de l'antique foi ? Quels sont ces cris qui retentissent ? Qui poursuit-on de ces blasphèmes ? Ah ! je viens de vous le dire, ils poursuivent Dieu et son Christ : « Nous ne voulons plus, disent-ils, qu'ils règnent sur nous ! » Tremblons que ces vœux ne soient exaucés ! Tremblons que le Sauveur ne secoue tristement sur nous la poussière de ses pieds, et que les fils de l'esclave ne remplacent, dans son Église, les premiers-nés de la foi !

Et n'assistons-nous pas, en ce moment, à cette translation mystérieuse ? Cet Évangile, que vous portez aux barbares de l'Afrique, ne l'enlevez-vous pas à votre patrie ? Question redoutable que je ne saurais comment résoudre, si, pour ranimer mon espérance, je ne vous voyais devant moi.

Je vous regarde, mes fils bien-aimés, je vois sur vos traits, comme je le disais à vos frères dans une semblable circonstance,

tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Je songe à tout ce que vous sacrifiez : famille, patrie, espérances d'ici-bas ; et, en pensant que c'est de la France catholique que vous êtes les enfants, je ne puis m'empêcher d'avoir confiance pour elle, puisque Dieu y garde tant de cœurs qu'un dévouement héroïque et pur peut enflammer.

Et vous aussi, nobles jeunes hommes, qui, dans un sentiment de foi intrépide, venez unir vos mains pour protéger les envoyés de Dieu, fils de la Belgique et de l'Angleterre, votre courage est, pour votre patrie, une bénédiction et un gage de salut !

Mais il faut finir, et en venir aux vœux de la suprême séparation.

Adieu, mes chers fils, adieu, vous qui êtes l'honneur le plus pur de mon ministère et de l'Église africaine renaissante. Il faut partir. Dieu vous parle par la voix de Pierre. Pierre, captif dans la personne de Léon, prépare ainsi le dernier coup à l'esclavage moderne, du sein de cette Rome où Paul, prisonnier, portait le premier coup à l'antique servitude.

Comment mes bénédictions paternelles ne vous suivraient-elles pas pour une si grande œuvre !

Oui, je vous bénis, au nom de la foi dont vous allez étendre l'empire ; au nom de la charité qui, par vos mains, doit guérir tant de blessures ; au nom de la liberté sainte qui va prêcher, par vos lèvres, la fin de leurs maux aux victimes de tant d'horreurs ; au nom de la lumière que vous allez porter dans ces ténèbres ; et, pour tout renfermer dans le nom qui résume et qui sanctifie toutes ces grandes choses, je vous bénis au nom de Jésus-Christ, votre Maître et le mien ; car Jésus-Christ est la foi, la charité, la liberté, la lumière, tous ces biens que les hommes cherchent avec tant d'ardeur et qu'ils ne trouvent pas, parce qu'ils les cherchent en dehors de Lui !

Il est raconté, dans les Actes des Martyrs, qu'un pontife, courbé sous le poids des ans, marchait généreusement au supplice, et que Laurent, son diacre, le suivait au milieu des bourreaux, en lui disant avec larmes : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? où allez-vous, ô pontife, sans votre diacre ? Est-ce que vous ne m'avez pas accoutumé de m'avoir pour ministre du sacrifice ? »

Hélas ! vous n'entendrez ce soir rien de semblable, M. T. C. F. Je reste attaché au rivage, tandis que mes fils vont affronter les tempêtes. Je ne leur donne que ces froides paroles, et ce sont eux, par un renversement dont je m'humilie, qui me donnent l'exemple de leur intrépide vertu ! « Où allez-vous, mes enfants, sans votre père ? où allez-vous, prêtres, sans votre pontife ? Vous offrirez le

sacrifice , et seul le sacrificateur manquera à l'autel , où votre sang viendra peut-être se mêler au sang de l'Agneau! »

Dieu ne m'a pas trouvé digne d'un tel honneur ! Il a considéré la générosité de votre vie , il a vu les fautes de ma longue carrière chargée de si redoutables devoirs , et son jugement nous a séparés !

Du moins , tant qu'il me laissera sur la terre , je veillerai de loin sur vous , pour vous procurer , sans reculer devant les amertumes que vous connaissez , le pain de chaque jour ; et vous , en retour , vous m'obtiendrez par vos suffrages , comme les confesseurs des premiers temps , l'indulgence et la paix !

Ainsi soit-il !

LETTRE DU R. P. MENARD

DE LA TROISIÈME CARAVANE

Saint-Joseph de M'dabourou, 28 juin 1881.

Mon bien cher Père,

Vous devez être impatient de recevoir quelques détails sur notre voyage et notre installation dans l'Afrique équatoriale. Grâce à la protection du père nourricier de Jésus, sous le vocable duquel nous avons voulu placer notre mission, tout s'est passé le plus heureusement du monde.

Ce n'est que le 6 janvier, jour de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, que les préparatifs de notre caravane ont pu être terminés, et que nous avons dit adieu aux bons Pères du Saint-Esprit, pour établir notre camp en dehors de Bagamoyo, à Chamba-Gonéra, de traditionnelle mémoire. Ce jour-là, nous eûmes notre première messe solennelle sous la tente. Avec quelle ferveur nous unîmes nos faibles voix à celle de toute l'Église catholique, pour implorer la conversion de ces pauvres gentils, dont les rois Mages furent les heureuses prémices ! Comme nous appelions de tous nos vœux la complète réalisation de ces paroles du roi-prophète : « Les Éthiopiens se prosterneront devant le Sauveur ; les rois de Tharsis, d'Arabie, de Saba, et les îles lointaines lui offriront des présents ; tous les princes de la terre l'adoreront ; toutes les nations, toutes les tribus, se rangeront sous ses lois et chanteront sa gloire : *Fiat, fiat !* »

Il faut tout le flegme et le sang-froid d'un Hindi pour organiser les caravanes : chacun des Wanyamouézi que vous enrôlez comme porteur exige une bonne heure de patience héroïque. Il commence par soulever les ballots l'un après l'autre, prend celui qui lui semble le moins pesant, et, le plaçant sur ses épaules, fait le tour du campement. Revenu à son point de départ, il assure que la charge est trop lourde, en prend une autre qu'il essaye de la même manière et dépose pour une troisième, jusqu'à ce qu'enfin il se décide non plus pour un ballot, mais pour des caisses. Jamais un Européen, nouvellement arrivé surtout, ne parviendrait à garder le calme et la présence d'esprit nécessaires dans ces sortes d'occasions.

Je passe sous silence les mille incidents du voyage ; ils sont d'ailleurs invariablement les mêmes : chutes dans les marais, difficultés avec les porteurs, atteintes de la fièvre, etc. ; le journal de la première caravane, dont nous avons presque toujours suivi l'itinéraire, a dû vous édifier complètement sur ce point. Nous avons eu cependant un ennemi de plus, mais dont nous n'eûmes garde de nous plaindre, la pluie ; elle était si impatiemment désirée par tous ces pauvres noirs, affamés par une désolante sécheresse !

A la nuit, nous faisons chaque jour la prière en commun, au milieu du camp, devant notre tente. Les pagazis, groupés autour de nous, nous contemplaient avec un religieux silence ; on eût dit qu'ils priaient avec nous ; espérons que cela viendra un jour ! Il y a de la ressource dans le Mouézi ; peu intelligent et têtue à l'excès, nous aurons de la peine à le soumettre au joug de l'Évangile ; mais une fois chrétien, il pratiquera et conservera sa foi avec la ténacité qui lui est propre.

J'ai hâte de vous dire aussi combien ces pauvres noirs aiment la musique. Un jour de mauvais temps, pour chasser l'ennui que nous occasionnait une halte forcée, je me mis à chanter quelques airs de France, en m'accompagnant sur l'harmoniflûte. En un clin d'œil tous les pagazis furent autour de moi. Assis sur les talons, la tête penchée en avant, ils retenaient leur souffle pour mieux entendre, et ne rien perdre de tant de beautés. Les sons brillants de l'instrument les émerveillaient, et de longs éclats de rire accueillaient la fin de chaque morceau. « Encore, maître ! encore ! » tel était le cri unanime. Je déclarai à la fin que je ne jouerais plus, mais que la musique continuerait toute seule. Je pressai alors le bouton d'une boîte à musique, et je m'éloignai, laissant nos nègres dans la stupéfaction la plus complète.

Chez eux rien n'est simple comme l'instrument de musique dont ils se servent pour égayer leurs loisirs ; l'arc qu'ils portent avec

eux en fait tous les frais. Ils en ramènent la corde vers le centre avec quelques fibres de cocotier, jusqu'à ce qu'elle soit fortement tendue. Les mêmes fibres servent à fixer à l'arc un morceau de calebasse destiné à renforcer le son, et c'est tout. Le virtuose qui doit s'escrimer sur cette guitare presse la calebasse sur sa poitrine, et, armé d'une petite baguette, frappe successivement la corde au-dessus et au-dessous des fibres du cocotier. La corde au-dessous donne les vibrations de la basse; au-dessus, selon la pression des doigts elle fait le chant. Le résultat est assez étonnant. Le ménestrel de notre caravane, jeune homme d'une vingtaine d'années, à la figure douce et sympathique, jouait de son arc avec une vraie passion, et accompagnait fort bien ceux de ses compagnons qui chantaient. Le rythme de leurs airs est comme ceux de tous les peuples enfants, sans beaucoup de variété, et en général dans les tons mineurs.

Nous trouvâmes Simbamouéni dans le même état que les Pères de la première caravane; mais la fille de Kisabengo n'y tient plus sa cour: elle s'est retirée à Mohalé, où se paye une sorte de droit de passage.

Dans l'Ousagara, nous prîmes un jour de repos chez M. le capitaine Bloyet, installé à Condoua depuis sept mois. Il nous reçut avec la cordialité la plus franche et mit tout chez lui à notre disposition. Ce brave Breton fait construire aux frais de la Société de géographie de Paris, qu'il représente, une vaste maison moitié indigène, moitié européenne; elle est presque terminée et comprend de nombreuses chambres, tant pour le personnel de la station que pour les voyageurs de passage. M. Bloyet nous confirma les détails horribles, contenus dans le journal des Pères de la seconde caravane, sur les mœurs des tribus avoisinantes. Chez elles, quand un homme meurt, c'est toujours l'effet d'un charme. On fait alors venir le sorcier, qui, après différentes incantations, désigne une personne de la localité comme étant cause du trépas qui vient de se produire. Le pauvre accusé ne peut ni se défendre ni s'enfuir; saisi par mille mains, il est au plus vite entraîné hors du village et brûlé vif. La chose est encore bien plus atroce si c'est un chef qui vient à trépasser: pour garder la tombe de ce tyran, outre la demi-douzaine de femmes que l'on brûle avec lui, on attache quatre hommes aux quatre coins de la fosse, et pour les empêcher de fuir on a soin de leur trancher les tendons des pieds. Ces malheureuses victimes restent donc clouées sur la tombe du maître jusqu'à ce que la mort la plus affreuse vienne mettre un terme à leurs souffrances. Les hommes du monde qui ne croient pas à l'influence de la religion chrétienne prétendent que ces usages monstrueux ne cesse-

ront qu'avec le dernier des nègres ; mais nous, missionnaires, nous avons foi dans l'avenir, et nous espérons que ces ombres de la nuit infernale se dissiperont à la clarté du vrai Soleil de justice.

En arrivant à Mpouapoua, je croyais trouver au moins un village : il n'y a que quelques tembés épars dans la plaine. Ce lieu n'a d'importance que par sa position à l'entrée de l'Ougogo. Toutes les caravanes venant de la côte y passent invariablement ; aussi a-t-on parfois de grandes difficultés à s'y procurer des vivres. L'établissement qu'y a fondé la Société des missions de Londres ne nous a pas paru en grande voie de prospérité ; mais la présence habituelle des blancs a toujours cela de bon qu'elle tient à distance les Rougas-Rougas, et entretient les communications avec le littoral.

Enfin nous traversons l'Ougogo sans trop d'incidents fâcheux ; je ne cite pour mémoire qu'une scène de vieille sorcière (la mère du grand sultan de Mvoumi, je crois), que nous avons lue déjà dans le journal du Père Deniaud : la représentation spéciale dont nous fûmes gratifiés, quoique parfaitement réussie, n'eut, à son grand désappointement, aucun effet sur les cordons de notre bourse, et le 5 mars nous arrivions sur les bords de la M'dabourou.

Cette rivière, qui emprunte son nom au district, était alors presque à sec ; mais, au dire des indigènes, elle roule un volume d'eau assez important une bonne partie de l'année. En tous cas, un trou peu profond creusé dans un lit sablonneux suffit en tout temps pour puiser de l'eau. Non loin de là se trouve le quartier impérial de Mouini-Mtuana, représentant du sultan de Zanzibar : c'est un immense tembé de deux cent quatre-vingts pas de longueur sur cent quarante de largeur ; au centre est bâtie l'habitation du chef, et tout autour celles de ses compagnons de fortune.

Mouini-Mtuana est un nègre d'une cinquantaine d'années, natif de Bagamoyo, et ayant voyagé une grande partie de sa vie dans l'intérieur. Saïd-Bargache l'avait choisi, il y a quelques années, pour fonder une station dans le Pori, qui sépare M'dabourou de Tabora, et où les caravanes sont sans cesse exposées aux attaques des Rougas-Rougas. L'expédition réussit, et un village fut établi sur le chemin de Toura par notre conquérant, qui lui donna son nom. Puis survint une querelle entre lui et Mlewa, sultan usurpateur de M'dabourou. Mouini-Mtuana fit alors alliance avec les gens de M'Kondoukou, et, après trois mois de lutte, finit par battre Mlewa, à qui le dernier coup fut porté principalement par les Européens de toute nation qui se rendent chaque année à Tabora. Depuis cette époque, Mouini-Mtuana a abandonné son premier village dans la forêt pour venir se fixer à M'dabourou, dont il s'est constitué le wali

(gouverneur), rétablissant le successeur légitime du dernier sultan, un bon vieux qui se contente de son titre sans en exercer les fonctions.

Mouini-Mtuana, pour lequel nous avons des lettres de recommandation signées de Saïd-Bargache lui-même, nous fit le meilleur accueil, et nous fit installer dans son propre tembé, jusqu'à ce que nous eussions choisi, parmi les nombreuses maisons des environs, celle qui nous conviendrait le mieux. Hélas ! nous fûmes bien péniblement impressionnés par les ruines et la désolation de la dernière guerre. La plupart des tembés à l'est sur la route de Khokho sont incendiés et les champs abandonnés. Les habitants se sont réfugiés dans les tribus voisines et craignent de rentrer chez eux, malgré les promesses pacifiques du gouverneur.

Notre première installation se fit dans un tembé sur la lisière de la forêt, à une demi-heure de Mouini-Mtuana ; malheureusement l'eau manquait aux environs ; il fallut bientôt songer à un autre emplacement sur les bords de la rivière. Nous y étions à peine depuis quinze jours qu'une avalanche de Rougas-Rougas, commandés par Niongou, l'allié de Mirambo, se répandit sur le territoire qui sépare Khokho de M'dabourou. Notre maison n'était pas fortifiée, nous n'aurions pu résister vingt-quatre heures. Il fallait donc revenir de force au point de départ chez Mouini-Mtuana. Voyant en tout cela le doigt de Dieu, nous avons fait construire à cinq cents mètres d'ici un tembé qui nous sert de refuge, et où nous pourrions commencer sous peu, s'il plaît à Dieu, notre chère mission.

Je ne vous ai pas parlé de la disette qui a régné toute cette année, par suite du manque de récolte dans l'Ougogo. Elle nous a contraints de requérir des vivres jusqu'à Tabora, qui est à une dizaine de journées de marche de M'dabourou. C'est M. l'abbé Guyot qui s'est chargé de nous ravitailler par ce moyen. Hier était la fête du Sacré-Cœur de Jésus, nous avons solennisé de notre mieux un si grand jour. Notre chapelle est encore inachevée et très pauvre, hélas ! mais Notre-Seigneur est missionnaire avec ses missionnaires et pauvre avec eux. Le soir nous avons eu feu d'artifice ; Mouini-Mtuana y est venu avec plusieurs des siens, tous musulmans comme lui. L'admiration de ces pauvres gens était à son comble, surtout quand nous leur avons déclaré qu'en tout cela il n'y avait pas l'ombre de sortilège.

La santé des Pères est bonne, celle des auxiliaires également ; ils sont pourtant un peu plus que nous sujets à la fièvre. Nous attendons de jour en jour, de Monseigneur, l'ordre de nous fractionner pour fonder à Tabora une procure pour nos missions et un

orphelinat de petits nègres. La place vraie de ces établissements est forcément à Tabora, d'où les communications avec la côte et les grands lacs sont plus faciles et plus régulières que partout ailleurs; M'dabourou pourra rester une simple station de mission, et, pour peu que les indigènes reviennent occuper leurs tembés, les ouvriers évangéliques y trouveront de quoi exercer surabondamment leur zèle.

En terminant, mon Révérend Père, je me recommande beaucoup à votre souvenir devant Dieu. Dans l'Afrique équatoriale comme ailleurs et plus qu'ailleurs, notre œuvre se heurtera à une multitude d'obstacles; on ne peut les diminuer et les surmonter que par la prière: Dieu, qui veut la conversion de l'Afrique, se laissera toucher par nos supplications communes.

Agréé, etc.

M. MÉNARD ¹

Prêtre missionnaire de l'Afrique équatoriale.

¹ Au mois d'octobre suivant, ce courageux missionnaire se rendait à Tabora pour aider les PP. Guillet et Blanc dans la fondation d'un orphelinat. Il y est mort le 13 mai 1882, épuisé par la fièvre.

RAPPORT DU R. P. GUILLET

DES MISSIONNAIRES D'ALGER

AU R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA MÊME SOCIÉTÉ

Tabora, le 8 septembre 1881.

Dans une de ses dernières lettres, S. E. M^{sr} Lavigerie, notre vénéré Père, me recommandait d'étudier la possibilité d'un orphelinat pour les petits nègres dans l'Ounyanyembé, à mi-chemin de Bagamoyo au lac Tanganika. Cheik-ben-Nassib, frère du gouverneur arabe de ce pays, avait fait au R. P. Livinhac, lors de son passage à Tabora (décembre 1878), des ouvertures bienveillantes à ce sujet. Mais le R. P. Livinhac ne pouvait changer de lui-même le lieu de sa destination, et il se mettait en route quelques jours après pour le lac Victoria, où il dirige actuellement la belle mission de l'Ouganda.

Le meilleur moyen pour avoir des renseignements exacts étant toujours de les prendre soi-même, je résolus de faire le voyage de l'Ounyanyembé. Je le pouvais d'autant plus facilement que la station de M'dabourou était alors composée de quatorze missionnaires : six prêtres et huit auxiliaires.

Une occasion favorable pour passer sans péril le Mgrounda-Mkali, affreux désert qui sépare M'dabourou de Tabora, se présenta bientôt : une caravane d'Arabes trafiquants de la côte, les courriers des Anglais et des chasseurs d'éléphants bien armés, envoyés par Mouini-

Mtuana, notre gouverneur, allaient se mettre en route pour Tabora. Je résolus de partir avec eux et priai le Père Blanc de m'accompagner. Nous louâmes six pagazis pour porter notre modeste bagage, et le 25 juillet, fête de saint Jacques, apôtre, après avoir célébré le saint sacrifice, nous dîmes adieu à nos confrère de M'dabourou. Il avait été convenu entre nous que nous commencerions le jour même une neuvaine à saint Joseph pour le succès du voyage.

Arrivés à l'entrée du Mgrounda-Mkali, qui commence de l'autre côté de la rivière, à moins d'une heure de notre tembé, nous trouvâmes la tête de la caravane en repos, attendant que tous les porteurs fussent réunis et formés en rangs serrés : précaution nécessaire, car les Rougas-Rougas pillards de profession embusqués dans les fourrés, sont toujours à l'affût des trainards, qu'ils massacrent sans pitié.

Le Mgrounda-Mkali est une immense forêt inhabitée, de deux cents kilomètres de large environ, car elle s'étend jusqu'à Toura, premier village de l'Ounyamouézi, dont l'Ounyanyembé n'est qu'un district. On l'appelle *Mkali*, qui signifie mauvais, parce que l'eau y est rare, les étapes très longues et les dangers nombreux.

La caravane ne tarda pas à s'ébranler et à défiler en bon ordre à travers les acacias épineux, qui nous firent plus d'une douloureuse blessure. Nous nous mêlâmes aux porteurs, fiers de nous recevoir dans leurs rangs, heureux nous aussi de recommencer notre vie de fatigues pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; vie à la vérité bien monotone, le matin surtout, car d'ordinaire on ne voyage pas le soir; l'étape se fait d'un seul trait, sans halte, et sur la route rien ne vient raviver l'activité de l'esprit: c'est toujours la forêt terne et buissonneuse, sans aucune trace de vie humaine ou de cultures. Le gibier qui y abonde, éléphants, girafes, zèbres, buffles, antilopes, fuit à l'approche des caravanes et ne se laisse voir que très rarement. Les oiseaux eux-mêmes n'habitent guère que les lieux de campement, parce qu'ils y trouvent de l'eau. Aussi peu à peu les conversations tombent; et quand, après quelques heures de marche, la fatigue se fait sentir, il règne alors un silence éloquent d'un bout à l'autre de la caravane; chacun ne pense qu'à une chose: arriver au terme de l'étape.

Le soir, quand la fraîcheur a succédé au brûlant soleil du matin, la scène change. Les pauvres porteurs ont bu avec des feuilles d'arbres le *hogui*, mélange de quelques pincées de farine et de beaucoup d'eau; ils ont mangé l'*ougali*, épaisse bouillie de mtama ou de sorgho qui fait le fond de leur alimentation journalière; leur cœur est gai, sans souci; ils fument, en chantant, le chanvre qui enivre

dans leurs énormes narguilés. La nuit vient, et mille feux s'allument au milieu des huttes du camp, éclairant de reflets mystérieux les arbres de la forêt. Autour des feux les groupes se forment, les conversations s'animent, les chants redoublent; puis, cédant au sommeil, chacun s'endort, content et tranquille. Les Rougas-Rougas n'attaquent jamais la nuit, et les feux suffisent pour tenir à distance lions et léopards.

Nous traversâmes le Mgrounda-Mkali en six étapes, étapes bien longues surtout pour les pauvres porteurs. En effet, après une marche de sept à huit heures sous une charge de trente kilogrammes, je n'ai pas besoin de dire qu'ils arrivent au camp épuisés de fatigue, souvent les pieds enflés et les épaules en sang. Dans le trajet depuis M'dabourou, malgré toutes nos précautions, la caravane eut deux hommes tués par les brigands.

La forêt est traversée, à deux étapes environ de M'dabourou, par un plateau élevé qui doit former la ligne de partage des eaux entre l'Océan et les lacs. On y arrive par de petites collines rocheuses qui offrent çà et là des entassements de granit à l'aspect le plus bizarre. Parfois on se croirait en présence des ruines de quelque château fort du moyen âge, ou de ces antiques menhirs qui jalonnent les landes de Bretagne.

A partir de ce point, on descend graduellement jusqu'à l'Ounya-mouézi, dans des vallées de plus en plus basses. Alors aussi commence un changement dans la végétation. Les baobabs, si nombreux dans l'Ougogo, deviennent de plus en plus rares, et finissent par disparaître. Les buissons épineux font place à de jolis arbustes qui ne dépareraient pas nos parcs d'Europe. Je citerai notamment le *lindo*, dont l'écorce sert à faire des coffres de toutes grandeurs pour renfermer les vivres et les richesses de la famille.

La cinquième étape conduit au petit lac Tchaïa, au fond d'une vaste plaine fermée par une colline couverte de beaux arbres. Aujourd'hui les eaux de la masika qui vont s'y perdre sont desséchées, et des autruches paissent tranquillement où se jouaient, il y a quelques mois, des troupeaux d'hippopotames. C'est à une heure de ce lac environ qu'a péri l'infortuné Penrose (1879). Les débris de ses caisses sont encore épars sur le chemin. Nyongou, chef de brigands, la terreur du Mgrounda-Mkali, où il a son repaire, averti par des traîtres Wagogo de l'arrivée de ce blanc avec de nombreux ballots d'étoffe, était venu l'attendre au passage. Les porteurs de Penrose s'enfuirent au premier coup de feu, selon leur lâche habitude, abandonnant leurs charges et leur maître aux mains des Rougas-Rougas. L'infortuné vendit chèrement sa vie, mais finit par

succomber sous le nombre. En passant auprès de son tombeau, nous nous rappelâmes que nous aussi nous avions été inquiétés à M'dabourou même par les satellites de Nyongou, et que, pour éviter un mauvais parti, nous avions dû quitter notre première habitation à la lisière de la forêt et nous installer sous la protection du tembé de Mouini-Mtuana, converti en citadelle.

J'ai dit que les éléphants abondent dans le Mgrounda-Mkali; mais les indigènes leur font aussi une guerre acharnée. Nous comptions parmi nos hommes un chasseur qui en était à sa quarante-septième victime. Lorsqu'un naturel a la bonne fortune d'abattre une de ces bêtes, il lui coupe sur le pied une bande d'épiderme en forme de collier et la porte au bras. Il faut être adroit et audacieux pour attaquer l'éléphant. D'une finesse de sens extraordinaire, il devine un ennemi à grande distance, et si, par malheur, le chasseur vient à manquer son coup, c'en est fait de lui. L'animal blessé se venge aussitôt en l'écrasant contre les arbres de la forêt, ou en le broyant sous ses pieds. On demandait à un de ces tueurs d'éléphants pourquoi ils allaient toujours au moins deux ensemble; il répondit: « Il en faut toujours un pour rapporter le fusil de l'autre. » De fait, beaucoup sont victimes de leur audace. Ces nègres hardis attendent le passage de la bête sur une piste longtemps étudiée, se mettent sous le vent derrière une broussaille, et tirent à deux mètres au défaut de l'épaule ou à l'œil. Ils ont à cet usage de longs fusils, de fort calibre, pouvant recevoir double et triple charge de poudre et plusieurs grosses balles. D'autres le chassent à la flèche empoisonnée; c'est moins dangereux, car l'éléphant sent à peine cette piqûre et continue son chemin. Le poison fait lentement son travail, et au bout de deux jours l'énorme bête finit par tomber. Les nègres, qui l'ont constamment suivie, l'achèvent à la lance.

Le long du sentier, dans la forêt, nous trouvâmes parfois d'énigmatiques monceaux de sable. Nos chasseurs d'éléphant ne manquèrent point d'y jeter en passant un peu de poussière. Ces monticules sont des tombeaux où ont été enterrées les têtes des éléphants tués à la chasse. L'éléphant, nous dit-on, est le roi de la forêt; on enterre sa tête par honneur, et les chasseurs s'assurent bonne chance en lui faisant du pied l'offrande d'un peu de sable.

Une chose à laquelle les indigènes prêtent aussi une grande attention pendant la marche, c'est le cri isolé d'un petit oiseau qui habite ces parages. Cet oiseau est pour eux l'éclaireur par excellence et la sentinelle la plus vigilante. Selon que son cri est calme ou précipité, il présage la paix ou la guerre. Quand nous l'entendions gazouiller paisiblement le matin, nos gens disaient: « Allons sans

crainte, l'oiseau dit : Bonne route, personne sur le chemin. Mais si son cri devenait inquiet et saccadé, nous n'aurions qu'à armer nos fusils, les Rougas-Rougas seraient proches. » Je leur demandai s'ils connaissaient aussi l'oiseau à miel.

« Oui, me répondirent-ils, mais il est trompeur et ne mérite qu'une médiocre confiance. Quelquefois il conduit à un nid d'abeilles, d'autres fois à la dépouille d'un éléphant mort; mais souvent aussi à un lion ou à quelque gros serpent. » Je donne ces renseignements pour ce qu'ils valent.

Enfin, à la sixième étape, nous sortons de la forêt et apercevons devant nous sur le flanc d'une colline le premier village de Toura. Son enceinte a la forme d'un tembé de l'Ougogo, mais l'intérieur est rempli de cases nombreuses et tellement serrées, qu'elles laissent à peine place pour passer. Évidemment la population est trop dense pour un si petit espace, et la crainte des Rougas-Rougas l'empêche seule de se répandre au dehors de l'enceinte protectrice. Les toits sont chargés de provisions de toute espèce fraîchement cueillies, et qui témoignent à la fois de la fertilité du sol et de l'activité des habitants. Au moment où nous arrivons, tout le monde boit le pombé et forme de joyeuses danses pour fêter la fin des récoltes. On nous fit bon accueil, et le chef mit immédiatement à notre disposition une sorte de cour intérieure où il se trouva juste assez de place pour dresser notre tente. Je m'étais à peine assis pour prendre un légitime repos, que tous les danseurs faisaient cercle autour de notre installation et braquaient sur nous les regards les plus sympathiquement curieux. J'eus le malheur de me lever un peu brusquement et causai ainsi une panique générale : ce fut une débandade instantanée. Suivit un grand éclat de rire, et tous revinrent en se moquant de leur peur. Bonne population, pensai-je, simple et franche; le contact musulman ne l'a pas encore corrompue. Ah! qu'une chapelle catholique ferait bien au milieu de ces cases!

Toura compte deux gros tembés ou villages situés à deux kilomètres l'un de l'autre. C'est un centre assez important, parce que c'est le premier endroit depuis l'Ougogo, où les caravanes puissent renouveler leurs provisions; mais cette importance grandirait vite avec plus de sécurité. Un grand nombre de Wanyamouézi n'attendent pour venir s'y fixer que d'être délivrés de la crainte des Rougas-Rougas, et une station de missionnaires suffirait pour donner pleine confiance.

De Toura, où la caravane prit un jour de repos, on arrive en deux longues étapes, toujours en forêt, à Roubouga, district également fertile et qui compte cinq ou six villages bâtis comme ceux de Toura,

en forme de tembés. La population du village où nous avons campé me parut bien moins affable que celle de Toura. Du reste, il y a avec les Wanyamouézi une colonie de Zanzibarites musulmans, circonstance qui entraverait le rapide développement d'une mission. Le terrain de Roubouga produit en abondance du millet, du sorgho et du maïs; on y voit aussi des jardins dont les melons, les pastèques, les citrouilles et les concombres sont d'une beauté prodigieuse. Quelques bananiers aux larges feuilles ajoutent encore à la gaieté du paysage, et reposent les yeux fatigués de ne contempler sans cesse que les gommiers, les cactus et les mimosas du Mgrounda-Mkali. J'ai ouï dire que ces lieux avaient été autrefois ruinés et saccagés par les brigands; sans doute la présence des Arabes leur aura rendu leur ancienne sécurité.

Le lendemain, 4 août, nous entrons à Rigoua, district semblable en tous points aux précédents. Enfin une longue étape de plus de huit heures nous mena à Casoui, premier village de l'Ounyanyembé. Devant nous s'étendait une magnifique plaine semée de gracieuses collines et de mamelons rocheux; au milieu se trouve la fameuse Tabora.

Ici cesse enfin la forêt, et autour de nous nous n'avons plus qu'un gras pays boisé seulement sur les hauteurs, pays bien différent de presque tous les districts qu'on traverse en venant de la côte. A vrai dire, l'Afrique équatoriale, de Bagamoyo à Tabora, n'est qu'une vaste forêt, au milieu de laquelle sont semés çà et là quelques coins habités et cultivés. Mais la quantité de terrain mise en culture est jusqu'ici très peu de chose, comparée à l'immense étendue qui reste inculte et déserte.

Casoui, comme du reste toutes les bourgades de l'Ounyanyembé, a, au lieu d'un tembé pour enceinte, une forte haie d'euphorbe. Les indigènes prétendent que ni les hommes ni les bêtes n'osent la traverser, le suc de l'euphorbe étant si vénéneux, qu'une seule goutte projetée dans l'œil suffit pour faire perdre la vue. A cause du même suc, qui est très abondant, cette défense a aussi l'avantage de ne pas craindre le feu. Les quelques portes qui y sont pratiquées se ferment la nuit et restent ouvertes pendant la journée. Ces portes primitives sont, comme celles des tembés, formées de poutres indépendantes les unes des autres et pivotant en haut sur une barre transversale. Le matin on les relève pour la sortie des troupeaux, et le soir on les abaisse et on les fixe en dedans avec des pieux en travers.

Le chef de Casoui nous fit quelques petits cadeaux de lait, de miel et de froment. Le lendemain, après deux heures et demie de

marche dans la plaine, nous entrions à Tabora : c'était le douzième jour depuis notre départ de M'dabourou. Nous avons franchi en cet espace de temps près de quatre cents kilomètres, et rencontré en chemin M. Roger, de la station de Karéma, fondée sur le Tanganika par l'Association internationale de Bruxelles; puis trois ministres protestants, dont deux de l'Ouganda, nous donnèrent de bonnes nouvelles du R. P. Livinhac et de ses confrères; enfin Abdallah-ben-Nassib, gouverneur arabe de Tabora, appelé à Zanzibar par le sultan Saïd-Bargache.

Tabora est bâtie sans plan bien arrêté. C'est plutôt une série de villages qu'une ville homogène. Elle s'étend sur une longueur de plus de deux kilomètres. Autrefois elle se bornait aux huttes du quartier *Chemchem*, appelé ainsi de la source qui s'y trouve. Puis les Arabes sont venus s'y établir, et l'ont développée jusqu'à ses présentes limites. Leurs maisons sont bien bâties en grosses briques séchées au soleil, avec portes et fenêtres. Elles sont crépies avec un sable calcaire qu'on trouve dans le pays, et qui remplace avantageusement le plâtre. Quelques portes sont chargées de très belles sculptures : ce fut pour nous une surprise non médiocre de trouver un tel travail si loin du monde civilisé. Les maisons ont toutes la même distribution. A l'entrée, une véranda où se tiennent les askaris (hommes d'armes); à l'intérieur, une belle pièce ouverte, avec fenêtre sur la véranda. C'est le *barza* où le maître reçoit les visiteurs et fait son commerce. En face, de l'autre côté de la porte, sont les magasins et le logement des askaris. Le *barza* communique, par une porte cachée, avec la cour intérieure, sur laquelle s'ouvrent les appartements de la famille. Les toits sont en terre; excepté chez les plus riches, qui ont de grands toits inclinés en paille, comme dans nos campagnes de France, mais descendant plus bas pour protéger les murs contre les pluies de la *masika*. Autour sont groupées les huttes des esclaves, ainsi que les cases des Wangouana et des Wanyamouézi au service du maître.

Les Arabes sont là comme de petits rois, à peu près indépendants et maîtres absolus chez eux. Ils ont à leur service un plus ou moins grand nombre d'askaris, comme autrefois les seigneurs féodaux. Ils ne s'en servent pas seulement contre Mirambo, l'ennemi commun, mais aussi dans leurs querelles privées. Leurs jardins sont plantés d'arbres fruitiers d'espèces nombreuses : manguiers, citronniers, bananiers, grenadiers, goyaviers, etc. On y voit même quelques cocotiers et quelques dattiers qui commencent à produire. Les champs donnent sans beaucoup de culture le manioc, le mtama, le maïs, la canne à sucre, le sésame, les arachides

et le froment. On dit ce dernier produit d'une excellente qualité; mais, comme on le cultive par irrigation, la récolte est peu abondante. Il mûrit en septembre.

Au marché, qui se tient tous les jours un peu en dehors de la ville, on peut se procurer de la viande fraîche, des bananes, du riz, du beurre, des fruits, et tout ce qui tient au petit commerce. Le grand commerce d'ivoire et d'étoffes se fait à domicile, ou par des courtiers. Il en est de même pour les esclaves.

Mais ce qui fait surtout l'importance de cette ville, c'est qu'elle est le point unique de jonction entre la côte et les grands lacs. Il est même impossible d'en établir d'autres, au moins depuis Zanzibar, parce que, les populations soit de l'Ousagara, soit de l'Ougogo, n'étant pas voyageuses, on ne peut trouver chez elles ni porteurs, ni courriers. C'est à Tabora seulement que les caravanes peuvent se former pour la côte ou les lacs; celles même qui viennent du Karagoué et de l'Ouganda au nord, du Manyéma ou de l'Oujiji à l'ouest, de l'Oufipa ou de l'Ourori au sud, convergent toutes à Tabora pour se réorganiser.

Tous ces avantages ont attiré dans la capitale de l'Ounyanyembé une population nombreuse, et en ont fait un centre considérable. Pour les mêmes motifs, une station de missionnaires à Tabora devient absolument nécessaire. C'est ici seulement que nous pouvons former un véritable trait d'union entre nos supérieurs majeurs et les missions des grands lacs. D'ici nous serons à même d'organiser des courriers réguliers pour les différentes stations, correspondant avec ceux nous venant de Zanzibar. Nous pourrions aussi trouver des porteurs pour leur envoyer au plus tôt les objets à leur adresse, et renouveler leurs provisions d'étoffes.

Aussitôt arrivé, je m'empressai de faire visite au docteur Van den Heuvel, représentant de l'association belge. Il nous donna, au sujet de l'orphelinat que nous venions fonder, les plus grandes espérances.

Le surlendemain de notre arrivée, nous allâmes saluer Cheik-ben-Nassib, frère du gouverneur arabe. Il demeure en ce moment à Kouikourou, gros village à une petite lieue au sud, et résidence du sultan des Wanyamouézi. Ordinairement il habite Kouihara, autre centre important à même distance au sud-ouest de Tabora; mais, en l'absence de son frère, parti pour la côte, il est obligé de remplir les fonctions de gouverneur par *interim*. Il nous reçut avec courtoisie et nous introduisit cérémonieusement dans son barza. Nous y remarquâmes entre autres curiosités une grande glace de fabrique européenne, à boiserie dorée, mais qui avait beaucoup perdu de sa

première fraîcheur. Quand nous lui exposâmes notre intention de racheter des enfants esclaves pour en faire des hommes libres, et leur apprendre à bien vivre en servant Dieu, le visage du vieil Arabe s'épanouit :

« Bien ! très bien ! Des enfants, vous en trouverez ici beaucoup, j'en ai parlé à Vinhac (le Père Livinhac), mon grand ami qui est dans l'Ouganda ; mais il ne voulut pas rester dans l'Ounyanyembé. Vous venez pour des enfants, c'est bon. Cheik-ben-Nassib est votre homme. Laissez-moi faire. Je vais parler au sultan, et il n'y mettra aucune opposition. Mais il faut aussi l'approbation de Saïd-Bargache ; envoyons-lui un courrier exprès. Avant deux mois nous aurons la réponse. Elle sera bonne, s'il plaît à Dieu ! alors nous commencerons. »

Je compris immédiatement pourquoi nos confrères de la seconde caravane avaient précédemment échoué dans la fondation du poste de Tabora. Ils n'avaient pas songé à faire vibrer la seule corde sensible dans le cœur d'un Arabe, l'intérêt, et se heurtant aux difficultés, semées comme à plaisir sous leurs pas par la jalousie des trafiquants, qui ne voyaient en eux que des rivaux pour le commerce. découragés de plus par la mort funeste de trois des leurs, victimes de la terrible fièvre africaine, ils durent sécouer pour un temps sur cette contrée inhospitalière la poussière de leurs souliers, et rejoindre leurs confrères des grands lacs.

Les choses allaient changer de face. L'avidité du Cheik devenait l'instrument de la miséricorde divine. Cet homme a de nombreux enfants esclaves, beaucoup plus qu'il ne lui en faut pour le service de sa maison. Il voit dans un orphelinat une occasion toute naturelle de les changer pour de l'or, et c'est là évidemment tout le secret de ses dispositions favorables. O Providence de Dieu, qui daignez employer à votre cause les vices mêmes de vos ennemis ! Puissiez-vous tirer de l'avarice de ce vieux fils de Mahomet la délivrance et le salut de beaucoup d'âmes !

Avant de prendre congé, nous fîmes présent à Ben-Nassib de quelques étoffes et d'un riche burnous d'Alger. Il nous dit d'écrire au *Padri Mkubna Mkubna* (M^{sr} Lavigerie), pour lui demander un beau fusil et un revolver. Nous le lui promîmes, sachant bien que, sans cadeau, le succès était impossible.

Le lendemain 9 août, nous ne manquâmes pas d'aller nous présenter au sultan des Wanyamouézi. Nous fûmes reçus par ses premiers esclaves sous la véranda de son habitation, et on nous fit asseoir sur de vraies chaises européennes, richement garnies de poussière. Nous nous gardâmes bien d'y faire attention. Après quel-

ques minutes d'attente, le sultan se présenta, suivi de ses gens. Il ne portait sur sa personne aucun signe distinctif de sa dignité : un pagne et une pièce de kaniki, comme en ont les Wanyamouézi de condition ordinaire, formaient tout son costume. Je me trouvais en présence d'un roi fainéant, comme les Arabes en ont maintenu partout où ils se sont installés, pour ne point blesser les susceptibilités des indigènes, mais dont l'influence est des plus restreintes. Il s'assit à côté de nous avec simplicité et accepta volontiers nos présents. C'est l'avantage le plus clair et le plus pratique de ses hautes fonctions.

Il nous dit être très content de nous voir venir dans l'Ounya-nyembé, pour y faire du bien et instruire les enfants. Il serait toujours prêt à nous aider pour nos constructions et tous autres travaux qui seraient nécessaires. Pendant que nous causions, les Wanyamouézi, qui entraient dans la cour, venaient saluer leur sultan en s'inclinant et battant des mains devant lui. Ce pauvre chef est maladif. Son humeur paraît pacifique et bienveillante. Il ne semble pas homme à chercher querelle à ses voisins, et pense plutôt à se prémunir qu'à les attaquer lui-même. En ce moment il fait construire autour de sa résidence trois immenses enceintes circulaires. Avec celle qui existait déjà et l'inévitable haie d'euphorbes, il se trouvera retranché derrière cinq remparts, et pense pouvoir dormir en paix.

Nous sortîmes de Kouikourou en remerciant Notre-Seigneur du fond de l'âme des heureuses dispositions que nous avons rencontrées partout jusqu'ici. Le point important, en effet, était gagné : avec la faveur du sultan, nous avons celle des Wanyamouézi, et avec celle de Cheik-ben-Nassib, nous avons peu à craindre des autres arabes. Quant à l'approbation de Saïd-Bargache, elle nous semblait assurée. J'écrivis, en même temps qu'à Sa Hautesse, au consul de France, à Zanzibar, M. Ledoux, pour le prier de vouloir bien user en notre faveur de son influence sur le prince. Le Cheik écrivit de son côté, et les courriers partirent le 12 du mois d'août.

Par la même occasion, j'envoyai un télégramme à M^{gr} le Délégué, lui annonçant que nous nous établissions de suite à Tabora. J'informai par lettre Son Éminence des bonnes dispositions du sultan et de Cheik-ben-Nassib, et d'une proposition que venait de nous faire le Dr Van den Heuvel. Rappelé à la côte, il avait reçu l'ordre de vendre la propriété de l'association belge ; il nous proposait de l'acheter.

Cette propriété est au sud de Tabora, sur le chemin de Kouikourou, dans un site salubre, où le vent souffle toujours pur de la

montagne voisine, le docteur n'avait jamais senti les atteintes de la fièvre depuis qu'il y résidait. La maison est d'architecture arabe, selon le plan que j'ai donné plus haut. Bâtie depuis huit ans, elle est en très bon état de solidité et de propreté. Le local suffira pour un commencement de mission. De plus, il y a attenant environ deux hectares de jardin, avec arbres fruitiers, où le docteur cultive les légumes d'Europe. L'eau est abondante et à moins de quatre mètres sous terre. Enfin sur les limites s'étendent des terrains vagues que nous pourrions acquérir à mesure que nous en aurons besoin.

Le Père Blanc et moi considérâmes que, grâce à cette excellente acquisition, nous éviterions toutes les tracasseries qu'eut à souffrir, il y a deux ans, le regretté Père Ganachau. D'un commun accord nous résolûmes donc de ne pas laisser échapper cette occasion, et, le jour de la fête de la glorieuse Assomption de la très sainte Vierge, nous signâmes le contrat d'achat.

L'entrée en jouissance était immédiate, mais nous ne voulûmes pas nous installer dans notre nouveau logis avant le départ du docteur pour la côte. Nous continuâmes donc de résider à Baharin.

Entre temps nous allâmes voir aussi les cinq principaux Arabes de la localité, qui ont voix dans les conseils gouvernementaux. Ils firent tous assaut de politesses, comme ils font d'ailleurs à tous les blancs de passage dans l'Afrique équatoriale, et ils parurent extérieurement enchantés de nos projets. Nous ne nous faisons pas d'illusions sur ces marques de sympathie. L'Arabe est partout le même, très habile à cacher ses véritables sentiments sous d'amicales démonstrations. Nous espérons toutefois au moins nous faire tolérer, comme avait pu le faire le docteur Van den Heuvel depuis plusieurs années déjà. Nous n'avons aucune intention de faire du commerce, ni de déployer un grand appareil extérieur; nous nous contenterons d'élever de pauvres petits orphelins et de faire connaître et aimer Dieu par la parole et surtout par l'exercice de la charité. Quel sujet d'ombrage pourrions-nous offrir? Chez d'autres Arabes on aurait à craindre le fanatisme religieux; mais les musulmans du centre de l'Afrique ne ressemblent guère à ceux des côtes méditerranéennes; il n'y a chez eux ni marabouts ni mosquées. Chacun se contente d'invoquer Allah en son particulier, et se soucie peu de faire des prosélytes.

Nous avons, dès les premiers jours, fait une autre visite. Sur la colline déserte qui avoisine notre résidence reposent quatre de nos confrères de la seconde caravane, morts des suites des fatigues et des privations d'un aussi long voyage à travers les marais, les forêts et les tribus barbares qui embarrassent le chemin.

Partie de Bagamoyo, sur le littoral de la mer des Indes, le 16 août 1879, cette caravane avait exécuté une des marches les plus rapides et les plus heureuses qu'on ait encore vues : aucune entrave, aucune perte d'hommes ni de bagages en deux mois et vingt jours. Mais c'est à Tabora que les épreuves attendaient les missionnaires. Dès le lendemain de leur arrivée, le Père Facy, ange de piété et de douceur, s'éteignait doucement sans avoir fait entendre une seule plainte, et sans que rien eût pu faire prévoir une fin aussi rapide. Trois jours après ce fut le tour du Père Ruellan. Cet intrépide et zélé missionnaire, dont les talents et la vertu donnaient les plus grandes espérances pour le salut des âmes dans ces barbares contrées, s'était offert de lui-même pour être la seconde victime. Son sacrifice fut accepté. Il fit sa dernière communion le matin du 21 novembre, et le soir, en recevant l'extrême-onction, il expira doucement au milieu de ses confrères éplorés. Un mois plus tard, le Père Soboul, qui avait bravé pendant dix ans le soleil du Sahara et de la Kabylie, se couchait aussi dans la tombe. Puis le 27 janvier 1880, une nouvelle fosse était creusée pour M. Van Oost, commandant des zouaves auxiliaires de l'escorte.

Leurs tombes sont intactes sur la montagne, à l'abri de rochers mêlés de buissons. Sur chacune d'elles se dresse une pauvre croix de bois avec le nom du missionnaire défunt. Nos yeux se mouillèrent de larmes au souvenir de ces chers confrères qui ont laissé après eux un si grand vide et de si vifs regrets. Mais qui connaît les impénétrables desseins de Dieu ? Ne fait-il pas naître la vie de la mort ? Il l'a fait au Calvaire. Il l'a fait de l'arène où sont tombés les martyrs et dans tant d'autres missions. Pourquoi dans sa miséricorde ne ferait-il pas aussi sortir de ces tombes le salut ? Oui, cette croix toute simple s'élève comme un signe d'espoir et de délivrance. Nous tombâmes à genoux, et nous fîmes une commune prière pour nos chers défunts. Puis nous descendîmes lentement cette colline où nous nous proposons de revenir souvent.

Cependant, depuis plus de quinze jours que nous étions à Tabora, nous n'avions pas encore payé notre tribut d'acclimatation : il fallut enfin subir la règle générale. Je fus pris de la fièvre du pays ; curieuse fièvre qui met dans la tête les choses les plus bizarres, et dont il faut avoir été atteint pour se faire une idée exacte. Parfois je me figurais avoir trois fièvres, et je me réjouissais de cette découverte, à la pensée que j'allais pouvoir facilement les vaincre en les attaquant une à une. Immédiatement je mettais par la pensée sabre au poing, et me voilà frappant d'estoc et de taille, au grand ébahissement du Père Blanc, qui s'évertuait à me persuader que j'étais

bien seul, et que personne ne songeait à me faire un mauvais parti. Une autre fois, pendant une forte transpiration, je voyais en moi deux personnes distinctes, l'une passive, l'autre active et toutes les deux se tenant des discours à perte de vue pour se convaincre. Puis les images devenaient si confuses, qu'il m'était impossible de les suivre et de les analyser.

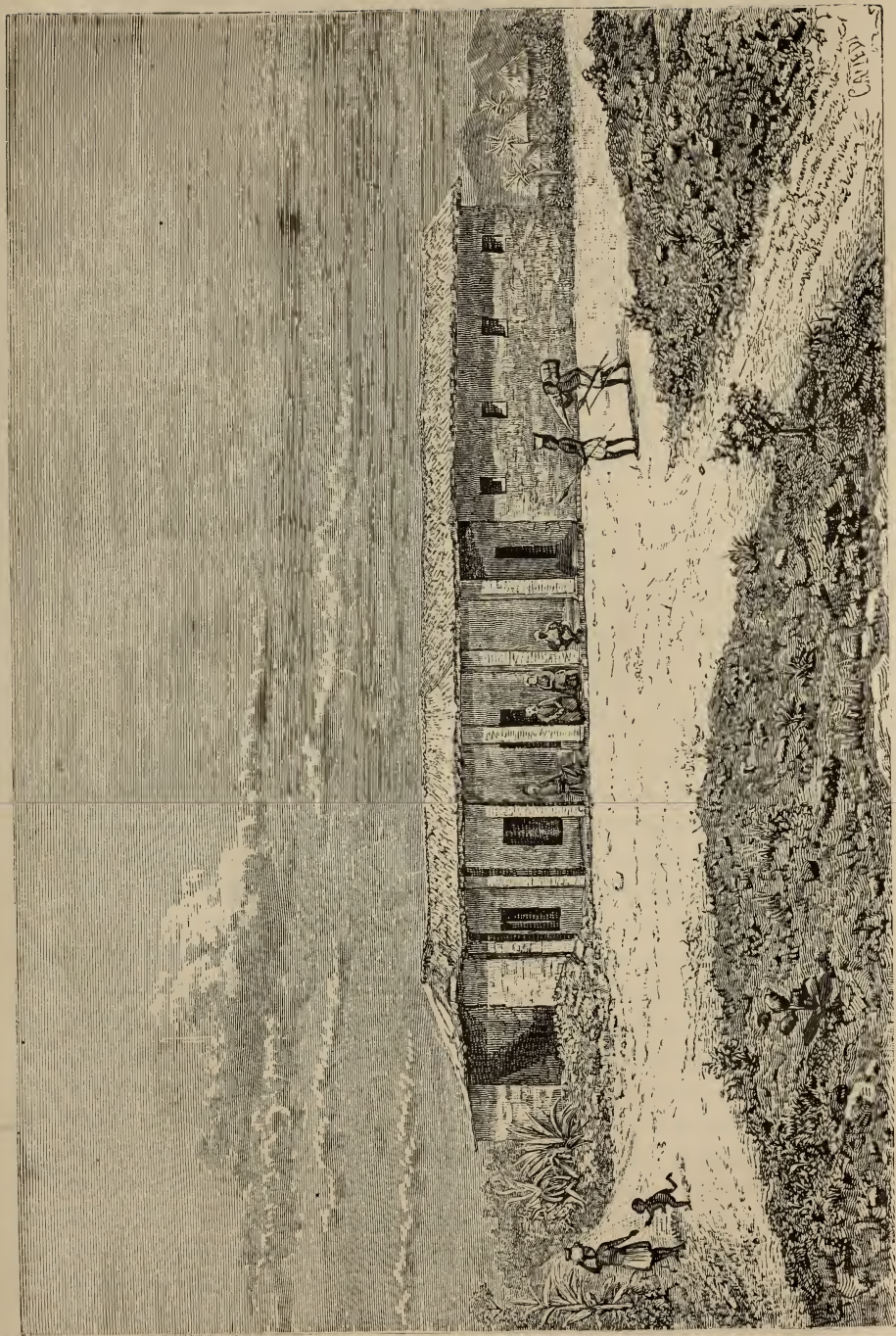
Fléaux de Dieu, pensais-je, soyez les bienvenus ! C'est quand on souffre qu'on est et qu'on se sent le plus missionnaire. C'est moins en prêchant et en faisant des miracles que Notre-Seigneur a sauvé le monde, qu'en souffrant la mort sur la croix. Les apôtres et les missionnaires qu'il a appelés à continuer son œuvre sont surtout appelés par lui pour souffrir à son exemple. Nos souffrances à nous, pauvres hommes pécheurs, sans doute ne sont rien ; mais la sainte Église n'enseigne-t-elle pas qu'unies à celles de Notre-Seigneur, acceptées par lui comme siennes, et offertes par lui à Dieu le Père, elles acquièrent un mérite surhumain et possèdent une merveilleuse puissance de propitiation.

Ces pensées me consolait et me donnaient presque de la joie à souffrir. Oui, Seigneur Jésus, il y a des délices à monter sur la croix à votre place, à y rester pour vous, à ajouter quelques épreuves aux vôtres pour la rémission de nos propres péchés et des péchés de tous ces pauvres peuples ! Donnez-nous la sainte passion de la croix, comme vous avez fait à tous vos serviteurs, et nous vous gagnerons l'Afrique !

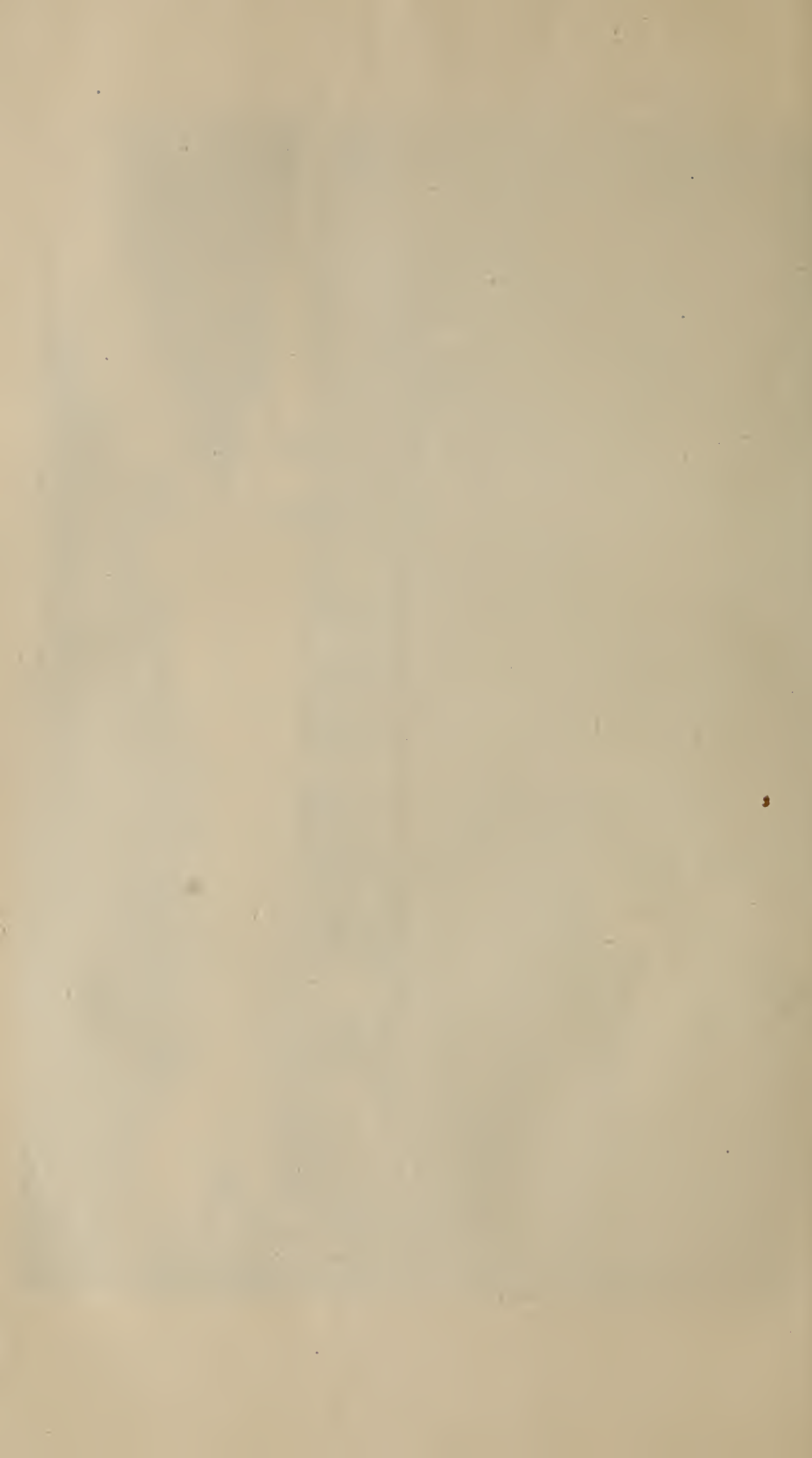
Le mois d'août touchant à sa fin, M. Van den Heuvel fit ses préparatifs de départ, comme il nous l'avait annoncé, et prit le chemin de Zanzibar. Le Père Blanc et moi quittâmes aussitôt Baharin pour venir prendre possession du tembé que nous avions acheté au docteur. Ce fut le 2 septembre que nous y fîmes notre entrée. Elle n'eut rien de triomphal et de brillant ; la fièvre me taquinait un peu, et le Père Blanc, toujours perclus, dut s'y faire porter sur un hamac. L'air pur qu'on y respire et l'eau excellente qu'on y trouve achevèrent ma guérison en un clin d'œil. Depuis, la fièvre n'a pas reparu. Le rhumatisme de mon collègue fut plus opiniâtre. La flanelle et l'alcool camphré en eurent enfin raison peu à peu.

Déjà nous avons expérimenté la grande utilité du poste de Tabora pour les communications avec nos stations établies sur les grands lacs. Deux courriers, qui sans nous auraient passé par bien des lenteurs, ont été expédiés sans délai à nos confrères du Nyanza et du Tanganika. Nous avons même pu envoyer à ces derniers quelques étoffes qu'ils ne pouvaient se procurer à Oujiji.

Déjà aussi nous avons commencé à former notre petite famille



Tembe de la Mission à Tabora. (P. 340.)



nègre, en rachetant plusieurs enfants que l'on promenait dans la ville comme des animaux en vente. En attendant qu'ils soient assez instruits pour recevoir le saint baptême, nous leur avons donné à l'avance les noms imposés par les personnes qui ont daigné nous fournir l'argent de leur rançon. Nous aurons fréquemment occasion d'en racheter d'autres sans sortir de chez nous : ce sera la petite pêche à l'hameçon en attendant que l'autorisation de Saïd-Bargache soit arrivée de Zanzibar. Alors nous pourrons faire la grande pêche en haute mer : pêche qui n'aura d'autres limites que celles de nos ressources. Nous comptons sur la divine Providence et la générosité des chrétiens d'Europe.

Du reste les sommes nécessaires ne sont pas énormes : cent cinquante à deux cents francs suffisent pour le rachat et l'entretien d'un enfant pendant une année. Donc avec quinze à vingt mille francs nous pourrons fonder ici un orphelinat d'une centaine de beaux négrillons. Un côté très encourageant de l'œuvre, c'est que plusieurs de ces orphelins, que nous avons formés avec soin, pourront nous être d'un secours très utile dans notre apostolat, et que les autres auront la facilité de s'établir quand ils en auront l'âge, et de subvenir eux-mêmes largement à leur entretien. La culture et l'industrie peuvent se développer ici avec tous les avantages désirables.

Je l'ai dit plus haut, l'Ounyanyembé est extrêmement fertile ; mais avec l'irrigation, chose facile à obtenir, l'eau n'étant qu'à trois à quatre mètres de profondeur, on doublerait encore les récoltes. L'industrie offrirait aussi de belles espérances. La fabrication du savon, celle de la poterie vernie, du sucre, et particulièrement du fer, pourraient produire de beaux résultats ; toutefois l'industrie que je signalerai de préférence est celle des cotonnades.

L'or et l'argent dans l'Afrique équatoriale, c'est l'étoffe ; or la mine de cette précieuse monnaie, le coton, pousse ici spontanément et produit presque toute l'année même sans culture, quoique personne ne l'exploite. Chaque année de nombreuses caravanes vont chercher à la côte les cotonnades d'Angleterre et d'Amérique à grands frais et avec d'énormes bénéfices, alors qu'on pourrait utiliser le coton indigène. La raison en est que le nègre est trop peu industriel pour le faire ; et que les commerçants, Arabes et autres, ont tout intérêt à le laisser dans son ignorance. J'aurais donc intention d'employer une partie de nos enfants à la culture, à la filature et au tissage du coton. Nous pourrions, après quelques tâtonnements, réussir à confectionner une étoffe un peu grossière, mais solide, semblable à celle qu'on fabrique au Soudan. Elle plairait beaucoup aux indigènes, qui se plaignent toujours de ce que l'étoffe fournie

par les Arabes est trop mince et insuffisante pour les couvrir. Elle soutiendrait, par cette raison, avantageusement la concurrence avec les étoffes étrangères, comme cela se voit encore au Soudan, où les grossiers tissus indigènes, malgré l'importation des tissus d'Europe, sont en grande faveur, et s'expédient à travers le Sahara jusqu'à R'damès et Tripoli.

Un homme peut vivre à Tabora avec un *pendé* (1^m, 60) d'étoffe par semaine : c'est ce que nous donnons à nos domestiques. Pour les pauvres, un *pendé* fait jusqu'à vingt-cinq jours. Un enfant qui confectionnerait 1 mètre 60 d'étoffe en six jours serait donc en état de se suffire à lui-même. Les plus habiles pourraient essayer des étoffes plus fines et avec des bandes de couleur, semblables à celles de Mascate, qui se vendent trois fois plus cher que la meilleure cotonnade blanche : grâce à quelques notions de teinturerie, ils y arriveront facilement.

Quoi qu'il en soit, j'avoue que je n'ai pas encore assez l'expérience de la question pour prétendre l'avoir résolue d'ores et déjà : je me contente de la soumettre à mes vénérés supérieurs. Je les prie, si la solution est favorable, d'adjoindre aux prochaines caravanes des frères catéchistes formés spécialement dans ce but, capables de filer, de monter un métier et de le manœuvrer, connaissant aussi la teinturerie élémentaire. Nous pourrions cultiver autour de notre orphelinat l'indigo et la garance, qui nous fourniraient les principales couleurs.

Le courrier qui portera cette lettre à la côte passera par M'dabourou. J'en profite pour demander au Père qui dirige en ce moment la station de l'Ougogo de m'envoyer immédiatement un renfort de missionnaires. Notre fondation de Tabora, je n'en doute pas, sera accueillie avec joie par toutes les âmes pieuses qui s'intéressent à la conversion et au salut de l'Afrique.

GUILLET,

Supérieur de l'orphelinat de Tabora.

TABLE

AU LECTEUR 1

PRÉFACE

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

I. — Origine des missions de l'Afrique équatoriale. — Apostolat catholique sur le littoral africain. — Explorations dans le centre du continent. — L'association internationale africaine de Bruxelles. 5

II. — Pie IX et l'Afrique centrale. — Commencements de la société des Missionnaires d'Alger. — M. Girard et les trois premiers novices 9

III. — Adresse au Saint-Père. — Création par S. S. Léon XIII de quatre centres de missions dans l'Afrique équatoriale. — Premier départ. — Mort du R. P. Pascal 13

IV. — Arrivée des missionnaires aux grands lacs équatoriaux. — Mission du Tanganika. — Mission du Nyanza. — Mtésa, roi de l'Ouganda. — Demandes de collaborateurs. 16

V. — Deuxième caravane de missionnaires. — Les auxiliaires laïques. — Huit victimes. — Troisième caravane. — État actuel des missions de l'Afrique équatoriale 21

VI. — Difficultés de l'apostolat. — Mahométisme. — Protestantisme. — Polygamie. — Climat. — Indifférence religieuse des noirs. — Esclavage. — Énormité des dépenses 24

PREMIÈRE PARTIE

D'ALGER A TABORA

CHAPITRE I

DE MARSEILLE A ZANZIBAR

A bord du *Yang-Tse*. — M. Debaize. — Un pope interloqué. — Le canal de Suez et la mer Rouge. — En quarantaine. — Dimensions de notre grand'mère Ève. — Avant-goût de mœurs africaines. — Un pays qui ressemble peu au paradis terrestre 37

CHAPITRE II

ZANZIBAR ET BAGAMOYO

Aspect de l'île. — Difficultés avec la douane. — Providentielle organisation de la caravane par les PP. Charmetant et Deniaud. — Visite au sultan. — Curieuse population de Zanzibar. — Le R. P. Horner et ses œuvres. — Cordial accueil des missionnaires. — En avant ! 48

CHAPITRE III

PASSAGE DU KINGANI

En tenue de voyage. — Baudet capricieux. — Coup d'œil du camp de Chamba. — Explorateur en détresse. — Repas champêtre — Cultures africaines. — Un ange de plus. — Sauveteur non médaillé. — Mésaventure du P. Charmetant. — Hippopotames et crocodiles. — Transbordement de la caravane. — Douleuruse séparation. — Pour l'Église et pour la France. 60

CHAPITRE IV

DU KINGANI AU GUÉRINGUÉRÉ

Première étape. — Une saison qui se prête peu aux voyages. — Kikoka. — Pour un bouchon. — Un nègre à recommander aux sociétés de tempérance. — Alerte. — Le monde des fourmis. — Premières difficultés. — Grand'messe au désert. — Une Philippique. — Village de M'soua. — Une mauvaise connaissance obligatoire. — Mutinerie de nos gens. — A la recherche d'un *modus vivendi*. 73

CHAPITRE V

DU GUÉRINGUÉRÉ A LA MAKATA

Chasseurs déçus. — Les Wakouéré. — Un poétique coucher de soleil. — Mauvais exemple. — Guetteurs. — Sorciers tueurs de coqs. — Un voleur infortuné. — En joue. — Voisinage peu intéressant. — Routes départementales de l'équateur africain. — La capitale de l'Ousegouhha. — Bassin du Kingani. — Souvenirs de l'Algérie. — Prière non exaucée. 92

CHAPITRE VI

DE LA MAKATA A MPOUPOUA

Ponts et chaussées. — Fourches caudines. — Supplice du feu. — *Chi va piano va sano*. — Missions protestantes et ressources dont elles disposent. — Bassin du Vouami. — Infirmes et infirmiers. — Vallée de la Moukondokoua. — Ane en détresse. — Pluie de viande. — Lac Ougombo. — Lion généreux. — Rêves pantagruéliques. 106

CHAPITRE VII

MPOUPOUA ET LES FRONTIÈRES DE L'OUGOGO

Beaucoup d'entrain. — Les ministres anglicans. — Tembés. — Population, aspect et cultures de Mpouapoua. — Beaucoup de boulangers et pas de pain. — Tiri-kéza. — Le Marenga Mkaali. — Mort de soif. — Un pays de curieux et de rapaces. — Type de reine mère. — Le Hongo et ses origines. — Hyènes et corbeaux faméliques. 119

CHAPITRE VIII

A TRAVERS L'OUGOGO

Un premier ministre désintéressé. — Tarif des douanes dans l'Ougogo. — Bonne journée pour deux fripons crasseux. — Ane escamoté. — A la poursuite d'un verre d'eau. — Brandons de discorde. — Gens sur lesquels il n'est pas bon de porter la main. — Mgogo en grande tenue. — Esclavage. — Maladie du R. P. Pascal 131

CHAPITRE IX

MORT DU R. P. PASCAL. — SORTIE DE L'OUGOGO

L'Assomption. — A demain les affaires sérieuses. — Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. — La passion de la charité. — Une tombe au fond des bois. — Commerce de sel. — Pratiques et croyances religieuses des Wagogo. — A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère! 144

CHAPITRE X

ÉPREUVES. — L'OUNYANYEMBÉ

Suspects. — Chaîne d'esclaves. — Ruines et déserts. — Forêt de Bondy. — Portrait d'un Rouga-Rouga. — Touchante unanimité. — Importance de Toura. — Ambassadeurs. — Un peu de *moussica*. — Fusillade obligatoire. — *Timeo Danaos*. — La carte à payer. — Vive la croix! 155

CHAPITRE XI

SÉJOUR A KOUIHARA

Actions de grâces. — Réaction terrible. — Établissements arabes. — Coup d'œil de Tabora. — Cultures. — Marché. — La Terre de la Lune. — Plus d'étoffes! — Une ancre de salut. — Sagesse antique. — Moyens de persuasion topiques. — La capitale de Mirambo. — Déceptions. — Arrivée de M. Debaize à Kouihara. — Emprunt forcé. — Encore la fièvre. — Notre Père, que votre règne arrive! 170

DEUXIÈME PARTIE

DE TABORA AU NYANZA

CHAPITRE I

VERS LE NYANZA

La perle des guides. — Camp volant. — Adieux. — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Kouikourou. — Coutumes superstitieuses. — Fumeurs et fumeuses. — Un fidèle de Stanley. — Chorégraphie. — Ouyouy. — Un traitant retraité. — Mission anglaise. — Avis aux traînard. — Désertions. — Commencement de la masika 189

CHAPITRE II

FORÊTS ET ROUGAS-ROUGAS

Un peuple pasteur. — Grands magiciens. — Métinguéni. — Ossuaire. — Voleurs couronnés. — Conversion inattendue. — Bloqués. — Un Mouini-Mgui soigneur de conserver sa précieuse personne. — Silence éloquent. — Prières pour la chose publique. — Les frais de la guerre. — Encore des esclaves. — Attaqués par les Rougas-Rougas 203

CHAPITRE III

DANS L'OUSOUKOUMA

Toujours la croix. — Mœurs royales. — Trop d'empressement. — L'Ousiha. — Amitié intéressée. — Paysage de l'Ousoukouma. — Achilles aux pieds légers. — Culture et préparation du tabac. — Gens peu difficiles sur la toilette. — Fondateurs de cuivre. — Noël! Noël! — L'Ousemao. — Recette contre le mauvais œil. — Sobriété africaine 219

CHAPITRE IV

DERNIÈRES ÉTAPES

On demande un peintre. — Une virago. — Couvert de lauriers. — Le bouclier de la Providence. — Approches du lac. — Sonnez, cloches! — Dernier hongo. — Kadouma. — Déconvenue. — Voleurs introuvables. — Quelques mots de géographie et d'ethnologie. — Conseils pour les voyageurs futurs 232

CHAPITRE V

AU BORD DU LAC

Le nouvel an. — Échange du sang. — Ambassade du Père Lourdel et du Frère Amance. — Appel de Stanley en faveur de l'Ouganda. — Mort tragique des Révérends Smith et O'Neill. — Un Nestor africain. — Nouvelles diverses. — « A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est en la croix. » — Le fléau de la guerre. — Les honneurs du triomphe. — Sacrifice expiatoire. — Faune équatoriale. — Un Arabe phénomène. — Les Wamouéré et les Wahaiya 244

CHAPITRE VI

TOUJOURS A KADOUMA

Œufs de Pâques. — Restitution *in extremis*. — Lettres de France et d'Algérie. — Population de l'Ounyamouézi. — Royal bouffon. — Mariage d'un héritier pré somptif de la couronne. — Cadeaux de noces. — Prestige de la barbe. — Idées religieuses. — Dieux thermes. — Faiseurs de pluie. — Médecine contre la tempête. — Arrivée des pirogues. — La Pentecôte. — Tarif postal. — Message du Père Lourdel. 259

TROISIÈME PARTIE

DE TABORA AU TANGANIKA

CHAPITRE I

SUR LE CHEMIN D'OUJJI

Deux lettres agréables. — Formation de la caravane pour Oujji. — Adieux aux autorités de Tabora. — Gangué. — Un Arabe qui a la bosse de la multiplication. — Tombes sacrées. — Filles d'Ève. — Désertions. — Oussoké. — Dans les bois. — Amitié rare et pas chère. — Orages. — La part du lion. — Noël. — Apiculture. — Habitations, costume et religion des Wanyamouézi. — Dans l'Ouvinza. — Passage du Malagarazi. — L'Ouhha. — *La journée des chutes*. — Désespoir d'un âne. — En vue du port. 275

CHAPITRE II

OUJJI

Le Tanganika! — Bon accueil des Arabes et de la mission anglaise. — Population de l'Oujji et des environs. — Manière peu économique de travailler le bois. — Curieux aspect du marché et du port. — Antagonisme des Arabes et des Anglais. — Nous tournons les yeux vers l'Ouroundi. — On annonce l'arrivée d'un homme à *longues moustaches et monté sur un âne*. — Conversation intéressante et intéressée d'un *ami tout dévoué*. — Retraite annuelle. — Un logement pour rien. — Nouvelles de l'Ounyanyembé. — Mort du Révérend Dodshun. — Plans de bataille contre Mirambo. — Un service postal qui laisse à désirer. — *Procedamus in pace!* 297

APPENDICE

Allocution prononcée par M^{gr} l'archevêque d'Alger dans son église cathédrale, à l'occasion du départ de dix-huit missionnaires de la société des Missions d'Alger pour l'Afrique équatoriale, le 20 juin 1879. 313
Lettre du R. P. Menard, de la troisième caravane. 322
Rapport du R. P. Guillet, des missionnaires d'Alger, au R. P. supérieur général de la même société. 328